Observations sur les maladies vénériennes / par Antoine-Nunez Ribeiro Sanchès ; publiées par M. Andry.

Contributors

Sanches, António Nunes Ribeiro, 1699-1783.
Andry, Charles-Louis-François, 1741-1829.
Royal College of Physicians of Edinburgh

Publication/Creation

Paris : chez Theophile Barrois le jeune, 1785.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/uf56st79

Provider

Royal College of Physicians Edinburgh

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Royal College of Physicians of Edinburgh. The original may be consulted at the Royal College of Physicians of Edinburgh. where the originals may be consulted.
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

6e1.5

R40276

Digitized by the Internet Archive
in 2015

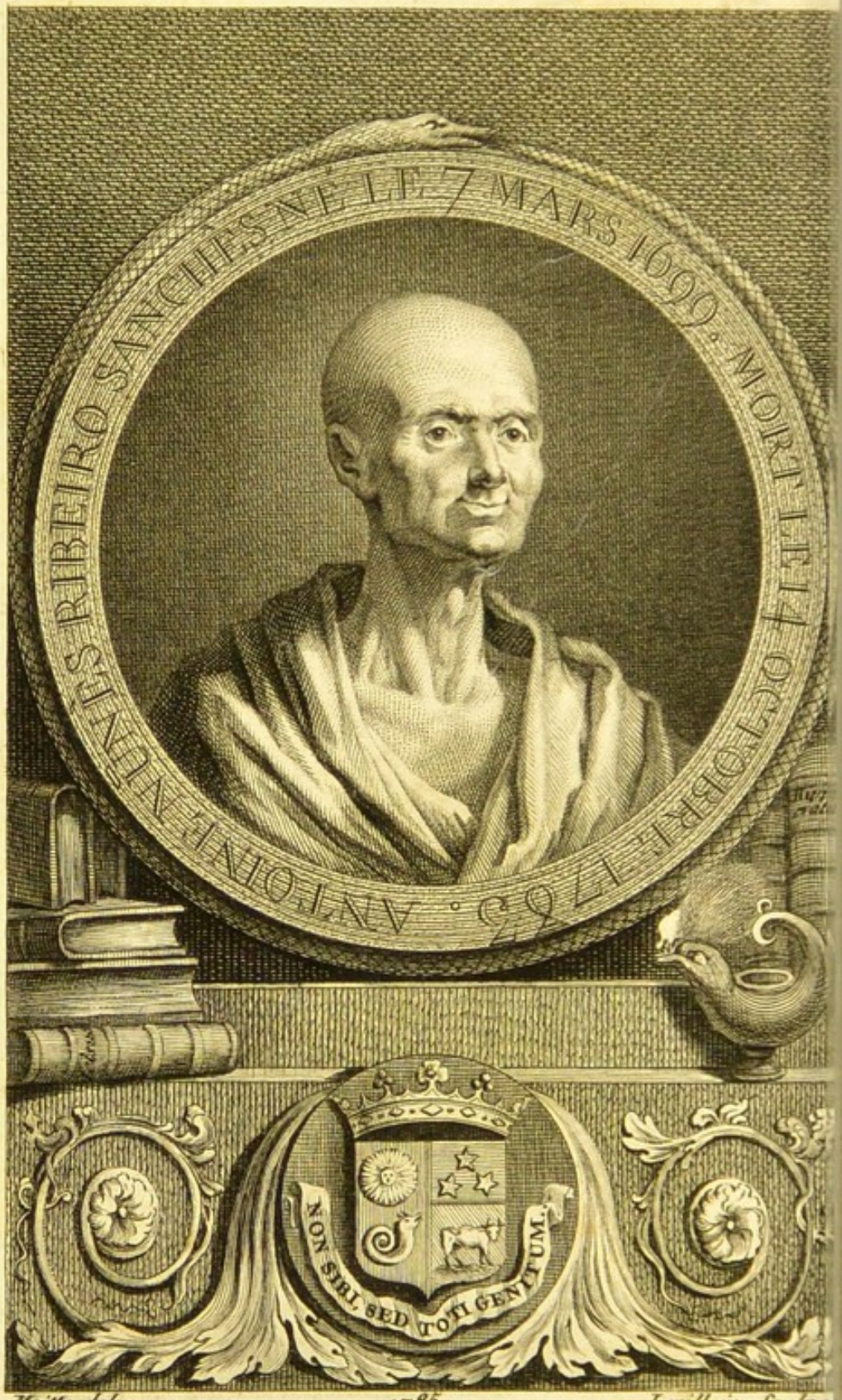
https://archive.org/details/b21948471

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES VÉNÉRIENNES.

On trouve chez THÉOPHILE BARROIS le Jeune, un Assortiment considérable de Livres de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, d'Histoire Naturelle, de Botanique, de Chymie, &c. &c. François, Latins, Anglois, &c.



Moitte del. 1785. Levillain Sculp.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES VÉNÉRIENNES,

Par feu M. ANTOINE - NUNÉS-RIBEIRO SANCHÈS,

PUBLIÉES PAR M. ANDRY.

Je voudrois que chacun eſcriviſt ce qu'il ſçait . . . . car tel peut avoir quelque particuliere ſcience, ou expérience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne ſçait au reſte, que ce que chacun ſçait : Il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'eſcrire toute la Phyſique; de ce vice ſourdent pluſieurs grandes incommodités.

Eſſais de MONTAIGNE, Livre I, Ch. XXX, page 206, édit. de Londres, par M. COSTE.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire
Quai des Auguſtins, N°. 18.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Permiſſion.

EPÎTRE
DÉDICATOIRE
A SON EXCELLENCE
MONSIEUR
DOM VINCENT
DE SOUSA-COUTINHO,

Du Conſeil de SA MAJESTÉ Très-Fidelle, ſon Ambaſſadeur auprès de SA MAJESTÉ Très-Chrétienne, Commandeur des Ordres de Chriſt, & de Saint Benoît d'Avis, Seigneur d'Alva, *&c. &c.*

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de préſenter à VOTRE EXCELLENCE *l'Ouvrage poſthume d'un Auteur qu'elle a honoré de ſes bontés*

& de ſon eſtime. C'eſt une dette que j'acquitte. Daignez recevoir, MONSIEUR, *cette preuve publique de la reconnoiſſance dont M. Sanchès étoit pénétré pour* VOTRE EXCELLENCE, *& dont il m'a ſouvent entretenu. En rempliſſant ainſi le vœu du Savant illuſtre qui m'a confié ſes ſentimens, je crois rendre un nouvel hommage à ſa mémoire.*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

ANDRY.

JUGEMENT DES SAVANS SUR CET OUVRAGE.

1°. *Extrait d'une Lettre de M. le Professeur* GAUBIUS *à M.* SANCHÈS.

VOTRE Manuscrit sur le mal vénérien ne m'a été remis par M. de Sormonoff que peu de jours avant son départ pour Spa ; & comme M. Castrioto m'a promis de vous en avertir par le premier Courier, je n'ai pas jugé à propos de vous incommoder pour ce seul objet par une Lettre particuliere, d'autant plus que je n'avois pas encore eu l'occasion de le lire & de vous en dire mon avis ; n'étant pas toujours maître de moi-même par plusieurs empêchemens, de maladies, d'affaires de famille, de la

Cour, &c. qui m'ont empêché de ſatisfaire ma curioſité pour quelque temps. Enfin je l'ai lu, & je puis vous témoigner que je l'ai lu avec plaiſir, non-ſeulement comme la production d'un de mes meilleurs amis, & comme un ſacrifice qu'il a bien voulu faire pour l'amour de moi, mais en même-temps comme un témoignage de l'attention hippocratique avec laquelle vous avez pratiqué notre art. J'ai été étonné de vous voir la même vivacité que dans la jeuneſſe, lorſque nous étions enſemble, malgré votre grand âge & les afflictions des nerfs dont votre ame a ſi terriblement ſouffert pendant tant d'années. N'eſt-ce pas un argument démonſtratif de la différence réelle de l'eſprit & du corps ? Du moins la poſſibilité de douer par la création la matiere de la faculté de penſer, ne s'enſuit pas.

Sed è diverticulo in viam. Quoique

je ne vous accorde pas tout-à-fait l'univerſalité du mal vénérien, comme vous le mettez en avant, je goûte beaucoup ce que vous dites du mal vénérien poſitif, qui ſe déclare pour tel par ſes ſymptômes propres & eſſentiels, & ne laiſſe pas le Médecin en doute ſur ce qu'il doit faire, en oppoſition au même mal déguiſé ſous le maſque d'autres maladies, & par-là très-ſouvent méconnu & mal traité. Il faut avouer que conſidérant, d'un côté, les occaſions innombrables de l'infection par ce virus, & de l'autre la légereté & la nonchalance avec laquelle les infectés ſont traités dans le temps préſent, il doit arriver mille & mille fois que le virus ſupprimé pour quelque temps, ou ſeulement dompté en partie, ſe place d'autant plus profondément dans les parties intérieures; d'où il corrompt les humeurs, en ſe multipliant peu-à-peu, & produit tôt ou tard, après la pré-

tendue guériſon, des maladies internes que l'on rapporte à une autre cauſe. On vit tranquille & en repos juſqu'à ce que le corps ſoit troublé par une autre maladie, qui, mettant en mouvement le virus caché, devient irréguliere, réſiſte aux remedes ordinaires, & eſt ſouvent mortelle, le Médecin ne ſoupçonnant pas la triſte complication du mal vénérien.....

Je ne vous diſſimulerai pas qu'en liſant vos obſervations je me ſuis rappellé quelques malades, auxquels, après l'uſage inutile d'un grand nombre de remedes ordinaires, j'ai enfin adminiſtré les mercuriels, comme *ultima ſaluis anchora*, ſans avoir aucun ſoupçon du mal vénérien; j'ai réuſſi d'une maniere ſurprenante, ayant trouvé par haſard le *durus cuneus pro duro nodo*; auſſi vois-je journellement de jeunes perſonnes languiſſantes dans la fleur de l'âge, dépériſſantes par des maladies réfractaires, au lieu de de-

venir fortes & vigoureuſes, comme c'eſt le propre de la jeuneſſe; d'autres ſont tourmentées de maladies chroniques, d'ulceres, de dartres, de vices de la peau, &c. dont je connois les parens qui ont été infectés, ſoit avant, ſoit pendant leur mariage, & qui jamais n'ont été parfaitement guéris.

Ce que vous dites du traitement des vénériens par le ſublimé corroſif, m'a rappellé un très-triſte cas d'une jeune demoiſelle âgée de quinze ans, laquelle étant née de parens infectés, & ayant ainſi contracté ce virus par héritage, ſouffrit beaucoup d'un ſpina ventoſa, dont elle fut attaquée dans ſon enfance, & dont à l'âge de dix ans elle fut déclarée entierement guérie, mais qui, vers le temps de la puberté, fut attaquée d'abcès réfractaires au voile du palais & aux amygdales. Le Médecin ayant ſoupçonné le mal vénérien, lui adminiſtra ſimplement la liqueur mercurielle à la

maniere publiée par M. Van-Swietem, ſans y ajouter d'autres remedes, ni aucun régime, pendant une année. Le mal s'étant horriblement empiré, l'on s'adreſſa à moi ; je fus obligé, après avoir vainement tenté d'exciter le ptyaliſme, de la traiter par les décoctions des bois ſudorifiques, *movendo ſudores ope vaporis ſpiritûs vini ardentis.* Mais quoique par cette méthode j'aie obtenu la guériſon radicale, le virus invétéré s'étoit ſi profondément enraciné dans le *ſeptum naſi*, qu'il fut détruit & le nez applati ; de ſorte que cette pauvre fille auroit manqué un parti, ſi ſes richeſſes n'avoient pas ſuppléé à la difformité du viſage.

En voilà aſſez pour vous déclarer mes ſentimens ſur vos obſervations..... J'en ai profité, & j'en profiterai par la ſuite..... Depuis quelque-temps je me ſers de la teinture de cantharides, remede auquel je n'avois jamais penſé ; je l'emploie avec ſuccès dans un

cas de paralyſie, & j'eſpérerois l'entiere guériſon, ſi j'oſois eſſayer en même temps l'uſage interne du même remede.....

Enfin, pour conclure ſur cette matiere, je vous avoue que je ſuis ſincerement perſuadé que vos idées déduites de vos obſervations ſont juſtes, très-intéreſſantes pour les Médecins & pour toute l'humanité, tant pour le ſiecle préſent que pour l'avenir, & qu'ainſi il ſeroit de grande utilité qu'elles fuſſent publiées..... Je finis en vous ſouhaitant toute ſorte de contentement, & en me recommandant à votre amitié. Adieu, mon cher ami. *Vale tuis rebus beatus, & me tuum ama Gaubium.*

Leyde, ce 25 Novembre 1777.

2°. *APPROBATION de MM. MAIGRET, LEPREUX & GUENET, Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de Paris.*

NOUS ſouſſignés, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, avons lu *les Obſervations ſur les Maladies Vénériennes*, Ouvrage poſthume de M. le Docteur SANCHÈS, publié par ſon digne ami M. ANDRY, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris: nous penſons que le Public doit ſavoir gré à M. ANDRY du travail qu'il a fait pour mettre ce Traité en état de paroître. L'Ouvrage, en honorant la mémoire du Docteur SANCHÈS, rappellera l'idée de deux Médecins, qui, s'étant aimés & eſtimés toute leur vie, ont trouvé, dans tous ceux qui les connoiſſoient, les mêmes ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. *A Paris, ce 3 Juin* 1785.

MAIGRET, LEPREUX, GUENET.

3°. EXTRAIT

Des Regiſtres de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés, MM. Poiſſonnier, Geoffroy, Deſperrieres, Vicq-d'Azyr, Thouret & moi, d'examiner un Ouvrage que M. Andry, notre Confrere, ſe propoſe de publier, & qui a pour titre : *Obſervations ſur les Maladies Vénériennes*, par feu M. ANTOINE-NUNÉS-RIBEIRO SANCHÈS.

Le Docteur Sanchès, dont les grands travaux & le zele pour l'avancement de l'art de guérir, ſont connus de tous les Savans, a paſſé la plus grande partie de ſa retraite à recueillir les matériaux qu'une longue pratique lui avoit fournis, & à eſquiſſer plu-

ſieurs Ouvrages importans, dont ſes obſervations nombreuſes faiſoient le principal fonds. Mais ſa ſanté très-délicate, ſon grand amour pour la lecture, & ſur-tout ſon peu de familiarité avec la Langue Françoiſe, l'ont empêché de mettre la derniere main à ces Ouvrages. Ils auroient donc été perdus pour la Médecine, s'il n'avoit laiſſé ſes manuſcrits à un Confrere qui en connoiſſoit tout le prix, & s'il ne l'avoit chargé de ſon vivant de leur donner une forme qui leur manquoit pour les préſenter aux Savans. Telle eſt la tâche que l'amitié & l'eſtime de M. Andry pour le Docteur Sanchès, l'ont engagé à remplir, en rédigeant l'Ouvrage dont nous allons rendre compte.

Ces Obſervations ſur les Maladies Vénériennes ſont diviſées en ſept Chapitres, & précédées d'une Introduction. Cette derniere eſt deſtinée à l'expoſition du motif & du plan

de tout l'Ouvrage. L'Auteur ayant obſervé un grand nombre d'affections chroniques dont le caractere étoit très-difficile à connoître, & ayant vu, dans un grand nombre d'ouvertures de cadavres, des léſions qui n'avoient point été décrites par Bonnet & les autres Obſervateurs, ſoupçonna qu'elles avoient une cauſe cachée, & qu'elles étoient dues à un virus vénérien dégénéré. Des queſtions multipliées, des recherches ſcrupuleuſes, confirmerent bientôt ce ſoupçon. Le Docteur Sanchès s'eſt attaché en conſéquence à ſuivre la marche de la maladie vénérienne, à reconnoître ſes effets ſur les perſonnes qui en étoient attaquées depuis longtemps. Il a remarqué qu'elle laiſſoit des traces qui reſtoient cachées & comme enſevelies pendant pluſieurs années, & que les enfans portoient ainſi la peine des fautes de leurs parens, ou que la vieilleſſe commençante n'étoit acca-

blée d'infirmités plus ou moins grandes, que par les ſuites de ce virus contracté dans la jeuneſſe. Ces remarques ont conduit l'Auteur à adopter un ſentiment très-oppoſé à celui des Médecins qui penſent que la maladie vénérienne perd tous les jours de ſa force, & qu'elle s'anéantira peu à peu comme la lepre des Anciens; il croit, au contraire, qu'elle eſt plus dangereuſe que jamais, parce qu'elle attaque l'intérieur des viſceres ſans ſe manifeſter au dehors, & qu'elle influe ſur toutes les générations; il en reconnoît l'exiſtence dans celle des ſcrophules, du rachitis des enfans, de la foibleſſe générale & de la conſtitution délicate des individus actuels, & dans la fréquence des rhumatiſmes, de la goutte, de la phthiſie, des ulceres, des obſtructions, maladies plus répandues qu'elles ne l'ont jamais été. Il diſtingue deux eſpeces de maladies vénériennes; celle qui

eſt aiguë, & qui a ſeule été bien traitée par les auteurs, & l'affection vénérienne chronique, à laquelle ils n'ont point fait l'attention convenable; c'eſt de celle-ci que le Docteur Sanchès annonce s'être occupé en particulier. Il rapporte auſſi, dans cette Introduction, qu'il a appris, en 1742, d'un Chirurgien Allemand, qui avoit été pendant pluſieurs années en Sibérie, qu'on y traitoit la maladie vénérienne avec la diſſolution de ſublimé corroſif; qu'il a fait d'après cela des eſſais dans leſquels il a trouvé que l'on pouvoit donner à des perſonnes robuſtes un demi-grain de ſublimé dans une once d'eau-de-vie de grain, une ou deux fois par jour, en faiſant entrer le malade dans le bain de vapeur; qu'un quart de grain en vingt-quatre heures ſuffiſoit aux perſonnes délicates; qu'il a le premier communiqué les effets de ce remede au Baron Van-Swieten, ſon

ami, & qu'il eſt ſurpris que ce Savant n'ait point parlé de l'utilité des bains de vapeur, & y ait ſubſtitué ſimplement une ample boiſſon adouciſſante; enfin, que cette diſſolution ne réuſſit parfaitement que lorſque les ſymptômes vénériens ſe manifeſtent au dehors par des ulceres, des dartres, des exoſtoſes, des caries, &c. & que l'on emploie en même temps les bains Ruſſes.

Cette Introduction eſt terminée par ſix Paragraphes ſur les effets, la nature & les remedes du ſpaſme qui attaque les différentes parties du corps humain, & dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour bien entendre ce que l'Auteur conſidere dans la ſuite de ſa Diſſertation. Dans les trois premiers, il prouve que les fievres ſont produites par le ſpaſme des arteres, comme MM. Linning & Chalmers l'ont avancé, que les effets funeſtes du venin de la vipere & du virus hy-

drophobique, dépendent de la même cauſe, & qu'elle influe également ſur la naiſſance de la peſte, de la petite-vérole & de toutes les maladies aiguës contagieuſes. L'Auteur préſente un tableau très-bien fait du rapport qui exiſte entre ces différentes maladies & l'affection vénérienne. Celle-ci a commencé, en effet, par une fievre peſtilentielle, ſuivant Sébaſt. Aquilanus & Pierre Pintor; elle ſe terminoit alors par des ſueurs, des éruptions, des bubons, comme cela a lieu dans les maladies déja énoncées, & elle n'a pris que peu-à-peu les caracteres d'une affection chronique. Dans ſes commencemens, elle peut être guérie par les ſueurs que la nature excite elle-même, comme dans toutes les autres maladies du même genre; il en conclut, dans le quatrieme Paragraphe, que les ſueurs détruiſent le ſpaſme; que les moyens propres à les procurer, ſont des anti-ſpaſmo-

diques très-puiſſans; & dans le cinquieme, que l'eau froide donnée par verrées fréquentes, & ſuivies du bain de vapeur, ou de l'action de l'eau chaude à l'extérieur, eſt un des plus puiſſans ſudorifiques anti-ſpaſmodiques que l'on connoiſſe; dans le ſixieme Paragraphe, qui termine l'Introduction, le Docteur Sanchès examine en général les effets du feu & les remedes ignées dans leſquels on a ſuppoſé l'exiſtence de cet élément; & il continue à démontrer que c'eſt par la ſueur qu'ils procurent, que ces remedes calment le ſpaſme. Il réunit aux obſervations générales qu'il préſente ſur les effets du mercure, une remarque importante ſur la cauſe de la ſalivation qui ſurvient pendant l'adminiſtration de ce remede; il démontre qu'elle n'eſt due qu'à l'air froid qui frappe les parties de la bouche échauffées, comme toutes les autres, par l'action des mercuriaux;

& qu'en tenant ces parties expoſées à une chaleur conſtamment pareille à celle dans laquelle tout le reſte du corps eſt plongé, il ne s'établit aucune évacuation de la ſalive, quelque forte que ſoit la doſe du mercure adminiſtré; enfin il inſiſte ſur la néceſſité de faire ſortir, par la peau, ce médicament, à meſure qu'il eſt introduit dans le corps par les frictions.

Après avoir expoſé les principaux articles nouveaux, contenus dans l'Introduction, nous allons faire connoître l'Ouvrage lui-même, qui, comme nous l'avons déja dit, eſt diviſé en ſept Chapitres.

Le premier offre une notice abrégée de ce qui a été dit avant le Docteur Sanchès ſur la maladie vénérienne chronique. Peu de Médecins ſe ſont occupés de cet objet. *Baglivi* en a dit quelque choſe; *de Vigo* les a connus. *Mercuriali* & Zacut le Por-

tugais en ont parlé ; mais trois Auteurs en ont traité plus en détail que les précédens ; ſavoir, *Levinus Lemnius*, dans ſon Traité *De occultis naturæ miraculis* ; le Docteur *O-Connel*, à la ſuite de ſon Traité ſur les Maladies épidémiques ; & *Charles Biſſet*, dans ſes Obſervations ſur le ſcorbut de terre. On trouve, dans ce Chapitre, l'extrait de la doctrine de ces Auteurs, expoſée avec beaucoup de clarté.

Dans le Chapitre ſecond, le Docteur Sanchès décrit la méthode qu'il a ſuivie pendant quarante ans dans le traitement de la maladie vénérienne, ſoit inflammatoire, ſoit chronique. Elle conſiſte à ne faire que le traitement anti-phlogiſtique tant que les ſymptômes inflammatoires exiſtent, à employer à l'intérieur les mercuriels réunis aux purgatifs après la diſparition de ces ſymptômes, & à éviter, ſur-tout avec grand ſoin, toute

application,

application, toute liqueur & injection mercurielle dans les chancres, les bubons, l'écoulement gonorrhoïque ; l'Auteur aſſure que ces topiques répercutent le virus & donnent la maladie vénérienne interne & générale en guériſſant ſes ſymptômes. Il paroît avoir une grande confiance dans les purgatifs unis au mercure doux, adminiſtrés pendant long-temps.

Dans le troiſieme Chapitre, il fait connoître les dangereux effets des préparations mercurielles adminiſtrées dans le temps de l'inflammation ; il aſſure avoir vu des gonorrhées, des chancres & des bubons traités par les mercuriels dans le commencement, dégénérer en ſquirrhes & en cancers. Il conſeille dans ces maladies, & ſur-tout dans la gonorrhée, l'uſage des mercuriels unis aux draſtiques & aux anti-ſpaſmodiques ſous forme de pilules, lorſque les ſignes inflammatoires ſont calmés ;

il croit que la gonorrhée n'eſt pas guérie lorſque l'ardeur d'urines, les douleurs & l'écoulement ſont ceſſés, & qu'il faut alors employer les remedes combinés, comme il a déja été dit. Il penſe que c'eſt à l'abus des préparations mercurielles données trop tôt, que ſont dues un grand nombre de maladies chroniques, produites par le virus concentré. Enfin, il aſſure que la deſtruction du virus vénérien ne peut avoir lieu par la ceſſation du ſpaſme des arteres & par la ſueur qui doit accompagner l'uſage des remedes; auſſi remarque-t-il que les ſudorifiques & le bain de vapeur unis aux mercuriaux & aux anti-ſpaſmodiques ſont les ſeuls médicamens vraiment curatifs. Comme, ſuivant lui, le virus ne peut être détruit que par les ſueurs univerſelles produites par la ceſſation du ſpaſme général des arteres, il s'éleve contre l'uſage dangereux de traiter le malade auſſi lége-

rement qu'on le fait communément, de le laiſſer ſortir, vivre à la maniere accoutumée, &c. Telle eſt, ſuivant M. Sanchès, la cauſe de toutes les maladies chroniques rebelles, & ce qui lui fait dire que le mal vénérien, dans cet état, eſt une peſte lente & contagieuſe.

Le quatrieme Chapitre traite des effets produits par le virus vénérien dans les ſolides & les fluides du corps humain. L'Auteur les attribue tous au ſpaſme des arteres, à l'irritation des nerfs, aux évacuations diminuées & à l'altération des humeurs qui en eſt la ſuite; il cite pluſieurs exemples de maladies vénériennes qui ont attaqué les nerfs & le cerveau, juſqu'à produire des convulſions, l'épilepſie, la démence ſans ſymptômes extérieurs.

Dans le cinquieme Chapitre, il indique les maladies chroniques qui ſont les ſuites du virus vénérien. Les enfans nés de parens infects, ont ſou-

vent des vices de conformation, tels que l'ouverture de l'uretre mal placée, l'imperforation de l'anus; la dentition ne commence chez eux qu'à quatorze mois, & leurs dents ſe noirciſſent & ſe carient en peu de temps. Ils ſont ſujets aux tranchées; leurs excrémens ſont verdâtres, & leurs humeurs acides; depuis deux ans juſqu'à l'âge de puberté, ils ont des vers annoncés par la diarrhée, le vomiſſement, la démangeaiſon du nez, la petiteſſe du pouls, les défaillances, l'épilepſie, &c. Le ſigne le moins équivoque du virus vénérien, eſt, ſuivant l'Auteur, une puſtule placée au milieu de la levre ſupérieure, intérieurement ſur le filet. Les maux d'yeux, les glandes engorgées, le ramolliſſement & la courbure des os, les puſtules au viſage, l'activité & la vivacité de l'eſprit, ſont encore des ſignes certains de cette affection, ſurtout lorſque ces incidens ſont rebelles

aux remedes. Les purgatifs échauffans avec un grain de mercure doux, les bains de vapeur, les friction avec la teinture de cantharides ſur le bas des jambes, ſont les remedes qui réuſſiſſent dans ces cas.

Dans le ſixieme Chapitre, le Docteur Sanchès paſſe aux maladies produites par le virus vénérien héréditaire qui ſe manifeſte à l'âge de puberté. Chez les perſonnes robuſtes, il paroît à l'extérieur ſous la forme de rhumatiſme, de ſciatique, de dartres, d'ophtalmie; dans les corps vifs, délicats & ſenſibles, il attaque l'eſtomac, les inteſtins, les reins, le diaphragme, les poumons; de-là les douleurs, les palpitations, &c. A un âge avancé, ces maladies, traitées par les ſaignées, les bains, les purgatifs ordinaires, dégénerent en hydropiſies de poitrine. C'eſt dans tous ces cas que l'Auteur a employé, avec un ſuccès conſtant, des pilules compo-

ſées de mercure doux, de camphre, d'extrait cathartique & de jalap de la Pharmacopée de Londres, d'Aſſa-fœtida, de pilules de Rufus, de baume du Pérou, de ſucre & d'elixir de propriétés ſans acide. Il joignoit à l'uſage de ces pilules des frictions aux jambes avec la teinture de cantharides de la Pharmacopée d'Edimbourg: on trouve, à la fin de ce Chapitre, deux obſervations de maladies vénériennes invétérées, accompagnées de ſymptômes très-graves & guéries par ces moyens. L'Auteur le termine en condamnant toutes les opérations chirurgicales que l'on a coutume de faire dans ces maladies anciennes qui attaquent les os, les parties génitales, les articulations, & qui ſont preſque toujours ſuivies de gangrene.

Le ſeptieme & dernier Chapitre de l'Ouvrage, eſt deſtiné à l'examen de pluſieurs queſtions relatives au traitement des maladies vénériennes

en général. Il eſt diviſé en quatre Paragraphes : dans le premier, l'Auteur rappelle les effets & l'utilité des ſudorifiques ; il fait l'hiſtoire du ſuccès & de la renommée qu'acquit le gaïac apporté de l'Amérique ; il prouve que la diſſolution de ſublimé, réunie aux bains de vapeur, remplit avec plus de certitude la même indication, & il démontre que la véritable méthode curative de cette maladie, conſiſte à procurer des ſueurs chez les ſujets robuſtes, en imitant la nature, qui porte le virus à la peau, lorſque ſes forces ſont ſuffiſantes. Dans les ſecond & troiſieme Paragraphes, l'Auteur traite des frictions ; il les croit utiles, lorſque les ſymptômes vénériens ſont extérieurs & chez les perſonnes foibles & délicates. En général, il les conſeille à une plus forte doſe que celle communément miſe en pratique ; il blâme l'uſage du lait donné à grande doſe pendant leur

adminiſtration ; celle des purgatifs ; pour arrêter la ſalivation, lui paroît dangereuſe ; il preſcrit les décoctions ſudorifiques en même temps, & ſurtout un air chaud, ſpécialement les bains de vapeur, comme préparatoires. Dans le quatrieme Paragraphe, l'Auteur expoſe quelle eſt l'utilité des purgatifs pendant le traitement des maladies vénériennes, ſoit par les frictions, ſoit par les remedes internes, & dans quel temps il convient de les donner. Les draſtiques ſont plus nuiſibles qu'utiles ; il préfere les laxatifs unis aux ſudorifiques & donnés en lavage ; il les recommande dans les maladies vénériennes internes, ou dont les ſymptômes extérieurs ſont peu violens ; il les croit utiles pour entraîner une partie du virus ſur les inteſtins, ſans contrarier ſon expulſion par les ſueurs.

Tels ſont les principaux objets traités dans l'Ouvrage que nous avons

été chargés d'examiner. On y reconnoît par-tout un Obſervateur exact, un Praticien éclairé. Ce qui doit donner la plus grande confiance dans les aſſertions de l'Auteur, ce ſont les quarante années d'obſervations dont cet Eſſai eſt le fruit, & le ton de vérité qui regne dans ce Traité. Nous penſons donc que les Gens de l'Art auront beaucoup d'obligation à M. Andry, qui a rédigé & mis en ordre ces obſervations, en ſuivant les intentions du Docteur Sanchès ſon ami, & que la Société doit accorder ſon approbation & ſon privilege à cet Ouvrage.

Au Louvre, le 24 Décembre 1784.

Signés, Poissonnier, Geoffroy, Desperrieres, Vicq-d'Azyr, Thouret & Defourcroy.

La Société Royale de Médecine ayant entendu, dans ſa ſéance tenue au Louvre, le 24 Décembre préſent mois, la lecture du Rapport ci-deſſus, en a adopté les concluſions, & a jugé l'Ouvrage ſur lequel il a été fait, très-digne de ſon approbation, & d'être imprimé ſous ſon Privilege.

En foi de quoi j'ai ſigné,

Vicq-d'Azyr,
Secrétaire perpétuel.

A Paris, le 28 Décembre 1784.

AVIS
DE L'EDITEUR.

PARMI les Ouvrages manuſcrits que M. Sanchès m'a fait remettre avant ſa mort, j'en ai choiſi quelques-uns qui m'ont paru dignes d'être mis au jour, tels qu'ils avoient été rédigés par l'Auteur. Je commence par publier celui-ci; je n'y ai rien ajouté, je n'en ai rien retranché; je me ſuis ſeulement permis de changer quelques mots, quelques tours de phraſes qui auroient pu arrêter le Lecteur, peu fait au ſtyle d'un Etranger qui étoit venu s'établir à Paris dans un âge avancé. Quoique ce Traité ſoit court, il n'en eſt pas moins utile; on y trouvera peut-être quelques défauts de liaiſon dans pluſieurs endroits; mais M. Sanchès étoit d'un caractere impatient, & qui ne pouvoit s'aſſujétir à une méthode. Ses idées ſe préſentoient en foule & pré-

cipitamment, & il les traçoit comme elles ſe ſuccédoient ſous ſa plume; il étoit le premier à ſe blâmer de ce défaut, mais il ne pouvoit s'en corriger, & répétoit ſouvent ce mot de Montaigne: *Mes fantaiſies ſe ſuivent, mais par fois c'eſt de loin, & ſe regardent, mais d'une vue oblique.* Au reſte, ajoute-t-il, il faut écrire, comme dit Séneque, pour paſſer le temps; on doit avoir pour but ſa propre utilité, & non la gloire: il en coûte bien moins de peine quand on ne travaille que pour le moment préſent; je ſuis né mortel, & la mort la moins triſte eſt celle qui fait le moins de bruit. Malgré ce léger défaut, j'ai haſardé de publier ces recherches, qui m'ont paru précieuſes à bien des égards; pluſieurs amis auxquels j'ai communiqué le manuſcrit, ont été du même avis. Je deſire que les Médecins qui le liront puiſſent en retirer quelque utilité.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES VÉNÉRIENNES.

INTRODUCTION.

CE n'eſt que dans les Eſſais de Montagne que je trouve les conſolations propres à mon âge :

Quid minuat curas ? Quid te tibi reddat amicum ?
Quid purè tranquillet, honos an dulce lucellum ;
An ſecretum iter, & fallentis ſemita vitæ.

HOR. Epiſt. xviij, lib. 1, v. 101.

C'eſt dans Michel de Montagne que j'ai trouvé le paſſage que j'ai mis ici pour Epigraphe. Je l'ai trouvé ſi ſenſé,

que je me ſuis déterminé à ſuivre ſon conſeil. Dès l'âge de vingt-quatre ans j'ai commencé à pratiquer la Médecine dans divers pays de l'Europe, & pendant pluſieurs années j'ai occupé différens emplois, comme Médecin. Depuis le commencement de ma pratique, juſqu'en 1742, j'ai ſouvent traité la maladie vénérienne, tant chez des particuliers, que dans les Hôpitaux militaires ; alors je ne connoiſſois que la maladie vénérienne inflammatoire, dont tant d'Auteurs célebres, & ſur-tout le grand Boerrhaave, Aſtruc, & M. Vanſwieten ont parlé ; j'étois ſouvent ſurpris, à l'ouverture des cadavres de perſonnes mortes de maladies chroniques, de trouver pluſieurs dérangemens que je ne trouvois décrits ni dans le *Sepulchretum Anatomicum* de Théophile Bonet, ni dans les autres Obſervateurs. Ces dérangemens me firent ſoupçonner quelqu'autre cauſe que

celle que j'avois imaginée juſqu'alors.

En 1742, j'avois appris d'un Chirurgien Allemand, qui avoit été pendant pluſieurs années en Sibérie, dans le Gouvernement de Tobolsky, qu'on y faiſoit uſage du ſublimé corroſif dans la maladie vénérienne, qui eſt extrêmement répandue dans cette Province depuis l'année 1709, que Pierre le Grand y envoya treize mille Suédois faits priſonniers à la bataille de Pultava ; ce Chirurgien ne voulut jamais me communiquer la doſe de ce remede, il me dit ſeulement qu'il donnoit le ſublimé corroſif dans l'eau-de-vie de grain, & qu'immédiatement après il faiſoit entrer les malades dans les bains de vapeurs Ruſſes, où ils ſuoient ſelon leurs forces; qu'il les faiſoit mettre au lit après cette opération ; qu'il avoit guéri par cette méthode des exoſtoſes, des caries,

des ulceres de la plus mauvaiſe qualité, &c.

J'ai travaillé pendant quelque temps à faire des expériences pour m'aſſurer de la doſe de ce remede, & j'ai trouvé qu'on pouvoit donner aux perſonnes robuſtes un demi-grain par doſe de ſublimé corroſif diſſous dans une once d'eau-de-vie faite avec le grain fermenté, une ou deux fois par jour, en faiſant entrer auſſi-tôt le malade dans le bain de vapeurs, & aux perſonnes affoiblies par la maladie, ou naturellement délicates, la quatrieme partie d'un grain en vingt-quatre heures juſqu'à parfaite guériſon de tous les ſymptômes. Je me ſuis enſuite convaincu de la ſûreté de cette méthode par mes propres expériences, & par celles que mon ami, le ſavant Docteur Schreiber, Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie, & alors Médecin de l'Hôpital de

l'armée de terre à Saint-Pétersbourg, avoit faites, à ma ſollicitation, ſur différens malades (1).

---

(1) Jean-Frédéric Schreiber a été un des Médecins qui aient le mieux mérité de la Ruſſie & de la Médecine. Il eſt Auteur des Ouvrages ſuivans:

Almageſtum Medicum conſcriptum à Joanne-Frederico Schreiber, &c. Introductio & Phyſiologiæ Medicæ pars prima. Lipſiæ & Viennæ Auſtr. in-4. 1757. Il avoit fini la Pathologie, mais ſa mort prématurée nous a privés de cet Ouvrage.

Obſervationes & cogitata de Peſte quæ annis 1738 & 1739 *in Ukrainia graſſata eſt, auctore Joanne-Frederico Schreiber Regiomontano, Doctore Medico & Phyſico Moſcuenſi. Petropoli,* in-4.

Joannis-Frederici Schreiber Regiomontani Epiſtola ad veterem amicum Albertum Haller, &c. de Medicamento à Joannâ Stephens contrà calculum renum & veſicæ divulgato, & inefficaci & noxio. Gottingæ, 1744, in-4.

Joannes-Fredericus Schreiber, Doctor Medicus, rationem prælectionum ſuarum exponit publicâ hâc Epiſtolâ. Lipſiæ, 1729, in-4.

J'ai obſervé que ce remede étoit plus ſûr & avoit plus d'efficacité, ſi le malade entroit d'abord dans le bain Ruſſe, & prenoit le remede lorſqu'il commençoit à ſuer, laiſſant aller les ſueurs ſelon ſes forces, & ſe mettant au lit, en ſortant du bain, dans une chambre chaude placée à côté. D'après ces obſervations, j'eus occaſion de traiter quelques maladies

---

Meditationes Philoſophico-Medicæ de lacrymis ac fletu repetitæ magiſque evolutæ. Lipſiæ, 1729, in-4.

Corporis ac motûs conſideratio. Petropoli, 1731, in-4.

Elementa Medicinæ Phyſico-Mathematica. Lipſiæ, 1731, in-8.

Il a de plus traduit de l'Anglois en Latin l'Oſtéologie de Clopton Havers, la Myologie de Dougl s, qu'il a ornée d'une Préface de ſa façon; il a publié en Allemand un traité ſur les maladies externes, précédé de principes généraux ſur la Chirurgie. *Leipſick*, 1756, in-8, & a donné pluſieurs Obſervations dans les Actes de Pétersbourg.

chroniques accompagnées de pluſieurs ſymptômes vénériens ; j'aſſociai ce remede à d'autres que j'avois preſcrits, & j'en obſervai de bons effets.

Ce fut alors que je communiquai les effets de ce remede à M. le Baron Vanſwieten, mon ami, qui m'en témoigna ſa reconnoiſſance dans le temps par lettres, & depuis publiquement dans le cinquieme volume de ſes Commentaires ſur les Aphoriſmes de Boerrhaave ; mais je ſuis ſurpris qu'il n'ait fait aucune mention de l'utilité du bain de vapeurs pendant l'uſage de ce remede, & qu'au lieu de ce bain il ait conſeillé la décoction des racines de guimauve & de réglisſe dans quelque partie de lait, ou quelquefois ſeulement la décoction d'orge ou d'avoine mêlée avec la quatrieme partie de lait : je ſuis encore plus ſurpris que cet Auteur reſpectable ait avancé que je

lui avois communiqué que la ſalivation paroiſſoit ordinairement chez les malades qui faiſoient uſage du ſublimé corroſif : il eſt vrai que je l'ai vu ſurvenir chez les malades, qui, après être ſortis du bain, n'avoient pas eu ſoin de ſe tenir chaudement, & s'étoient refroidis ; mais jamais je n'ai vu ni obſervé la moindre ſalivation chez les perſonnes qui s'aſſujettiſſoient rigoureuſement au régime preſcrit ci-deſſus.

On ſait, par des Ouvrages publiés en Angleterre & en France, que ce remede a manqué pluſieurs fois ; malgré ces autorités, je ne balancerois pas à faire uſage du ſublimé corroſif de la maniere ci-deſſus décrite, ſi j'avois à ma diſpoſition des bains de vapeurs conſtruits à la Ruſſe, & que les ſymptômes vénériens ſe montraſſent à la ſuperficie du corps, comme ſont les ulceres, les dartres croûteuſes, les exoſtoſes, la carie,

les condylômes, &c. Car ſi la maladie vénérienne ne ſe manifeſtoit pas de cette maniere, & que je n'euſſe pas le ſecours des bains de vapeurs, je n'entreprendrois jamais de guérir cette maladie avec le ſublimé corroſif ; quoique ce remede ait été vanté par des Médecins très-renommés.

Depuis 1743 & 1744, j'ai commencé à appercevoir la maladie vénérienne chronique, non-ſeulement comme ſuite de la maladie vénérienne inflammatoire, mais comme ayant une autre origine qu'on connoîtra par la ſuite de ces obſervations : car, avant ce temps, quoique j'euſſe traité la maladie vénérienne inflammatoire, tant dans les hôpitaux militaires, que chez des particuliers, je n'avois aucune idée de la chronique, quoique j'euſſe lu & relu Baglivi, & que j'euſſe entendu ſouvent dire au grand Boerrhaave, dans ſes Le-

çons, que cette maladie étoit la plus opiniâtre, ſi on l'avoit contracté *per libidines vagas.*

Je commençai à obſerver des maladies de poitrine chroniques, dont j'avois attribué la cauſe à des polypes du cœur, & à des aneuvriſmes; après la mort, je ne trouvai qu'une eau trouble, plus ou moins épaiſſe, dans la cavité de la poitrine, & entre le cœur & le péricarde. J'ai traité des maladies chroniques du foie quelquefois avec la jauniſſe, accompagnées de douleurs vagues dans le même endroit, de dureté, de tuméfaction dans le ventre, & d'une couleur pâle & verdâtre ſur le viſage: à l'ouverture des cadavres, j'ai trouvé le foie couvert d'un mucilage de l'épaiſſeur d'une ligne, de la conſiſtance & de la couleur du ſuif fondu; une fois ſeulement je trouvai pluſieurs pierres d'un jaune noirâtre dans la véſicule du fiel; & dans une autre

occaſion j'ai obſervé une plaie cancéreuſe dans le canal pancréatique. Les inteſtins grêles, au-deſſous de l'ouverture, étoient couverts du même mucilage que le foie, ils adhéroient enſemble par ce mucilage, & ſi on vouloit les ſéparer, ils ſe déchiroient. Je m'étois perſuadé que quelques malades que j'avois ſoignés avoient des pierres. Ils avoient un très-mauvais eſtomac, des douleurs de colique fréquentes, mais paſſageres; ils rendoient du ſang avec les urines, reſſentoient un poids dans l'intérieur des cuiſſes, & avoient quelquefois la reſpiration embarraſſée. Les douleurs ne ſe montrerent chez deux de ces malades que dans l'hypocondre gauche. A l'ouverture des cadavres, je trouvai effectivement des pierres dans les deux reins; mais celles qui étoient contenues dans le rein gauche étoient plus conſidérables. Ce que je n'avois pas prévu, c'eſt qu'il y avoit de la

ſéroſité dans la cavité de la poitrine, & que, dans un de ces malades, le poumon gauche étoit preſque réduit à moitié, & rongé par un abcès dont la matiere étoit liquide & purulente; je connoiſſois les enfans de ces malades, ainſi que les peres & meres de la plupart, & je les avois traités dans différentes maladies qu'ils avoient eues; je connoiſſois leur maniere de vivre; mais ce ne fut qu'après leur mort que je découvris l'origine & la cauſe de leur maladie. Je pourrois citer quantité d'autres obſervations ſemblables; mais ce que je viens de dire ſuffit, mon intention n'étant que de faire voir par quelle route je ſuis arrivé à connoître la maladie vénérienne chronique, & les ravages qu'elle cauſe dans les grandes Villes, où l'on vit dans le luxe & l'abondance.

Après m'être convaincu que le vice vénérien étoit la cauſe d'une grande

partie des maladies chroniques, la plus grande difficulté que je trouvai, étoit de ſavoir comment je pourrois parvenir à m'aſſurer ſi le malade qui me conſultoit étoit réellement infecté de cette maladie; car il arrive rarement qu'un malade confeſſe avec franchiſe la maniere dont il a contracté le mal vénérien, & un Médecin qui oſeroit demander à des perſonnes d'un certain rang, s'ils ont été infectés de ce mal, ſeroit taxé d'imprudence & de malhonnêteté : il me fallut donc chercher des moyens ſûrs, mais inconnus aux malades pour m'aſſurer s'ils étoient ou non attaqués de cette maladie. J'ignore de quelle maniere les Médecins qui voient beaucoup de malades ont pu parvenir à cette connoiſſance ſans faire rougir les perſonnes qui les conſultoient; mais voici la méthode que j'ai employée.

On me demande des remedes pour

un enfant qui a des incommodités plus ou moins apparentes, mais qui le tourmentent depuis ſon ſevrage; j'examine ſa tête, ſes yeux, ſes oreilles, l'état des glandes du col, & celui des os: ſi cet enfant eſt affecté dans quelques-unes des parties que je viens de nommer, j'interroge le pere & la mere; je m'informe des maladies & des incommodités qu'ils ont éprouvées, ou qu'ils éprouvent encore: je demande ſi la mere a beaucoup ſouffert dans ſes groſſeſſes, ſi ſes couches ont été heureuſes ou laborieuſes, ſi elles ont été ſuivies de quelque maladie, & j'examine en même temps l'état actuel de ſa ſanté. Je demande auſſi ſi le pere ou le grand-pere ont eu la goutte, la pierre, des rhumatiſmes, des dartres, des maux de tête, de poitrine, d'eſtomac, & par ces queſtions vagues, j'acquiers la connoiſſance de l'origine de la maladie de l'enfant pour lequel on me conſulte.

La choſe principale qu'un Médecin, digne de ce titre, doit obſerver quand un jeune homme, ou une fille qui n'eſt pas encore nubile, le conſulte ſur quelques maladies chroniques, eſt d'examiner ſon tempérament: s'il ne le trouve pas décidé, c'eſt-à-dire, ſanguin, colérique, flegmatique, ou mélancholique, & qu'il ſoit dans la claſſe de ces tempéramens aujourd'hui ſi communs, qu'il ſoit délicat, vif, ſpirituel, ſenſible, qu'il ait la poitrine & les épaules ou mal conformées, ou avec des os minces & grêles, qu'il ſoit d'une petite taille, que les traits de ſon viſage ſoient déliés & ſans caractere, alors il peut ſoupçonner que cette perſonne provient de peres infectés du virus vénérien: pour éclaircir ces doutes, il s'informera des maladies que les peres & meres ont ſouffertes ou dont ils ſont morts, à quel âge ils ont ceſſé d'exiſter: il fera les

mêmes queſtions relativement aux freres & ſœurs de la perſonne qu'il conſulte ; d'après ſes réponſes, il connoîtra parfaitement la cauſe de la maladie, s'il n'en étoit pas aſſuré.

Ordinairement une jeune perſonne n'eſt point infectée de maladie honteuſe avant l'âge de puberté, & ſi malheureuſement elle en eſt attaquée, nous devons en rejeter la cauſe ſur les déſordres & la conduite des pere & mere ; cependant il ſe rencontre des cas ſurprenans & extraordinaires qu'on ne peut attribuer qu'aux malades mêmes. J'ai été appellé pour une fille âgée de ſept ans qui avoit une inflammation conſidérable aux parties naturelles avec ardeur d'urine & écoulement ; le pere & la mere étoient préſens, la maladie étoit facile à connoître ; il étoit intéreſſant de ne rien faire entrevoir de la cauſe de la maladie ; j'ordonnai les remedes néceſſaires ; mais à la fin de l'inflam-

mation, je ne preſcrivis point de remedes mercuriaux pour ne rien faire ſoupçonner, la maladie parut entiérement guérie : j'ai vu cette même perſonne à l'âge de ſeize ans : ſon front étoit couvert de boutons vénériens qui ſe montrerent à l'apparition de ſes regles ; elle étoit auſſi tourmentée de coliques fréquentes. Je me rappellai la maladie dont je l'avois traitée il y avoit dix ans, & il me fut très-facile de connoître la cauſe de cet effort de la nature & de le guérir.

J'ai vu de jeunes filles âgées de cinq, de ſept & de neuf ans, attaquées de fleurs blanches & d'autres ſymptômes équivoques qui ne donnent point la moindre idée au Médecin pour en trouver la cauſe ; mais je laiſſe ces irrégularités pour ſuivre le virus vénérien dans les différens âges.

Conſidérons préſentement les deux ſexes à l'âge de l'adoleſcence, ſuppo-

ſons qu'ils ſoient nés aſſez heureuſement pour n'avoir reçu aucun vice d'infection dans les principes de leur génération, mais qu'ils aient eu le malheur de s'infecter eux-mêmes de cette maladie.

Quand un Médecin, qui a vu & traité cette maladie, eſt conſulté par une fille, il déplore les ſouffrances, les chagrins, les malheurs, auxquels elle ſera ſujette toute ſa vie, ainſi que toute ſa poſtérité, & plût à Dieu qu'elle n'en eût jamais ! une fille dans cet état ne guérit jamais parfaitement ; qu'elle ſoit traitée ou laiſſée à l'abandon, tout cela revient au même.

Premiérement, il faut conſidérer la honte & la timidité de ſon ſexe, qui l'engage à cacher la plus grande partie des maux qu'elle ſouffre : il faut obſerver qu'elle vit ſous la tutele & ſous les yeux de ſon pere, de ſes parens, ou de ſes maîtres ; il faut faire attention que la maladie

vénérienne inflammatoire doit être guérie dans le commencement de l'infection : ſi l'on ajoute à cela combien il y a peu de gens aſſez inſtruits pour guérir radicalement ces maladies, parmi ceux qui ſe mêlent de les traiter ; on verra que cette fille reſtera infectée pour la vie, & que tous les enfans qu'elle mettra au jour ne vivront que pour languir & pour traîner des jours malheureux.

Si on conſidere l'état de la jeuneſſe dans les grandes Villes, depuis l'âge de ſeize ans, où elle eſt occupée dans les Ecoles, les Univerſités & les Colleges, juſqu'à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans qu'elle ſe deſtine à apprendre les beaux Arts, le Commerce, ou à ſuivre le Barreau : on verra combien de jeunes gens auront le malheur d'être infectés de cette maladie deſtructive. Il n'eſt pas néceſſaire de recourir au témoignage des Médecins & des

Chirurgiens, pour ſe convaincre que la plus grande partie de cette jeuneſſe (ſans en excepter la Nobleſſe) ſera infectée à l'âge de vingt-quatre ans (1). Que chacun s'examine ſoi-même, que celui qui a eu ce malheur, conſidere s'il a été parfaitement guéri, s'il a ſeulement gardé le régime preſcrit pendant qu'il faiſoit uſage des remedes qui lui ont été adminiſtrés ; il a ſouvent manqué à pluſieurs les moyens néceſſaires pour ſe mettre entre les mains d'un habile Médecin ; & obligés le plus ſouvent de cacher leur malheur à leurs parens ou à leur maître, ils ne font des remedes que ſecretement & lorſqu'ils en ont le temps ; d'après cela on ſera aiſément convaincu que cette maladie,

(1) Cent Ecoliers ont pris la vérole avant que d'être arrivés à leurs leçons d'Ariſtote de la tempérance. *Eſſais de Montaigne*, tome I, page 157, *édition de M. Coſte.*

une fois contractée, paſſera dans toutes les humeurs, & les infectera pour toujours, ce que George Baglivi (1) a connu parfaitement dès le commencement de ce ſiecle.

Toute cette jeuneſſe a été guérie ſuperficiellement ; mais comme les ſymptômes ſont diſparus, & qu'elle ne reſſent pas la moindre incommodité, elle ſe croit radicalement guérie. La vigueur, la diſſipation, les paſſions vives de cet âge augmentent la tranſpiration, & toutes les fonctions du corps ſe font librement ; mais lorſque la vieilleſſe commence,

(1) *Lues venerea, ſemel recepta in corpus ; difficulter poſteà deletur ejus caracter, adhibitis ſpecificis miteſcit, ſed non extinguitur. Imò poſt triginta & plures annos ſub ſpecie aliorum morborum reviviſcit, & Medicos decipit, cauſam morbi ordinariam putantes, cùm reverà ab excitato noviter venereo fermento dependeat.* Opera omnia Practica & Anatomica. *Venetiis*, 1721. lib. 1, page 61.

alors les maladies chroniques ſe montrent à proportion des années, du tempérament, de la vigueur ou de la foibleſſe.

Ceux qui ſont nés de peres ſains, robuſtes, vigoureux, ſans la moindre infection vénérienne, ont des corps muſculeux & forts; lorſqu'ils ont été infectés & mal guéris pendant leur jeuneſſe, ils éprouvent au commencement de la vieilleſſe tous les ſymptômes d'un virus qui ſe porte à la ſuperficie du corps, des rhumatiſmes, la goutte, des maux de reins, rendent du ſable dans les urines, ſont attaqués de la pierre, ont des inflammations à la gorge, des pleuréſies rhumatiques, & jamais vraiment inflammatoires; des dartres, la lepre blanche, & d'autres maladies de la peau; ils finiſſent leurs jours, s'ils vivent long-temps, par des hydropiſies de poitrine, des apoplexies, des anaſarques, ou la démence. Au con-

traire, ceux qui ſont nés de parens infectés, ſont d'un tempérament délicat, ſenſible, vif; leur corps eſt ſans muſcles, leur voix eſt aiguë, ils ont la poitrine & les épaules étroites, & quelquefois leur poitrine eſt ſi mal conformée, qu'elle reſſemble à celle d'une volaille maigre & décharnée. Dans ces conſtitutions, le virus vénérien héréditaire ſe montre dans les trois cavités, ſur-tout ſi cette jeuneſſe a eu le malheur d'avoir acquis elle-même la maladie vénérienne. Ce virus ſe manifeſte alors par des maux d'yeux terribles, des glandes au col, & dans d'autres endroits, des crachemens de ſang, des hémorrhagies qui ſe terminent par la phthiſie. Quelquefois ils ſont attaqués d'aſthmes convulſifs; l'eſtomac & tout le canal inteſtinal ſont les parties qui ſouffrent le plus, les ſpaſmes en ſont la cauſe, de-là les vapeurs, les vents, les coliques, la

couleur du viſage eſt pâle, tirant ſur le verd ; ces malades deviennent hypocondriaques, inconſtans, plaintifs, dévots ſans vocation, ſoupçonneux. Le ſexe, dans ces circonſtances, eſt bien plus à plaindre & plus difficile à guérir, ſur-tout s'il tombe entre les mains de Médecins avares ou ignorans.

Les premiers maux que les filles reſſentent ſont le dérangement de leurs regles, accompagné de coliques de l'eſtomac & du bas-ventre ; des fleurs blanches ; des glandes au col, au ſein ; des affections hyſtériques, quelquefois ſi violentes, qu'elles tombent en convulſion ou en défaillance, & ont des palpitations de cœur effrayantes. Si elles ſe marient, pluſieurs ſont ſtériles ; ſi elles deviennent groſſes, le plus ſouvent elles font des fauſſes couches ; ſi elles accouchent à terme, rarement leurs couches ſont heureuſes, par le mauvais état de

de leurs humeurs, par l'ignorance du commun de ceux qui ſe mêlent d'accoucher ; elles éprouvent mille maladies dans le ſein, ſont attaquées de celle que l'on connoît aujourd'hui ſous le nom de lait répandu, qui ſe termine ſouvent par la phthiſie, ou elles éprouvent ces fievres pourprées, ſi difficiles à guérir, & ſi variables dans chaque ſujet. Ces femmes languiſſent miſérablement juſqu'à la ceſſation de leurs regles : mais alors tous les accidens augmentent ; & ſi on les traite avec des humectans, des relâchans, des bains, des eaux minérales, des ſucs d'herbes anti-ſcorbutiques, des ſaignées, des minoratifs ; leurs maladies ſe terminent par l'hydropiſie de poitrine, l'anaſarque, la manie & la démence, état miſérable dans lequel elles vivent pluſieurs années.

Depuis que j'ai vu & obſervé ce que je viens de dire, j'ai abandonné le

ſentiment des Auteurs qui ont écrit depuis l'année 1530 ; ſavoir, que la maladie vénérienne avoit diminué de férocité trois fois depuis ſon apparition, & qu'elle ceſſera à la fin comme la lepre. Je penſe que ſi, depuis le dix-ſeptieme ſiecle, cette maladie s'eſt montrée plus traitable & plus bénigne en apparence, c'eſt que nos corps & notre conſtitution ſont devenus plus foibles & plus délicats, qu'ils n'étoient avant l'apparition de la maladie vénérienne en Europe. Tout le monde ſait qu'avant que la poudre à canon ait été connue généralement, & miſe en uſage dans les armées de l'Europe, les hommes étoient plus forts, plus robuſtes & d'une taille plus avantageuſe : ils avoient plus de conſtance dans les travaux. Les armures, les cottes de maille, les viſieres, les cuiraſſes, que l'on voit encore dans les arſenaux & dans les vieux châteaux, confirment ce que j'avance.

Ceux qui furent infectés de cette maladie dès le commencement, n'en furent jamais guéris radicalement, malgré l'uſage du mercure & du gaïac : le caractere malin & preſque indeſtructible de ce virus reſta enraciné dans leur corps. Ces hommes ainſi traités, eurent des enfans, qui, dès leur formation, furent héritiers du vice de leurs peres : étant d'une conſtitution plus foible, s'ils avoient le malheur d'être infectés, par leur faute, de la maladie vénérienne, cette maladie ne ſe montroit plus ſur la ſurface du corps avec des ſymptômes auſſi affreux qu'au commencement de ſon apparition ; une conſtitution foible ne pouvoit pas agir avec la même vigueur qu'une ſaine & robuſte, pour expulſer le virus à la ſurface du corps ; ce virus reſtoit alors, comme il fait de nos jours, dans le centre le plus caché de leur corps. Ce phénomene a donné lieu aux Médecins de penſer que la

malignité de cette maladie diminuoit chaque jour ; mais malheureuſement elle s'étend plus que jamais, & ſe montre par la multitude infinie de maladies chroniques, par la diminution de la taille & de la vigueur des individus ; ce qu'on eſt à portée d'obſerver dans les grandes villes & les ports de mer. On eſt ſurpris & attendri en voyant à chaque pas tant de maux d'yeux, tant d'écrouelles, tant de gens avec les épaules de travers, avec l'épine du dos courbée de mille façons, les jambes crochues, une petite taille, mince, ſans muſcles prononcés & ſans conſiſtance des os. Si cela ſe peut appeller diminution de la maladie vénérienne, & qu'on en puiſſe conclure qu'elle finira comme la lepre, on peut alors aſſurer que cette maladie finira avec l'eſpece humaine, & qu'elle ſera un jour la cauſe d'une révolution en Europe, ſemblable à celle qui arriva dans le 5^e^ ſiecle, orſque la Monarchie Romaine tomba

dans le néant par ſa foibleſſe, ſon luxe & ſes mœurs dépravées (1). Il ſeroit à ſouhaiter que les Gouvernemens d'Europe priſſent plus en conſidération l'extinction ou la diminution de cette peſte lente & chronique de nos jours, afin d'éviter les maux qu'on doit craindre, ſi elle continue d'affoiblir & d'anéantir l'eſpece humaine, comme nous le voyons journellement, & comme on en ſera peut-être convaincu par ce que je dirai plus bas.

Avant d'entrer en matiere, je me crois obligé de m'étendre ſur quelques

---

(1) Lorſque nous voulons inſulter un ennemi, dit Luitprand, & lui donner des noms odieux, nous l'appellons *Romain* : ce nom renferme tout ce qu'on peut imaginer de baſſeſſe, de lâcheté, d'avarice, de débauche, de menſonge, enfin l'aſſemblage de tous les vices. Luitprand. Legat. apud Murator. Script. Italic., vol. II, p. 1, p. 481. Hiſt. de Charles V, par M. Robertſon, trad. en François, vol. II, p. 3, édit. de Paris, 1771, *in*-12.

objets qui ont rapport à mes idées ſur la maladie vénérienne. J'eſpere qu'on me pardonnera ces préliminaires, que je regarde comme néceſſaires, afin de me faire mieux comprendre. Ces objets ſeront diſcutés dans pluſieurs Paragraphes. Je traiterai donc premierement des effets du ſpaſme des arteres dans le corps ſain ; ſecondement, du ſpaſme des arteres & des nerfs, produit par la morſure des animaux venimeux ; troiſiemement, du même ſpaſme produit par les maladies contagieuſes ; quatriemement, des moyens propres à guérir les maladies ſpaſmodiques dans leur invaſion ; cinquiemement, des remedes antiſpaſmodiques ; ſixiemement enfin, du feu élémentaire comme remede, & des remedes ignées.

§. Premier.

Des effets que le ſpaſme des arteres produit dans le corps en ſanté.

Depuis Hippocrates juſqu'à nos jours, tous les Médecins ont obſervé que le corps vivant eſt compoſé de parties élaſtiques, ſenſibles & irritables, dont le mouvement procede d'une force ſupérieure, appellée par Hippocrates ἐνορμῶντα, *impetum facientia.* Les nerfs, & toutes les parties dans leſquelles ils ſe répandent, comme ſont toutes les membranes, les arteres, les veines, toutes les parties contenues dans les trois cavités, & toute la peau, ſont doués non-ſeulement de ces qualités, mais encore du pouvoir de s'allonger, de ſe rétrécir, ſelon les différens états du corps.

Le plus grand nombre des Médecins Grecs, Arabes, & ceux de nos jours, depuis la renaiſſance des Lettres, n'ont penſé, dans la guériſon des maladies, qu'à évacuer, corriger & purifier les quatre humeurs; ils faiſoient rarement uſage d'autres remedes, ſi ce n'eſt des aromatiques & des ſpiritueux, pour ſoutenir & augmenter les forces du cœur. Il faut y ajouter les moyens chirurgicaux. Vers la fin du regne d'Auguſte Céſar, ou vers les commencemens de celui de Tibere, Thémiſon, Médecin renommé, forma la ſecte méthodique, qui n'avoit d'autre but dans la guériſon des maladies, que de guérir les parties ſolides du corps vivant, ſans prendre en conſidération les quatre humeurs dont il eſt compoſé. Theſſalus, Soranus, Cælius Aurelianus, ſuivirent les dogmes de Thémiſon. Depuis le cinquieme ſiecle, cette ſecte s'eſt anéantie par l'aſcendant que la doc-

trine de Galien a pris ſur les autres ; tous les remedes dont cette ſecte faiſoit uſage dans la guériſon des maladies, ſe réduiſoient à des relâchans & à des aſtringens & roborans, leurs indications principales étant ſeulement de reſſerrer le corps relâché, ou de relâcher le corps reſſerré. Dans le dix-ſeptieme ſiecle, Proſper Alpin tâcha de faire revivre cette ſecte dans ſa médecine méthodique ; mais ſes efforts furent inutiles, malgré le ſavoir & les recherches qu'on trouve dans cet ouvrage. Au commencement de ce ſiecle, Georges Baglivi, ſavant Praticien de Rome, & très-inſtruit dans les Ecrits des Médecins Grecs, ſemble, en quelque maniere, avoir eu intention de rappeller la ſecte méthodique, dégagée des erreurs qui avoient été la cauſe de ſon oubli : cet heureux génie, parfaitement inſtruit dans l'anatomie & dans l'obſervation, a perſuadé les Médecins de

l'exiſtence de la fibre lâche & de la fibre roide dans pluſieurs maladies ; mais juſqu'à préſent on n'en a pas tiré d'indications utiles pour guérir des dérangemens des parties ſolides de notre corps. Enfin, pour l'honneur de la médecine, & le bonheur de l'humanité, parut Herman Boerrhaave. Inſtruit, dès ſa plus tendre jeuneſſe, dans les Langues ſavantes & orientales, dans la Littérature, la Critique & l'Hiſtoire, il profeſſa les Mathématiques à l'âge de dix-ſept ans ; puis ayant embraſſé la Médecine, il lut, pendant dix ans, tous les ouvrages qui traitent de cette ſcience, de la Chimie, de la Botanique, qu'il cultiva en même-temps, & de tout ce qui regarde le corps ſain & malade : il publia, au bout de ce temps, ſes Inſtitutions de Médecine : enfin, ayant réuni & digéré toutes ſes connoiſſances par vingt ans d'étude & de pratique, comme diſciple &

comme maître, il publia ſes Aphoriſmes.

On ſait qu'avant Boerrhaave la médecine étoit un amas informe d'obſervations faites pendant deux mille ans ſur le corps ſain & malade, mais ſi mêlées de la phyſique de Démocrite, d'Ariſtote, des ſubtilités des Arabes, des extravagances des Chimiſtes, qui parurent depuis le quinzieme ſiecle, qu'outre la deſtruction qu'elle cauſoit aux nations policées, elle n'avoit pas le moindre principe de ſcience; ce fut alors que Boerrhaave, à la méthode des Géometres, *à minimis ad maxima*, *à cognitis ad incognita*, créa ſes Aphoriſmes, qui ſeront regardés par la poſtérité, comme l'ouvrage le plus utile qui ait encore paru. En effet, on y trouve tout ce qu'il y a de certain dans les ſectes des Médecins, tout ce qu'on a découvert en Chimie, en Anatomie, en Phy-

ſique, depuis Bacon de Verulam. Boerrhaave a été le premier qui a jeté les véritables fondemens de la guériſon des maladies, tant internes qu'externes; il a prouvé que les loix que la nature ſuit pour ſe délivrer des maladies de la peau, ſont les mêmes qu'elle emploie pour guérir les maladies internes. Ce grand homme diſoit ſouvent à ſes diſciples, dans ſes leçons particulieres, que ſon ſyſtême de Médecine n'étoit pas complet, mais que tout ce que la poſtérité trouveroit de nouveau, véritable & utile, on pourroit l'ajouter à ſes principes, & que, par ces additions, on pourroit parvenir à terminer ſon ouvrage, où il croyoit avoir raſſemblé tous les fondemens de l'art de guérir.

Depuis la mort de Boerrhaave, un de ſes plus illuſtres diſciples, le Chevalier John Pringle, eſt le ſeul que je ſache qui ait ajouté quelque choſe aux

principes de ſon maître. Il a été le premier qui ait démontré, par des obſervations, que l'inflammation interne, outre ſes terminaiſons ordinaires, pouvoit auſſi finir par la pourriture des humeurs qui circulent dans le corps vivant; de plus il a fait des expériences pour connoître les corps qui empêchent la pourriture des humeurs, & ceux qui l'accélerent; ainſi la Chimie eſt devenue plus utile à la Médecine, en l'éclairant & en faiſant connoître ce qu'il y a de vrai & d'illuſoire dans les différentes acrimonies. Dans le dix-ſeptieme ſiecle, Sanctorius a publié ſa Médecine pratique. Cet ouvrage ne contient que le réſultat des expériences de l'Auteur, qui ſe faiſoit peſer chaque jour une ou pluſieurs fois; mais il ne fait pas mention de la maniere dont il avoit fait ces expériences. Il eſt certain que Sanctorius ignoroit que notre corps abſorbe l'humidité de l'atmoſ-

phere ; il ne parle pas non plus des exhalations & inhalations du poumon. Liſter, Keil, Gorter, ont commenté l'ouvrage de Sanctorius : les deux derniers ont répété ſes expériences ; mais celui qui a le plus mérité dans cette matiere, eſt le Docteur John Lining, Médecin à Charles-Town, dans la Caroline méridionale. Les réſultats de ſes obſervations ſont différens de ceux de Sanctorius, ſoit parce que le climat de la Caroline paſſe ſubitement du chaud au froid dans le même jour, ſoit parce qu'il a fait entrer dans ſon calcul l'abſorption de l'humidité de l'air dans notre corps (1). Sanctorius

---

(1) *Voyez* les Tranſact. Philoſoph., n°. 470, p. 491 ; n°. 475, p. 318 ; & Philoſoph. tranſactions, abridged from. 1743, to the year 1750, by John Martin. Vol. X, p. 1350. *London.* 1756, *in*-4°. *V.* An eſſay on fevers, by Lionel Chalmers, M. D. *London.* 1768, *in*-8°. p. 96.

regarde la diminution de la tranſpiration comme la cauſe générale de toutes les maladies ; M. Lining a trouvé que la diminution ou l'augmentation de la tranſpiration y avoient très-peu de part, principalement dans les fievres. Il prouve, par des expériences, que le ſpaſme ou la conſtriction des arteres & des membranes eſt la cauſe immédiate des fievres, de quelque maniere que ce ſpaſme ou cette conſtriction ſoient produits, & que la force ou le danger de la maladie eſt toujours en proportion du plus grand ou du plus petit nombre des arteres rétrécies par la conſtriction. M. Chalmers prouve cette importante vérité dans un Eſſai ſur les fievres, par pluſieurs expériences, & par l'hiſtoire des ſymptômes de ces maladies. Je vais donner une idée abrégée de ſa doctrine.

Le corps vivant tranſpire toujours plus ou moins, mais cette tranſpira-

tion ou perſpiration inſenſible eſt un compoſé de la derniere coction des humeurs, échappée par la force des arteres capillaires qui ſe trouvent à la ſurface du corps & dans ſes cavités, & des vapeurs humides répandues dans l'atmoſphere qui entrent par les vaiſſeaux abſorbans (*venæ bibulæ*) de la peau, & qui, par les vaiſſeaux lymphatiques, ſe communiquent à toute la maſſe du ſang. Cette évaporation & abſorption eſt non-ſeulement continuelle dans la peau, mais auſſi dans le poumon; celui-ci abſorbe l'air qu'il attire, & il l'exhale par l'expiration, après l'avoir altéré. Ces vérités ſont reconnues, & c'eſt la raiſon pour laquelle nous ne pouvons pas être convaincus, par les expériences de Sanctorius, que la ſeule diminution de la perſpiration inſenſible diminuée ſoit la cauſe des maladies. Par les expériences de M. Linning, que cite M. Chalmers, dans ſon livre ſur les fievres, pag. 6,

il eſt prouvé qu'il a obſervé pendant une année entiere qu'il y avoit une relation intime entre l'évacuation plus ou moins abondante de l'urine, & celle de la perſpiration inſenſible : lorſqu'une de ces évacuations eſt diminuée, ou pendant l'été ou pendant l'hiver, l'autre augmente en proportion auſſi-tôt, ſans que la ſanté éprouve une altération ſenſible ; cependant il a obſervé que pendant la chaleur de l'été en Caroline, s'étant expoſé tout en ſueur devant une fenêtre, au courant de l'air l'eſpace d'une heure, la perſpiration inſenſible avoit été ſupprimée légerement, car il ſuoit dans quelques parties du corps, & qu'il avoit éprouvé ſur le champ des tranchées dans le ventre, ſuivies de quelques évacuations, mais ſans aucune léſion de ſa ſanté. M. Chalmers démontre qu'il eſt impoſſible que la tranſpiration inſenſible diminuée ou ſupprimée ſoit la cauſe de la fievre,

de la pleuréſie, de l'eſquinancie, de la rigidité des membres quelquefois mortelle, qu'éprouve un homme fatigué & couvert de ſueur, s'il ſe plonge ſubitement dans l'eau froide; que cette ſuppreſſion de la perſpiration inſenſible n'eſt pas la cauſe du froid & du friſſon que reſſentent ceux qui boivent de l'eau froide étant fatigués & en ſueur, & qui reſtent en repos & dans la même place, ni de la douleur de côté qui s'enſuit, & qui eſt connue ſous le nom de pleuréſie; qu'il avoit vu à la Caroline, le tétanos ſurvenir à ceux qui s'expoſent à la pluie pendant l'été, ou qui dorment à découvert dans la campagne pendant la nuit, quoique pendant très-peu de temps; que de ſi terribles accidens ſont dûs à une autre cauſe que celle de la ſuppreſſion de la perſpiration inſenſible, que cette cauſe eſt ſeulement un ſpaſme particulier ou général des arteres; ce qu'il démontre de

la maniere ſuivante : un homme, dans la plus parfaite ſanté, ſent tout d'un coup un froid paſſager dans le dos; à proportion que cette ſenſation incommode eſt plus ſenſible, le malade devient frilleux par intervalles; ſes joues deviennent rouges; il éprouve une foibleſſe, une fatigue dans les cuiſſes & les genoux, une eſpece de nonchalance; ſon eſprit eſt abattu, ſon pouls n'eſt pas fréquent, mais dur & concentré. Les ſenſations de froid paſſageres augmentent chaque jour; s'il s'expoſe au vent, qu'il reſte dans un lieu humide & froid, il tombe dans un tremblement de tout le corps, & éprouve un froid très-vif aux extrémités, de la ſoif & des douleurs à la tête; il devient pâle, la peau eſt ſeche, roide; tout le corps eſt raccourci; tous les muſcles, ſur-tout ceux des cuiſſes, deviennent douloureux. Alors il commence à ſentir des maux d'eſtomac, des envies de vomir; quelquefois le

vomiſſement ſurvient avec des douleurs inexprimables, parce que la reſpiration eſt embarraſſée ; & pendant tout le temps que le malade eſt dans cet état de tremblement, de froid, le pouls eſt petit, concentré, à peine ſenſible, dur & fréquent. Tous ces ſymptômes ſe terminent par une grande chaleur ſuivie de ſueur, & quelquefois par une apoplexie, ou par la rupture de quelque vaiſſeau dans l'intérieur du corps. On voit, d'après le détail qui vient d'être fait, que les veines & les arteres des muſcles de tout le corps, & de la peau même, ſont vûides de ſang, qu'elles ſont rétrécies & contractées ; la petiteſſe du pouls démontre, par ſa dureté, par ſa fréquence, que l'artere aorte, & toutes ſes diviſions ſont rétrécies, & que leurs diametres ſont diminués : elles ne peuvent recevoir le ſang qui entre dans le ſinus & le ventricule droit du cœur ; il ſéjourne

dans le poumon ; ce qui eſt cauſe de la grande ſoif que l'on éprouve, & de la chaleur qu'on ſent alors dans les entrailles aux environs du cœur ; le ſang, qui n'y circule pas librement, y reſte ; celui des veines s'arrête dans le ventricule droit, d'où il ne peut pas ſortir, le poumon étant déja trop diſtendu par le ſang, qui ne peut pas entrer dans le ſinus gauche du cœur. Cet état de conſtriction & de reſſerrement des arteres, n'eſt pas toujours général ; les arteres qui reſtent en ſpaſme, vuident leur ſang dans celles qui ſont dans leur état naturel ; elles ſe rempliſſent, mais ſe vuident difficilement dans les veines qui ſont déja aſſez diſtendues par le ſurplus du ſang qu'elles ont reçu, & qui reſte accumulé dans le ſinus & le ventricule droit du cœur. Il eſt indubitable que ce ſpaſme général du ſyſtême des arteres eſt la cauſe de toutes les fievres, & que les fievres ſeront plus ou

moins dangereuſes, à proportion que ce ſpaſme ſera général ou partiel. Les migraines, certaines coliques, la jauniſſe, les maux hyſtériques & hypocondriaques, tiennent au ſpaſme des arteres ſeulement dans les parties affectées ; les autres arteres ſont dans leur état naturel ; le pouls eſt alors plus plein, quoique l'artere ſoit dure au tact & ſon mouvement irrégulier.

M. Chalmers a obſervé que même dans le tétanos, le ſpaſme des arteres n'eſt pas général, excepté dans les accès les plus forts ; que lorſque ces accès ſont paſſés, certaines parties du corps reſtent roides ; mais le malade peut mouvoir les autres à ſa volonté ; ſigne certain qu'il y a des arteres libres de ſpaſme, & dans leſquelles la circulation continue de ſe faire.

Si le ſpaſme général ou particulier des arteres, accompagné de friſſon, de tremblement des membres, de ſoif,

de douleurs de tête violentes, n'eſt pas ſuivi de fievres, d'évacuations, & principalement d'une ſueur générale de tout le corps, cet état eſt mortel, non-ſeulement dans les fievres intermittentes, mais dans pluſieurs autres maladies. Le grand Boerrhaave cite un paſſage d'Harvée, dans lequel cet Auteur dit avoir trouvé le poumon rempli de ſang dans des cadavres de perſonnes mortes, après avoir éprouvé ces ſymptômes (1). M. Chalmers dit avoir vu le ventricule droit du cœur crevé dans des cas ſemblables (2).

---

(1) *Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis. Lugd. Batav.* 1737, *in*-12. §. 749.

(2) An eſſay on fevers. *London*, 1768, *in*-8o., p. 30, dans les notes.

§. II.

Du ſpaſme des arteres & des nerfs à la ſuite de la morſure des animaux venimeux.

SI on réfléchit ſur le grand rôle que jouent les nerfs & les arteres dans la cauſe des maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, alors on ſera perſuadé qu'on n'a pas aſſez fait attention, dans la pratique de la médecine, à toutes les propriétés des parties ſolides de notre corps, à leur ſenſibilité, à leur irritabilité & à cet *impetum faciens* qui régit notre corps. On s'appercevra encore plus de cette vérité, ſi on fait attention que les Auteurs qui ont traité des effets funeſtes des poiſons qui détruiſent notre corps en très-peu d'inſtans, en ont attribué la ſeule cauſe à la pourriture de nos humeurs, ſans faire aucune

mention

mention du dérangement des parties ſolides.

Examinons les effets de quelques-uns de ces poiſons. Ceux de la morſure de la vipere font une vive douleur avec enflure; la partie mordue devient rouge auſſi-tôt, & enſuite livide par degrés. Le malade tombe en défaillance, le pouls acquiert une grande vîteſſe, quelquefois il eſt imperceptible, ou intermittent. Il ſurvient des nauſées, des vomiſſemens qui ſont quelquefois bilieux, des ſueurs froides, des douleurs vives dans la région ombilicale; en moins d'une heure, la couleur de la peau devient jaune, comme ſi le malade étoit attaqué de la jauniſſe; & ſi l'on n'adminiſtre pas des ſecours très prompts, le malade meurt. On voit clairement par la nature des remedes qui domptent & détruiſent ce poiſon, que le ſpaſme de toutes les parties ſolides, ou ce que M. Mead

appelle la liqueur des nerfs (1), eſt la cauſe de tous ces ſymptômes funeſtes qui ſe terminent par la mort. Les remedes ſont les alkalis volatils, les émétiques, les ſudorifiques, tels que la ſerpentaire de Virginie, les confections ſalines, aromatiques, par leſquelles on cherche à diſpoſer le corps à tomber en ſueur : on ſait que ces remedes ſont les plus forts anti-ſpaſmodiques. Les effets de la morſure faite par un animal enragé, ſont les ſuivans ; la plaie devient douloureuſe, la douleur ſe répand principalement dans les parties voiſines, tout le ſyſtême muſculeux devient lourd & peſant, les malades ſont fatigués & ont de la peine à ſe mouvoir, le ſommeil eſt interrompu, accompagné de rêves

(1) Mechanical account of poiſons, by Richard Mead. M. D. the third Edition. *London*, 1745, p. 8 & 30.

affreux de treſſaillemens, de convulſions; l'inquiétude, la triſteſſe s'empare des malades, ils cherchent la ſolitude: ſi on les ſaigne dans le commencement, on n'apperçoit dans le ſang aucune altération; les malades éprouvent enſuite des angoiſſes dans les hypocondres; ils reſpirent avec difficulté; enfin ſurviennent le tremblement, l'horreur de l'eau, de la lumiere, &c.

On verra la terminaiſon de cette affreuſe maladie dans les Aphoriſmes de Boerrhaave, §. 1138. Tous les ſymptômes mentionnés ci-deſſus, prouvent que les parties ſolides du corps, & celles qui ſont organes du mouvement & de la ſenſibilité, ſont les ſeules qui ſoient affectées, irritées & en ſpaſme; que le ſang eſt dans l'état naturel, tant que la circulation n'eſt pas ralentie par le ſpaſme des arteres. On ſait que parmi les remedes internes les ſeuls anti-ſpaſmodiques ont le pouvoir de guérir cette maladie; qu'il

faut adminiſtrer ces remedes dès le commencement du ſecond état ; que les évacuations, ſoit du ſang, ſoit des humeurs, ont été inutiles ; qu'après les remedes chirurgicaux, tels que l'uſtion, l'amputation & la longue ſuppuration des plaies, le mercure, la racine, & les feuilles de belladone, le muſc, l'opium, & peut-être les frictions de teinture de cantharides, enfin tous les remedes ſudorifiques, donnés pendant un mois, ſont les ſeuls qui puiſſent vaincre cette affreuſe maladie.

La morſure de l'aſpic fait périr par la léthargie, celle du ſeps par la gangrene de tout le corps, celle de l'hæmorrhous par une hémorrhagie univerſelle : tous ces poiſons tuent en peu de temps, par le ſpaſme général de toutes les parties ſolides. La circulation du ſang s'arrête plus ou moins ſelon la violence de la contraction des nerfs & des arteres ; & le ſang alors altéré & changé par la ſuſpenſion de

ſon mouvement, cauſe une mort plus prompte ou plus tardive, mais toujours certaine.

---

§. III.

Du ſpaſme des arteres & des nerfs produit par les maladies contagieuſes.

ON peut aſſurer, d'après l'hiſtoire des premiers ſymptômes de la peſte & de pluſieurs maladies contagieuſes, que le ſpaſme général des nerfs & des arteres eſt la cauſe immédiate de ces maladies & de leurs ſymptômes, ordinairement mortels. Les premiers ſymptômes que reſſentent les peſtiférés, ſont un léger tremblement & une ſenſation ingrate de froid par tout le corps, un étourdiſſement, un léger vertige, des nauſées, quelquefois des vomiſſemens; alors le pouls eſt foible, tardif, intermittent; peu de temps après, ils éprouvent une ardeur

d'entrailles, des anxiétés, des palpitations de cœur, une laſſitude accablante de tout le corps, des ſerremens & ſentimens de brûlure, une ardeur inexprimable dans le creux de l'eſtomac. Tels ſont les ſignes du premier accès de la peſte ; ceux qui deſireront s'inſtruire davantage ſur cette maladie, n'ont qu'à conſulter l'Ouvrage de Schreiber, (1) & celui d'Iſbrand Diemerbroeck (2). Tous ces ſignes ſont les effets du ſpaſme des nerfs, des arteres & des membranes de tout le corps, ainſi que du dérangement de l'éther animal, cauſe de tous nos mouvemens : ainſi, dans cette premiere attaque, tous les remedes qui peuvent vaincre ce ſpaſme, & faire tomber le malade dans une ſueur auſſi

---

(1) *Obſervationes & cogitata de peſte quæ annis* 1738 *&* 1739, *in Ukrania graſſata eſt.* Auct. J. Fred. Schreiber. Petropoli. *in*-4°. p. 10.

(2) *Tractatus de Peſte*, lib. j, cap. vij.

abondante que ſes forces peuvent le permettre, ſont ceux qui ſont indiqués. (J'ai démontré ailleurs que la maladie vénérienne, lors de ſon apparition (1) en 1493 & 1494, étoit une fievre épidémique peſtilentielle; c'étoit donc une maladie ſpaſmodique pendant les premieres vingt-quatre heures). Les moyens que la nature emploie pour guérir la peſte, ſont les ſuivans. Elle excite la fievre: le pouls devient plus fréquent, plus plein; la circulation, qui étoit arrêtée par le ſpaſme des arteres, commence à ſe rétablir; le ſang arrêté dans les arteres des parties où il n'y a pas de muſcles, comme ſont celles des cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, ſe porte bientôt vers les ſurfaces dans les arteres des muſcles

(1) *Voyez* Examen hiſtorique ſur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, & ſur la nature de cette épidémie.

& de la peau. Dans le ſecond degré de la maladie, la nature tâche de vaincre le ſpaſme général, & d'expulſer, par les ſueurs, le vice que le ſang a contracté pendant qu'il a été arrêté dans les arteres; elle ſe débarraſſe par les bubons, les charbons, les parotides, ou des ſueurs abondantes. Si l'action de la nature a été critique, ſi le ſpaſme général a été totalement détruit, ſi le vice du ſang a été chaſſé ou par la peau, ou par les émonctoires, le malade guérit au troiſieme ou au cinquieme jour; ſi, au contraire, l'effort de la nature a été ſi foible, que le ſpaſme n'ait pas été vaincu totalement, ni le vice du ſang évacué par les ſueurs, le malade périt.

Tous les Auteurs qui, juſqu'aujourd'hui, ont traité de la petite-vérole, ne reconnoiſſent d'autres cauſes à cette maladie que la contagion du poiſon varioleux, & d'autres effets ſur le corps

humain que l'inflammation ou la pourriture des humeurs. Les premiers ſymptômes de cette maladie, ſe préſentent de la maniere ſuivante. On ſent ſubitement, par tout le corps, & principalement au dos, une ſenſation froide, avec tremblement univerſel, ſur-tout dans le dos; on éprouve enſuite une fievre aſſez forte, ſuivie d'une grande chaleur; les yeux ſont brillans & éclatans, très-rarement larmoyans, comme dans la rougeole; on reſſent de vives douleurs à la tête & dans les membres, qui empêchent le mouvement, ſi elles ſe fixent ſur le dos; le pouls eſt petit & concentré; cette maladie eſt alors de mauvais augure; il ſurvient des angoiſſes, des douleurs dans le creux de l'eſtomac & les parties voiſines, des vomiſſemens, des nauſées, une agitation continuelle, quelquefois une ſtupeur plus ou moins forte. Les enfans éprouvent, dans ce premier

degré, des convulſions. Si l'on tire du ſang, on n'y apperçoit pas le moindre vice; il eſt comme dans l'état naturel.

Si on compare ces ſymptômes avec ceux de la vipere, du chien enragé, & de la peſte, on remarquera que le virus varioleux agit dans ſa premiere attaque de la même maniere que le virus des autres maladies, & que le ſpaſme des nerfs, des arteres & des membranes, eſt la cauſe de tous les ſymptômes qu'on éprouve dans tous les périodes de cette maladie juſqu'à ſa terminaiſon en bien ou en mal. La maladie épidémique peſtilentielle, qui a paru en Italie, en 1493, connue l'année ſuivante, ſous le nom de *Morbus gallicus*, ſe terminoit, au commencement de ſon apparition, par une eſpece de lepre en forme de croûtes; ce qui a donné lieu aux premiers Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie, de la caractériſer du nom

d'elephantiaſis. Suivant le rapport de Sébaſtien Aquilanus, pluſieurs de ceux qui en furent attaqués dès le commencement, mouroient ſubitement, comme s'ils avoient été atteints de la véritable peſte.

On va voir que les ſignes de cette maladie étoient en tout ſemblables, dans le commencement de l'épidémie, à ceux de la peſte, des morſures d'animaux venimeux, de la petite-vérole.

Suivant Pierre Pintor, cette épidémie, dans ſon commencement, pendant les mois de Mars & d'Août, étoit aiguë, accompagnée d'une fievre violente & de ſymptômes terribles; mais cet Auteur n'en donne pas le détail, comme il fait de ceux par leſquels cette fievre peſtilentielle ſe terminoit, tels que les charbons, les croûtes ſanieuſes ſur toute la peau.

On peut bien ſe perſuader qu'elle commençoit par le friſſon, le trem-

blement, la douleur de tête, l'étourdiſſement, les nauſées, le vomiſſement & l'aſſoupiſſement léthargique; ſymptômes cauſés par le ſpaſme général des nerfs, & par celui des arteres, dans leſquelles le ſang s'arrêtoit. Cette maladie continua de ravager l'Europe pendant quelques années avec autant de force que les différentes peſtes. Quelques années après, elle ſuivit la marche & prit le caractere des maladies chroniques. C'eſt à cette époque qu'elle a été décrite par Fracaſtor; & voici ſes ſymptômes, d'après cet Auteur (1): une triſteſſe, une mélancholie, s'emparoient de l'eſprit des malades, leur viſage étoit pâle; ils éprouvoient une laſſitude & un abattement dans tout le corps; pluſieurs étoient tourmentés de vertiges; quelques jours après,

(1) *Fracaſtorii de contagioſis morbis*, l. ij, c. xij.

il ſurvenoit de petits ulceres dans les parties de la génération, & ces petits ulceres ſe multiplioient à meſure que les premiers diſparoiſſoient ; ils ſe terminoient par des croûtes ſur tout le corps, & principalement ſur la tête. Ces ulceres étoient très-différens les uns des autres ; chez quelques-uns ils étoient petits, rouges, durs ; chez certains ils étoient plus grands & jaunâtres ; il en étoit de même des croûtes ; peu après leur apparition, elles laiſſoient échapper une eſpece de mucilage fétide, & ſi corroſif, qu'il rongeoit les chairs, les membranes & les os même ; car les os du palais, du nez, les yeux & les parties de la génération, tomboient en pourriture, & étoient ſouvent entiérement détruits. Pendant tout ce temps, les malades étoient languiſſans, ſans force, triſtes, enclins à une colere continuelle ; ils avoient une envie inſurmontable d'être couchés, & ne pou-

voient dormir ; leur viſage & leurs jambes étoient bouffis.

Si on fait attention à tous les ſignes des morſures des animaux venimeux, à ceux de la peſte, de la petite-vérole & de la maladie vénérienne dans l'état inflammatoire, & dans l'état où elle eſt devenue chronique, on verra que ces poiſons n'attaquent pas les humeurs du corps immédiatement, mais, en premier lieu, la cauſe du mouvement, l'ενορμων d'Hippocrate, l'origine des nerfs, le principe ſenſitif, & par conſéquent les parties ſolides, telles que les nerfs, les arteres & les membranes ; que ces parties ſe contractent dans toutes leurs dimenſions ; que la circulation du ſang eſt alors troublée, arrêtée ; que les arteres & les veines des cavités retiennent une plus grande quantité de ſang que celles qui ſont à la ſuperficie du corps, & qui ſont recouvertes par les muſcles ; ce qui, (dans la pre-

miere attaque de ces poiſons), eſt démontré évidemment par le pouls; car il eſt foible, petit, intermittent, inégal, accompagné d'anxiétés dans le creux de l'eſtomac, & de difficulté de reſpirer.

---

§. IV.

Des moyens propres à guérir les maladies ſpaſmodiques dans leur invaſion.

Les indications que l'on a à remplir pour guérir les morſures des animaux venimeux, & la contagion des maladies peſtilentielles dans le temps de leur invaſion, ſont de vaincre le ſpaſme général de tout le corps, & de le faire tomber dans des ſueurs abondantes & auſſi longues que les forces le permettront; mais ces moyens doivent être employés ſur le champ; car ſi on vouloit les employer vingt-quatre ou trente-ſix heures après, on

nuiroit au malade, loin de lui être utile.

J'ai traité pluſieurs femmes immédiatement après leurs couches, dont la ſanté n'avoit été altérée, ni par des maladies héréditaires, ni par des maladies chroniques; j'en ai traité d'autres, que je ſavois être attaquées de maladies chroniques ſimples, ou de maladie vénérienne. Voici ce que j'ai obſervé dans les femmes Ruſſes, immédiatement après leurs couches; ce qui m'a fait adopter la méthode décrite ci-après dans le traitement de ces maladies.

Auſſi-tôt qu'une femme Ruſſe, (principalement celles du Peuple, tant des Villes que des Villages), eſt accouchée, elle s'habille, prend ſon enfant entre ſes bras; &, avec l'aide d'une autre femme, elle ſe rend dans le bain de vapeur; elle y reſte nue avec ſon enfant, expoſée à la vapeur ardente de l'eau, pendant une heure

& quelquefois plus. La chaleur y eſt ordinairement de cent cinq à cent douze degrés du thermometre de Fahreneith ; elle y ſue continuellement : on la frotte par tout le corps avec des branches de tilleul trempées dans l'eau très-chaude, & frottées avec du ſavon ; elle ſe lave enſuite dans l'eau froide, s'habille, prend ſon enfant dans ſes bras, & retourne, étant ſoutenue, dans ſa maiſon, marchant ſouvent ſur la neige & ſur la glace, & ſouvent dans des temps où le froid eſt ſi exceſſif, que le mercure & l'eſprit-de-vin entrent dans la boule du thermometre ; arrivée, elle ſe couche chaudement, & prend, pour toute boiſſon & nourriture, pendant trois jours, une eſpece de biere, de liqueur fermentée, connue ſous le nom de quatz, tantôt avec de l'eau-de-vie, quelquefois avec du miel ; cette boiſſon, priſe toujours chaude, & ſouvent, excite, pendant tout ce temps,

une ſueur continuelle ; ſi elle ſe ſent foible, elle mange quelque ſoupe : elle nourrit elle-même ſon enfant ; & avec ce régime, elle ſe leve le quatrieme ou le cinquieme jour au plus tard, ayant aſſez de force pour faire ſon ménage, ſortir de chez elle & aller aux champs.

En général toutes les maiſons des Nobles ont leur bain de vapeur, & les Dames en font uſage pour l'ordinaire, quoique moins fréquemment, depuis vingt ans ; mais elles s'en ſervent après leurs couches ; elles y ſuent & s'y font frotter, comme il eſt d'uſage dans toute la nation. Je n'ai jamais vu les Dames Ruſſes allaiter leurs enfans ; elles en ſont punies, pour l'ordinaire, par des inflammations & d'autres incommodités au ſein, dans le temps des lochies, ſi le Médecin ne prend pas les précautions que je détaillerai plus bas.

Ce ſeroit perdre le temps que d'exa-

miner qui a conſeillé le premier aux femmes Ruſſes d'aller au bain de vapeur, & d'y ſuer abondamment, immédiatement après leurs couches, ſurtout ſi on conſidere la force & l'énergie de la nature, qui, par elle-même, & ſans être conduite par aucun autre agent, dirige & fait tout ce qui convient à ſa conſervation (1). Examinons préſentement ce qui réſulte de ces faits inconteſtables; voyons de quelle maniere on pourroit prévenir tant de maladies, qui font perdre la vie à des milliers de femmes après des couches même heureuſes, ou qui les font languir le reſte de leur vie, affectées de pluſieurs maladies chroniques.

---

(1) *Natura ipſa ſibi per ſe, non ex conſilio, motiones ad actiones obeundas invenit..... A nullo quidem edocta natura, citràque diſciplinam, ea quæ conveniunt efficit.* Hippocr. VI, de Morb. vulgar. Sect. V, édit. Foës.

Tous les Médecins conviennent que, pendant la groſſeſſe, toutes les parties ſolides ſont plus ſenſibles; qu'elles s'irritent très-facilement, & que les humeurs ne circulent pas auſſi facilement que dans l'état de ſanté. Pendant la groſſeſſe, le volume de la matrice augmente chaque jour; le ſyſtême des arteres & des veines eſt comprimé; le ſang y circule plus lentement; il y contracte le premier degré de putréfaction : pendant la groſſeſſe, les paſſions ſont plus violentes, l'eſprit eſt inquiet & jamais ſatisfait. Je ne parle pas de diverſes incommodités qui ſurviennent alors; c'eſt aſſez de conſidérer les changemens ſurvenus aux parties ſolides & à la maſſe du ſang; mais ces changemens augmentent pendant les couches, dans celles même qui ſont les plus heureuſes; les douleurs, l'appréhenſion, l'inquiétude, l'impreſſion d'un air froid ſur des parties toujours couvertes, augmentent

le ſpaſme des nerfs & des arteres, & dérangent la circulation du ſang, arrêtée dans certains vaiſſeaux par la compreſſion & le ſpaſme, tandis que d'autres ſont vuides par la preſſion, la contuſion des parties conſacrées au paſſage du fœtus, & par les hémorrhagies. Il ſuit de cet expoſé que les indications qu'il y a à remplir, ſont de vaincre le ſpaſme général des nerfs & des arteres, d'évacuer & de corriger la pourriture des humeurs, engendrée pendant la groſſeſſe & l'accouchement : or, il n'y a pas de remede plus propre à diminuer les ſpaſmes, à évacuer par la ſueur les humeurs corrompues, & à les corriger, que la vapeur de l'eau chaude, & preſque bouillante, appliquée ſur toute la ſuperficie du corps, dans un lieu qui n'a aucune communication avec l'air libre. Mes obſervations ſur les femmes Ruſſes confirment tout ce que je viens de dire. D'après les réflexions que je fis

alors, je me ſuis ſervi de la méthode ſuivante, après être ſorti de Ruſſie.

Auſſi-tôt que l'accouchement eſt fini, que l'accouchée eſt tranquille, que ſa perte n'eſt plus conſidérable, qu'elle a aſſez de force & de fermeté pour ſe ſoumettre au traitement qui lui convient, je lui fais donner un lavement d'eau miellée, ſi elle n'a pas eu le ventre libre depuis vingt quatre heures ; je lui fais donner enſuite quelque nourriture, puis je la fais diſpoſer à ſuer légerement pendant quatre à cinq jours par les moyens ſuivans.

Je fais mettre dans l'eau bouillante quatre ou cinq briques, juſqu'à ce qu'elles ſoient auſſi chaudes que l'eau bouillante elle-même (1) ; alors on

(1) On peut, pour avoir plutôt fait, mettre les briques dans le feu, en même-temps qu'on fait chauffer l'eau, & lorſqu'elles ſont preſque rouges, on les met dans l'eau bouillante.

es enveloppe dans une ſerviette mouillée, & on les met dans le lit de l'accouchée, à quelques diſtances de ſes pieds & de ſes jambes, le lit accommodé de façon que la vapeur qui s'élevera des ſerviettes mouillées ſoit retenue par les couvertures. L'accouchée doit être en chemiſe, plutôt couchée ſur le côté que ſur le dos, la tête doit être couverte; le cou, les bras & les mains doivent être cachés par les couvertures, qui ne doivent être ni trop peſantes ni trop légeres; la ſueur doit être modérée, & on doit la régler en augmentant ou diminuant le nombre des briques, & en humectant les ſerviettes de temps en temps. Si l'accouchée doit allaiter ſon enfant, elle lui préſentera le ſein une ou deux heures après ſes couches. On ne doit pas chercher une autre nourrice à l'enfant, s'il ne commence pas à tetter, quoiqu'on l'ait préſenté au tetton quatre ou cinq fois; car il peut ſans

danger être ſans rien prendre pendant
vingt-quatre & trente heures.

La nourriture de l'accouchée doit
être très-légere tant qu'elle ſera en
ſueur : des bouillons légers, des ſou-
pes, des confitures, des laits de poule
faits avec du ſucre bouilli dans l'eau,
y ajoutant, vers la fin, un ou deux
jaunes d'œufs délayés, un peu de croûte
ou de mie de pain grillé, & quelques
cuillerées à bouche de quelque vin de
liqueur. La boiſſon ſera compoſée
d'eau, ſur laquelle on mettra la troi-
ſieme partie de vin vieux qui ne ſoit
pas violent. Il y a des conſtitutions
qui ne peuvent ſouffrir cette évacua-
tion continuée de la ſueur, ſans man-
ger; s'il n'y a pas de fievre, on peut
leur accorder un peu de viande blan-
che, ou de mouton bouilli & grillé.
Les accouchées tombent auſſi-tôt
après leurs couches dans un ſommeil
doux & rafraîchiſſant. Il en eſt de
même de l'enfant; il dort par inter-
valles

valles pendant les premieres vingt-quatre ou trente heures : il a beſoin de ce repos pour qu'il ſe faſſe en lui une nouvelle circulation ; pendant ce temps il n'éprouve pas la faim ; cependant, lorſque la mere s'éveillera de ſon premier ſommeil, il faut l'appliquer à la mamelle, & répéter ainſi autant de fois qu'il s'éveillera, juſqu'à ce qu'il commence à ſucer & à avaler.

On ſait que la fievre ne ſe montre après les couches qu'au bout de vingt-quatre heures, & ſouvent le troiſieme jour. Le vulgaire appelle cette fievre *fievre de lait*, quand le ſein devient gonflé, douloureux, &c. Lorſque l'accouchée commence à ſuer & à allaiter ſon enfant immédiatement après ſes couches, cette fievre ne paroît jamais, quoiqu'elle fourniſſe abondamment du lait à ſon enfant, & le lait ne manque pas, malgré la ſueur continuée juſqu'au

quatrieme & cinquieme jours. Toutes les femmes traitées ainſi, n'éprouvent jamais de douleur dans le ſein ni dans les mamelons, ſigne certain que la cauſe de cette fievre n'eſt pas le lait. Il faut avoir grand ſoin que l'accouchée ait le ventre libre pendant le temps que dure la ſueur. Si on la change de linge, il faut que ce linge ait été porté par une autre perſonne ſaine, ou qu'il ait ſervi dans le lit de cette perſonne; le linge blanc de leſſive chauffé, ou frotté entre les mains, n'eſt pas propre à ſervir à l'accouchée.

On peut entretenir le ventre libre à l'aide d'un ou deux lavemens en vingt-quatre heures. Si cela ne ſuffit pas, on pourra prendre une ou deux fois par jour, une once de l'électuaire ſuivant comme laxatif & jamais dans l'intention de purger,

℞ *Pulp. tamarind.*
Caſſiæ recens extract.
Mannæ Calabrinæ
Pulpæ prunor. dulc. } aa ℥ij
Pulv. cardamomi minor. excortic. ℥ ß
Syrupi roſar. ſolutiv. ſ. q.
M. f. Electar. ſ. a. capiat pro re nata ut dictum.

Mais ſi l'accouchée ne ſe détermine pas à allaiter ſon enfant, comme il arrive très-ſouvent, au déſavantage de tous deux, je fais appliquer ſur les deux mamelles, immédiatement après l'accouchement, l'emplâtre ſtomachique compoſé de la pharmacopée d'Edimbourg, que je préfere à celui des autres pharmacopées (1).

(1) ℞ *Ceræ flavæ* ℥viij, *Tacamahacæ tritæ* ℥iv, *olei palmæ* ℥vj. *Liquefactis ſimul, adjice remotis ab igne, caryophillorum aromaticor. pulv.* ℥ij, *olei expreſſi macis* ℥ß, *olei ſtillat. menthæ* ℥ij *Agitatione perficiatur mixtura ut fiat emplaſtrum renovandum ad vj vel ſeptimum uſque diem à partu.*

Cependant à ſon défaut on peut ſe ſervir de ceux qui ſont décrits dans les pharmacopées de Paris & de Londres.

Je me ſuis ſervi, depuis plus de trente ans, de cette méthode avec le plus grand ſuccès, pour les femmes nouvellement accouchées & les enfans nouveaux nés. Mais il faut faire uſage de ces ſecours ſix heures ou douze heures après l'accouchement, ou au moins avant que la fievre ſe ſoit manifeſtée. Si on relâche, & ſi on prévient le ſpaſme par la ſueur univerſelle, par l'évacuation du lait des mamelles, en faiſant tetter l'enfant, ou en appliquant les emplâtres relâchans & diaphorétiques, avant que la nature ait commencé à vaincre le ſpaſme par la fievre, les douleurs, les convulſions; on empêchera la fievre, les gonflemens, les tumeurs douloureuſes des mamelles, la ſuppreſſion des vuidanges, les coliques, & pluſieurs autres

accidens connus de nos jours ſous le nom de lait répandu, ainſi que l'inflammation & la pourriture des humeurs. Comme mon deſſein n'eſt pas de traiter *ex profeſſo* les autres ſymptômes de l'accouchement, je vais continuer de décrire la méthode de guérir les maladies ſpaſmodiques chroniques.

Je logeois à la campagne dans une maiſon habitée par une vieille femme & ſa fille. La fille avoit travaillé dans le jardin après le coucher du ſoleil & aſſez tard; c'étoit pendant l'été, & le temps étoit extrêmement chaud; comme elle étoit habillée très-légerement, elle éprouva du froid, elle ſe coucha ſans ſouper. A minuit, la mere m'appella pour ſecourir ſa fille qui ſe mouroit. Je la trouvai tourmentée d'une violente colique, le battement du pouls étoit preſque inſenſible, la reſpiration interceptée; les cris, l'agitation étoient violens;

je me trouvois deſtitué de tout remede, & ſans autre feu que celui de la lumiere, qui me fit appercevoir, dans un des coins de la chambre, une cruche qui étoit remplie d'eau ; je me déterminai, dans cette occaſion embarraſſante, à lui faire avaler de l'eau froide verre à verre, juſqu'à ce que la violence de la douleur fût diminuée, eſpérant que le froid de l'eau ſerviroit de narcotique. Elle buvoit un verre d'eau de trois minutes en trois minutes ; au ſixieme, elle commença à vomir, & rendit l'eau preſqu'auſſi claire qu'elle l'avoit avalée. Le vomiſſement fini, je continuai à la faire boire, car la douleur étoit preſqu'auſſi vive ; le vomiſſement revint ; je réitérai pluſieurs fois ; la violence de la colique commença à diminuer ; mais je fus forcé d'interrompre la boiſſon d'eau froide, la malade ayant été ſaiſie d'un friſſon ſi violent, que je n'en ai jamais vu

de pareil dans la fievre quarte. Je la fis couvrir de pluſieurs courte-pointes & de quantité de hardes ; mais comme elle ſe plaignoit toujours d'un grand froid, je fus obligé de lui faire mettre pluſieurs couvertures & un matelas. Sa colique commençoit à être ſupportable ; je n'avois rien de chaud à lui donner à boire ; une heure après, elle commença à ſuer, & le pouls devint moins embarraſſé ; la ſueur continua juſqu'à dix heures du matin ; elle s'endormit ; & à midi, je la trouvai encore en tranſpiration, ſans fievre & ſans la moindre incommodité.

Cette obſervation m'indiqua la méthode par laquelle on peut prévenir pluſieurs maladies mortelles, principalement celles qui commencent par le ſpaſme des parties ſolides du corps ; ſavoir, en détruiſant le ſpaſme, & en mettant enſuite le corps dans un état de ſueur long & continuel.

On voit que la jeune fille avoit été

saisie par le froid & le serein du soir après un exercice violent qui l'avoit mise en sueur, & qui avoit relâché les parties solides; qu'elle fut attaquée d'un spasme général, & que le sang des arteres des intestins & du bas-ventre ne circuloit pas, à cause du spasme de la violente colique ; & comme le sang n'entroit pas dans le ventricule droit, & qu'il n'entroit qu'avec difficulté dans le ventricule gauche, il restoit dans le poumon ; de-là les anxiétés, la respiration difficile, le pouls presqu'insensible & intermittent.

Lorsque la nécessité m'a obligé à donner à boire de l'eau froide verre à verre, & en quantité, car la malade en but au moins six pintes, mon intention étoit de modérer la douleur vive de la colique par le froid de l'eau, que j'employois comme narcotique; mais l'événement m'apprit que par ce moyen j'avois vaincu

le ſpaſme des arteres & des membranes, &, par conſéquent, de toutes les parties ſolides; le vomiſſement ſurvint après avoir bu ſix ou ſept verres d'eau; les effets du vomiſſement commencerent à vaincre le ſpaſme des parties contenues dans le bas-ventre; j'ai perſiſté à faire boire la malade, & à la faire vomir, parce que j'obſervois quelque diminution dans la violence de la douleur, & que la reſpiration & le pouls étoient moins embarraſſés; j'ai continué juſqu'à ce que je m'apperçuſſe du froid, de l'horreur, du tremblement & du friſſon dans tous les membres; ſigne évident de la diminution du ſpaſme général, d'une plus grande liberté dans la circulation du ſang; effets qui furent ſuivis de la ſueur qui dura pendant onze heures, & qui ne ceſſa que lorſque la malade fut parfaitement rétablie.

Je ſavois, avant de faire cette ob-

ſervation, qu'aucune fievre continue ou rémittente ne ſe termine jamais totalement, ni par une hémorrhagie abondante, ſoit du nez ou des vaiſſeaux hémorrhoïdaux, ni par des vomiſſemens naturels, ni par une grande abondance de crachats quoique cuits, qui paroiſſent au cinquieme, au neuvieme & au onzieme jour, tant qu'il ne ſurvient pas une ſueur générale, accompagnée des ſignes qui correſpondent à cette évacuation totale de la peau, & que l'on apperçoit, dans les urines, la langue, les yeux & le pouls; mais je n'avois pas appliqué cette connoiſſance aux maladies cauſées par le ſpaſme particulier ou général des parties ſolides.

J'appris, par cette obſervation, qu'il ne ſuffit pas de vaincre le ſpaſme par les anti-ſpaſmodiques, juſqu'à ce que le malade commence à trembler, mais qu'il faut immédiatement après exciter une ſueur abondante & con-

tinuelle, ainſi que pratiquent les femmes Ruſſes après leurs couches.

§. V.

Des Remedes anti-ſpaſmodiques.

LE grand Boerrhaave nous a appris que l'eau, le feu, le vif-argent & l'opium, ſont les remedes les plus univerſellement connus juſqu'à préſent (1).

De tout temps la vapeur de l'eau chaude a été connue pour un remede émollient & relâchant, & pour procurer une ſueur générale, non-ſeulement par le moyen des bains, mais auſſi par celui des bains de vapeur; méthode très-uſitée en Ruſſie, & pratiquée aujourd'hui en Angleterre (2),

(1) *Inſtitutiones*, §. 1182.

(2) Obſervation on vapor Bathing &

dans les fievres & dans pluſieurs autres maladies, tant aiguës que chroniques.

Depuis le commencement du ſiecle, on a fait uſage de l'eau à la glace pour le traitement des fievres continues, dans l'Iſle de Malte & dans quelques Villes de

---

effects, by John Symons Surgeon. *Briſtol*; & ſold by Millar in the Strand, *London*, 1766, *in*-8°. On voit, par les obſervations décrites dans cet Ouvrage, combien eſt grande l'utilité des bains de vapeur, dans toutes ſortes de fievres, & pluſieurs maladies chroniques; dans les coliques, les rhumatiſmes, l'anchyloſe, dans les maladies vénériennes, principalement les chroniques, lorſque les glandes & les parties ſolides ſont attaquées. *Voyez auſſi* A Letter to Richard Huck, on the conſtruction & method of uſing vapor Baths, by Thom Denman M. D. *London*. 1768, & Alex. Sutherland Attemps to revive Antient Medical Doctrines. Tom. II, part. I. *London*. two vol. *in*-8°. & Philippi Colanerii noviſſima Methodus curandi morbos acutos inediâ & aquâ. Diſſertatio. *Neapoli*, 1747. *in*-8°.

la Sicile & du Royaume de Naples. Juſqu'à préſent je n'ai pu ſavoir la méthode que ſuivoient ceux qui guériſſoient ces fievres, s'ils commençoient à faire boire l'eau froide ou à la glace immédiatement après le commencement de la fievre, ou à ſon accroiſſement, s'ils la donnoient juſqu'à ce que le fébricitant commençât à trembler, & s'ils le diſpoſoient à ſuer. On lit, dans les Voyages du Chevalier Chardin en Perſe (1), la maniere dont on guérit les fievres ardentes endémiques à Bander-Abaſſi : on verſe de l'eau froide ſur le corps nud du malade fébricitant, après lui avoir fait auparavant avaler des purgatifs; mais on ne dit pas ſi on adminiſtre ce moyen juſqu'à ce que le malade tremble, & ſi enſuite on le diſpoſe à ſuer.

---

(1) T. III, IV, p. 181. *Amſterdam*, 1711, dans le premier Voyage d'Iſpahan à Bander-Abaſſi.

Je viens de lire dans le Journal Encyclopédique, un Mémoire ſur l'uſage de l'eau froide dans les maladies contagieuſes des bêtes à cornes (1); la maniere de l'adminiſtrer reſ-

---

(1) M. Roſing, en Oſt-Friſe, propoſe, contre la mortalité des bêtes à cornes, le remede ſuivant, éprouvé avec ſuccès pluſieurs fois ſous ſes yeux: » Lorſque le bétail eſt encore ſain, faites-le na- » ger dans l'eau courante, fût-ce au milieu de » l'hiver, ou arroſez-le de temps en temps d'eau » froide, & votre bétail ſera préſervé de la ma- » ladie contagieuſe. S'il eſt déja attaqué, arro- » ſez-le de même d'eau froide, juſqu'à ce qu'il » tremble; & une heure ou deux après, il com- » mencera à ruminer, à ſe rétablir inſenſi- » blement, & à avoir envie de manger: don- » nez-lui alors de la paille, des feuilles de » choux, &c. mais pas de foin, & faites-lui » boire de l'eau froide ».

Je me rappelle d'avoir lu un manuſcrit en Eſpagne, qui contenoit une méthode de guérir les hydropiſies, en obligeant le malade à boire de l'eau froide verre à verre juſqu'à le faire vomir, & à continuer chaque jour ce remede

ſemble en partie à celle que j'ai employée dans la colique mentionnée ci-deſſus. Peut-être que l'uſage de l'eau froide adminiſtrée ſoit en boiſſon, ſoit en aſperſion ſur le corps, pourra devenir plus fréquente, lorſqu'on en aura obſervé les bons effets.

On ſait combien on fait uſage des bains froids en Angleterre, ſur-tout dans les maladies occaſionnées par la foibleſſe des nerfs, & le relâchement des parties ſolides; je n'ai point obſervé dans les écrits que j'ai lus ſur cette matiere, que ceux qui les ordonnent fiſſent trembler leurs malades, & les fiſſent ſuer après être ſortis du bain froid, ce qui me fait croire que l'effet de ces bains eſt de peu de durée. D'après ces obſerva-

---

juſqu'à parfaite guériſon. Je n'en ai vu aucune expérience, n'étant pas alors Médecin. M. Muſgrave, *upon the nerves*, aſſure que le ſpaſme eſt la cauſe des hydropiſies.

tions, je ſerois d'avis qu'on fît avaler de l'eau froide verre à verre, à tous ceux qui viennent d'être mordus, ou par une vipere, ou par quelque animal enragé; je continuerois ce remede juſqu'à ce qu'ils vomiſſent pluſieurs fois, & qu'ils commençaſſent à trembler; alors je les mettrois en état de ſuer ſoit à l'aide des couvertures, ſoit par le moyen des briques chaudes, pendant huit à dix heures, & je répéterois cette méthode quatre ou cinq fois. J'adminiſtrerois auſſi ce remede aux peſtiférés, & à ceux qui ſont attaqués de quelque épidémie contagieuſe, auſſi-tôt qu'ils ſe ſentent étourdis, ou qu'ils éprouvent quelque ſentiment de foibleſſe, de gêne dans le creux de l'eſtomac, d'étourdiſſement ou de douleur à la tête.

§. VI.

Du feu comme remede, & des remedes appellés ignées.

ON connoît les avantages que les hommes retirent de l'élément du feu, & quoique les habitans des Iſles Mariannes ne connuſſent pas l'uſage du feu, la température de leur climat ſuppléoit à toutes les commodités que cet élément pouvoit leur fournir. Je ne traiterai pas des effets phyſiques du feu, de ſon utilité dans les maladies chirurgicales, mais ſeulement du feu élémentaire répandu par tout l'univers, dans tous les corps, & ſur-tout dans ces médicamens appellés héroïques, qui ſont adoptés par la médecine, pour la guériſon des maladies les plus rebelles (1).

(1) *Voyez* Boerrhaave, *Elementa Chimiæ, Lipſiæ*, 1732, Tom. II, *in*-8°. pag. 242, *de Igne elementari.*

Arétée, de Cappadoce, a connu ce feu élémentaire dans l'ellébore blanc (1); l'élatérium, la coloquinte, la ſcille, le jalap, ſont doués de ce feu élémentaire. Les Anciens depuis

---

(1) *Per veratrum purgationes fiunt. Album quidem ſuperiorem ventrem, atrum verò inferiorem purgat. Quin & album veratrum non vomitum tantùm molitur, ſed etiam omnium ſimul purgantium medicamentorum efficaciſſimum eſt, non multitudine & varietate excrementorum (id enim & affectus ille qui cholera dicitur, præſtare ſolet), non diſtentionibus & violentiâ in vomendo (ad hoc enim & nauſea & mare validiora ſunt), ſed potentiâ & qualitate non vitioſa. Quippè quæ laborantibus ſanitatem reddit per exiguam purgationem & modicam intentionem. Vetuſtorum prætereà morborum omnium firmis radicibus inhærentium, ſi cuncta alia medicamina viribus inferiora ſint, id unicum remedium eſt. Siquidem igni facultate perſimile eſt album veratrum: & quod ignis exurens facit, eò plus veratrum interius diſcurrens operatur: videlicet facilem ſpirationem ex difficili, ex pallido colore floridum, & ex macie corpulentiam.*

Hippocrate juſqu'aux Arabes, ont fait uſage de ces remedes, c'eſt-à-dire, des ellébores, de l'élatérium. On peut voir à ce ſujet les deux ſavantes diſſertations de M. Schulze.

Le mercure crud, le régule d'antimoine, & ſes préparations, ſont doués de ce feu élémentaire plus fortement que les ellébores, la coloquinte, &c. M. Schulze, après avoir fait uſage de l'ellébore & de l'élatérium, a donné la préférence au mercure, à l'antimoine, & à leurs préparations (1).

---

(1) *Seriò tunc omninò, cùm hæc ſcriberem, verſabar in illâ opinione, multùm ad medicinæ decus illum eſſe allaturum qui poſſet utriuſque veratri uſum revocare, illumque certum omninò ac periculi expertem præmonſtrare. Enimverò fateor nunc me, poſt aliqua experimenta infidæ eorum indolis, parum elleboris tribuere, & ab uſu earum cum ipſummet abſtinere, tum alios dehortari. Planè enim exiſtimo, nobis in medicamentis ex ſtibio & hydrargiro paratis, ſi quis rectè uti illis poſſit, ſuppetere, quicquid veteres ab elleboro utro-*

Les cantharides & l'euphorbe peuvent entrer dans la claſſe des remedes de la nature du feu ; on pourroit y placer auſſi le camphre, la racine de gingembre & pluſieurs autres produits du regne végétal. Mais pour le préſent mon intention eſt de parler ſeulement des remedes anti-ſpaſmodiques, qui doivent être employés

---

que expectaverunt : minorique tam dantis quàm accipientis periculo hæc adhiberi. Nam ſi duro nodo cuneus ſolvendo par requiritur, movendi & expurgandi vires in his non ſunt minores, quàm in veratro : carent autem illis, quæ meritò formidamus, ſtrangulandi viribus, atque cæteris pleriſque incommodis, quæ à veteribus in elleboris notata fuerunt. Jo. Henrici Schulze, D. Medicinæ eloquentiæ & antiquitatum in regiâ Fridericianâ Acad. Profeſſoris.... Diſſertationum Academ. Faſciculus primus. Diſſertatio ſecunda, p. 90. *Halæ Magdeburgicæ*, 1743, *in*-4°.

Voyez auſſi Reflections upon catholicons or univerſal Medicines, by Thom Knight, M. D. *London.* 1749, *in*-8.

pour la guériſon des maladies qu'on a obſervées & traitées.

Il ſeroit inutile de chercher à expliquer la cauſe de la vertu du mercure, de l'antimoine, de l'ellébore, de l'élatérium, de la coloquinte, du jalap, de la ſcille, ainſi que celle du quinquina, du camphre, de la racine de gingembre, de l'euphorbe, de l'opium & des cantharides. Il nous ſuffit de connoître par des obſervations les effets qu'ils produiſent ſur le corps humain ſain & malade. Mes obſervations particulieres, & mes lectures, m'ont appris que pluſieurs de ces remedes diminuent les ſpaſmes, les convulſions : je pourrois citer une infinité d'obſervations pour prouver ce que je viens d'avancer; j'en citerai quelques-unes pour ne pas paroître ſingulier : je commencerai par celles que j'ai lues, elles ſerviront à confirmer celles qui me ſont particulieres, & que je décrirai plus bas.

Dans les Essais d'Edimbourg, (tom. III, pag. 551 & 557), M. Donald-Monro rapporte plusieurs observations de l'efficacité des frictions mercurielles dans le tétanos, l'opisthotonos & les autres especes de convulsions qui arrivent aux mâchoires, & qui sont quelquefois la suite des opérations de chirurgie, & qui n'avoient cédé ni à l'opium quoiqu'administré en grande dose, ni aux autres remedes qu'on avoit employés pour vaincre ces maladies convulsives. Sa méthode consiste à mettre le malade atteint du tétanos, dans une chambre chaude, & dans un lit qui soit garni de couvertures de laine ou de coton; on le frotte trois & quatre fois par jour avec un onguent fait à parties égales de mercure crud & de sain-doux; on voit les convulsions diminuer à mesure que la salivation paroît. Cette méthode réussit mieux si on emploie les frictions dès le commencement;

dans le cas où la maladie eſt déja avancée, il faut augmenter le nombre des frictions, autant que les circonſtances le permettent. Quoique l'opium ne ſoit pas le remede principal pour guérir cette maladie, on en fait cependant uſage pendant le temps des frictions, afin de procurer le ſommeil, & du repos au malade ; on l'emploie même en aſſez fortes doſes. Tous les malades auxquels on a adminiſtré ces ſecours au commencement de la maladie, ont eu le bonheur d'être guéris.

Pluſieurs Médecins illuſtres aſſurent que le mercure crud, & ſes préparations ſalines, fondent les humeurs, & les réduiſent en ſéroſités ; que de-là provient la ſalivation abondante qu'on obſerve dans la plupart de ceux auxquels on adminiſtre ce remede. Cependant ſi on ſaigne un malade dans le moment de la ſalivation, & même quelques jours après qu'elle s'eſt établie, le

ſang eſt enflammé, épais, & couvert d'une croûte inflammatoire : état contraire à celui que lui donnent ces Médecins. Je ne veux pas contredire l'opinion de ceux qui aſſurent que la ſalivation eſt l'effet du mercure, mais les expériences ſuivantes m'obligent d'en douter.

Pendant l'hiver de 1735, j'ai traité quarante ſoldats Ruſſes par la méthode de la ſalivation ; ils étoient dans deux grandes ſalles dont chacune avoit ſon four bâti à la maniere de Ruſſie ; on échauffoit ce four une fois en vingt-quatre heures, la chaleur des ſalles ſe conſervoit au degré de 75 à 90 du thermometre de Fahrenheit. Je me ſervis, pour traiter ces malades, qui étoient attaqués des ſymptômes les plus affreux de la maladie vénérienne, de la méthode du grand Boerhaave ; c'eſt-à-dire, de petites doſes de mercure doux ſublimé trois fois, juſqu'à ce que la ſalivation parût. J'avois

ordonné

donné de mettre plus près du four, les lits des malades atteints des ſymptômes les plus malins. Parmi ceux-ci étoit un ſoldat robuſte âgé d'environ quarante ans, qui avoit des ulceres dans la gorge, un bubon ſquirrheux, des chancres ſur le gland & autour de l'anus, un grand nombre de crêtes & de condylômes ſur le périné, dont pluſieurs de la longueur du doigt; il avoit déja pris deux gros de mercure doux à la doſe de dix grains, deux fois par jour, & quelquefois trois fois: il n'avoit aucun ſigne de ſalivation, & nulle inflammation dans la bouche. Je lui donnai ſept grains de turbith minéral, (ſelon la méthode de Sydhenam), qui lui firent vomir une prodigieuſe quantité d'eau que je ne pus meſurer, parce qu'elle ſe répandit par toute la ſalle. Je remarquai que les ſymptômes avoient beaucoup diminué; ce malade ne ſuoit point, ſon pouls n'étoit pas fébrile; on le nour-

riſſoit avec des bouillons d'avoine, du riz & de l'orge, ainſi que tous les autres malades qui ſalivoient preſque tous abondamment, à l'exception de ceux qui étoient le plus près du four, qui ſalivoient beaucoup moins. Je me déterminai à recommencer le traitement; je lui fis prendre deux gros & demi de mercure doux, de la même maniere que la premiere fois: il n'éprouva pas le moindre ſigne de ſalivation, & n'eut ni ſueur, ni fievre. Je lui adminiſtrai la même doſe de turbith; il s'enſuivit un vomiſſement d'eau preſque pure, dont il y avoit une grande quantité dans une terrine, mais la plus grande partie étoit répandue par terre. Je ne preſcrivis aucun remede externe ſelon la méthode de Boerhaave, à l'exception de la propreté. Toutes les crêtes, tous les condylômes, les chancres, ſe terminerent par une louable ſuppuration. Je répétai, pour la troiſieme fois, les

nêmes remedes ; j'en obtins les mêmes
ffets : le malade fut parfaitement
uéri en deux mois ; je l'ai vu huit
nois après, dans le ſervice militaire,
ain & vigoureux.

J'ai penſé, d'après ces obſervations,
ue la cauſe de la ſalivation eſtl'air froid
ue reſpire celui auquel on adminiſtre
e mercure. Lorſqu'on a la fievre, la
haleur du corps eſt conſtamment de
oo à 105 degrés. L'air froid cauſe alors
nflammation de la gorge&des parties
ternes de la bouche. Suivant Sancto-
us, *pars inflammata non perſpirat* ; &
omme ces deux cauſes continuent jour
nuit à agir avec des effets contraires,
e chaleur & de froid, il ſe raſſemble
ne lymphe épaiſſe dans les glandes
les cavités du goſier, & la ſaliva-
on s'établit. Les malades qui étoient
s plus proches du four ne ſaliverent
reſque point ; celui qui a vomi par
ois fois des eaux en abondance, étoit
us près du four & n'a jamais ſa-

livé (1); comme la chaleur de l'atmoſphere étoit toujours plus grande dans cet endroit que dans le reſte de la ſalle, l'air que ces malades reſpiroient étoit auſſi chaud que la gorge & que l'intérieur de la bouche; ces parties ne s'enflammerent point, & c'eſt la cauſe évidente pour laquelle ils n'éprouverent preſque point de ſalivation. Ce qui m'étonnoit en obſervant les ſymptômes du malade qui a vomi trois fois, c'eſt qu'il ne ſua jamais. Je me ſuis repenti pluſieurs fois de n'avoir pas obſervé avec le thermometre, la différence de la chaleur qu'il y avoit dans l'air proche du four, & celle de l'autre coin de la ſalle où les malades qui étoient couchés, ſalivoient & ſuoient régulierement. Malgré ce

(1) Son lit étoit placé entre le four de la chambre où il couchoit, & celui de la chambre voiſine. La maiſon étoit de bois.

défaut d'exactitude, on peut aſſurer que l'atmoſphere près du four, étoit plus chaude de dix à vingt degrés que celle des autres coins de la ſalle.

Je penſe ainſi que pluſieurs Auteurs, que le mercure agit ſeulement ſur les parties ſolides de notre corps; mais dira-t-on, le malade ci-deſſus mentionné, a vomi dans l'eſpace de deux mois une très-grande quantité de lymphe, & cette évacuation prouve inconteſtablement que le mercure agit ſur les humeurs de notre corps, & qu'il les convertit en ſéroſité, comme le grand Boerhaave le diſoit très-ſouvent à ſes Auditeurs. Cette objection eſt ſpécieuſe, mais elle diſparoît auſſi-tôt qu'on réfléchit ſur l'intime connexion qu'il y a entre la peau qui recouvre tout le corps, & l'eſtomac & le canal inteſtinal. Ce malade, malgré les doſes de mercure doux continuées chaque jour, non-ſeulement ne ſalivoit pas, mais même

ne ſuoit pas. Par la ſéchereſſe de la peau, & le ſpaſme occaſionné par le mercure non-ſeulement dans l'eſtomac, mais auſſi dans toutes les parties ſenſibles & irritables, les ſueurs & les urines ne ſortoient pas par leurs émonctoires ; toutes ces ſecrétions refluoient dans l'eſtomac & le canal inteſtinal, & ces parties irritées par le turbith minéral, s'en débarraſſoient par les évacuations abondantes mentionnées ci-deſſus, & qui furent ſuivies de la guériſon du malade.

Si j'avois à ma diſpoſition un bain de vapeur conſtruit à la maniere de ceux de Ruſſie, je pourrois démontrer que la ſalivation n'eſt pas l'effet total du mercure adminiſtré, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement ; je tiendrois couché nuit & jour dans ce bain de vapeur, un malade qui auroit beſoin d'être traité par le mercure, en quantité ſuffiſante pour le faire ſaliver ; ce malade ſueroit légérement

nuit & jour ; & comme l'air qu'il reſpireroit ſeroit auſſi chaud & humide que celui qui frapperoit la ſurface entiere de ſon corps, ſa bouche & ſon goſier, ces parties ne s'enflammeroient pas : elles ſueroient & tranſpireroient ainſi que la peau, & ce malade ne ſaliveroit jamais. Je me ſouviens d'avoir mis en pratique le conſeil de M. Sutherland, dans le traitement de la petite-vérole (1) ; la premiere fois ſur un garçon de dix ans, qui étoit au cinquieme jour d'une petite-vérole de mauvaiſe qualité, accompagnée d'une grande fievre, de difficulté d'avaler & de reſpirer. Je lui fis appliquer un ſac très-grand, en forme de pantalon, qui le prenoit

(1) Attemps to revive ancient Doctrines, by Alex. Sutherland, M. D. *London*, 1763, *in*-8. 2 vol.

Voyez Tom. II, p. 176. Appendix of plaiſtering in the ſmall Pox.

depuis l'eſtomac juſqu'aux pieds; ce ſac ou pantalon étoit enduit d'onguent baſilicum, qui touchoit la peau immédiatement. La petite-vérole étoit confluente, ſur-tout au viſage; on changeoit le pantalon toutes les vingt-quatre heures, on le retiroit tout rempli d'eau, on renouvelloit l'onguent chaque jour. Ce traitement fut continué juſqu'à la fin de la fievre & de la petite-vérole. La ſeconde fois que j'employai ce moyen, fut vis-à-vis de mademoiſelle Payen, fille de mon ami M. le Docteur Payen, Régent de la Faculté de Paris, & homme très-honnête & très-ſavant; cette demoiſelle avoit trente ans, elle étoit au ſixieme jour de la maladie; la petite-vérole étoit confluente; la malade étoit preſque ſuffoquée & étranglée; les efforts qu'elle faiſoit continuellement pour cracher, n'aboutiſſoient qu'à lui faire rendre une lymphe glutineuſe mêlée de ſang; elle éprouvoit intérieurement une chaleur

violente, & avoit de temps en temps le délire ; le quinquina, les acides, & le pantalon couvert de baſilicum, furent les remedes que j'employai ; la maladie ſe termina heureuſement.

Je parlai pluſieurs fois de cette méthode à mon ami M. le Docteur Andry ; il l'employa ſur un enfant de onze ans, qui avoit une petite-vérole maligne ; mais un autre Médecin appellé à ſon inſu blâma tout, fit appliquer des véſicatoires aux jambes de cet enfant qui étoit couvert d'ulceres gangréneux, ordonna du petit-lait, & autres boiſſons de cette nature : l'enfant mourut deux jours après dans des convulſions.

Je ne choiſis de l'obſervation de mademoiſelle Payen, que l'effet des onguents dans la petite-vérole ; au bout de deux jours les boutons perdirent leur rougeur & leur inflammation, il ſuintoit de toute la peau intermédiaire une vapeur con-

tinuelle : ces deux jours écoulés, on ne voyoit plus que les marques des boutons ſans matiere & ſans rougeur ; toute la peau étoit couverte d'une humeur limpide, ſemblable à la vapeur ou ſueur qui couvre le corps dans le bain de vapeur à la Ruſſe ; la malade voyant cet effet, ſans me demander conſeil, ſe fit appliquer ſur tout le viſage, des linges couverts d'onguent baſilicum ; & je penſe que ce moyen n'a pas peu contribué à l'empêcher d'être défigurée. J'ai appris de mon ami M. Andry, que ſon ſavant confrere, M. le Docteur Gervaiſe, employoit depuis très-long-temps ce dernier moyen dans la petite-vérole.

J'ai rapporté ces faits, parce que je penſe qu'ils ſervent d'appui à mon opinion, que ſi la gorge & les parties internes de la bouche de ceux qui font uſage du mercure, ou intérieurement ou extérieurement, étoient dans une

continuelle perſpiration, elles ne ſeroient jamais enflammées, & qu'il n'y auroit jamais de ſalivation ; que le mercure n'agit pas ſur nos humeurs, & que la ſalivation qu'on a obſervée juſqu'à préſent, ne provient pas de la vertu du mercure (1).

CHAPITRE PREMIER.

De la Maladie Vénérienne chronique, & de quelques Auteurs qui en ont parlé.

COMME j'ai avancé, au commen-

(1) On s'imagine que le mercure introduit dans notre corps a une vertu ſpécifique de faire ſaliver, & qu'en y ajoutant du camphre, on corrige cette qualité nuiſible. C'eſt ainſi que les premiers Médecins qui employerent le mercure pour guérir la maladie vénérienne, y mêloient des aromates & des baumes échauffans, pour corriger la qualité froide au premier de-

cement de ces recherches, que la maladie vénérienne étoit de nos jours

---

gré qu'ils attribuoient au mercure. Mais cette qualité *ſalivatoire* eſt chimérique, ainſi que je l'ai déja dit. Qu'il me ſoit permis de m'étendre davantage ſur cet objet. Voici ce qui produit cette ſalivation: ſi tout le mercure, ou pris par la bouche, ou par les frictions, à proportion qu'il entre dans le corps, ſortoit par la peau & l'épithelium de la bouche, avec la tranſpiration inſenſible, jamais le mercure ne cauſeroit la moindre ſalivation, & le malade ſeroit guéri de la maladie vénérienne la plus horrible en vingt-un jours. Il faudroit alors que la perſonne à laquelle on communiqueroit ce mercure, fût couchée ou aſſiſe dans une chambre également chaude nuit & jour, & que l'air qu'il reſpireroit fût ſans altération de froid ni de chaud, preſqu'au degré de la chaleur du ſang humain; que les pieds & le viſage fuſſent également chauds: cet homme auroit la peau moite, il auroit une fievre modérée, on lui donneroit une boiſſon anti-ſeptique faite avec la ſalſepareille, ou de la racine de bardane, des écorces de citron, de la racine de chiendent, & pour nourriture, du pain, des confitures de pommes, des raiſins ſecs; on évi-

une peſte lente, répandue généralement dans les grandes Villes & les

---

teroit le lait, le vin, & tout ce qui peut tourner à l'acide. Le bain Ruſſe devroit être établi par-tout, ſur-tout dans les hôpitaux ; dans ces bains on eſt couché tout nud, ou aſſis ſur un matelas de foin ; l'air y eſt chaud conſtamment juſqu'au quatre-vingt-dixieme degré du thermometre de Fahreinheit ; une vapeur chaude s'éleve des pierres ardentes, ſur leſquelles on verſe de l'eau ; on conſerve & on augmente la vapeur à volonté ; l'air ſe renouvelle ; on y reſpire avec aiſance ; la peau, & les parties internes de la bouche, ſont dans la même température, & également perſpirables.

J'ai appris en Ruſſie, de perſonnes dignes de foi, que les Perſans ſe guériſſent de la maladie vénérienne de la maniere ſuivante : le malade ſe met tout nud dans une latrine juſqu'au col, avec une eſpece de chapeau ſur la tête, afin que la vapeur des matieres échauffe la reſpiration & toute la tête ; on lui fait prendre des liquides ſeulement pendant vingt-un jours qu'il y reſte ; il y dort, & au bout de ce temps il s'eſt entierement guéri & ſon corps renouvellé. En Pologne, on traite, de la même ma-

Ports de mer, je vais tâcher de le démontrer.

---

niere, ceux qui ſont attaqués de la plique Polonoiſe, & ils ſont guéris; ceux qui ſont atteints de la maladie vénérienne, & qui veulent s'aſſujétir à cet horrible remede, ſont également guéris. Je penſe que ſi l'athmoſphere de ceux qui prennent du mercure étoit auſſi chaud que celle de cette eſpece de martyrs, il ne s'enſuivroit ni ſalivation, ni perte de dents. La ſalivation eſt donc produite par le froid de l'athmoſphere, dans laquelle reſte le malade, dans laquelle il reſpire; alors le mercure s'arrête dans les parties les plus expoſées à l'air froid; ces parties, ſavoir les cavités de la bouche, de la gorge, du pharinx, &c. s'enflamment & ne tranſpirent pas; & comme le reſte du corps eſt couvert, tant au lit comme hors du lit, la plus grande impreſſion de l'air ſe fait ſur le viſage & ſur les organes de la reſpiration; cette impreſſion ſera d'autant plus forte, que le froid ſera plus grand; toute la lymphe ſe jettera & s'arrêtera ſur la gorge & dans la bouche, & elle ſortira en forme de ſalive. Il ne faut pas s'étonner que la plupart des malades, traités par le mercure, reſtent avec ce virus. Les cham-

Nous avons déja conſidéré la jeuneſſe des deux ſexes, attaquée & in-

---

bres ſont froides, le vent entre par-tout, on reſpire un air du mois de Mars, les malades ne tranſpirent pas, ne ſuent point; tout le monde ſait la négligence qu'apportent ſur ce point les malades & les Médecins eux-mêmes. Voyons-en les ſuites: le malade a rendu quatre-vingts livres de ſalive, quelquefois plus; cependant il n'eſt pas totalement guéri, parce que le mercure reſte intérieurement, & que celui qui eſt ſorti avec la ſalive, auroit dû ſortir par la peau & à travers la membrane de Schneider. Alors, vers la fin du traitement, lorſque le malade commence à recouvrer ſes forces, la nature ſe débarraſſe vers la peau ou vers les parties des extrémités du virus, d'où les exoſtoſes, les dartres, les verrues, la carie, &c. Voilà la ſuite des ſalivations ordinaires; voilà la cauſe des cris contre la ſalivation. On en procure une autre, auſſi mal adminiſtrée que la premiere, & avec auſſi peu de ſuccès. L'indication qu'il y a alors à remplir, eſt de guérir par les ſueurs, ſoit avec la décoction de gaïac ou de ſalſepareille, ſoit avec la diſſolution ſpiritueuſe du ſublimé corroſif, & d'employer en même-temps le bain

fectée de cette maladie, pendant qu'elle eſt ſous la domination de ſes

---

de vapeur ; lorſqu'il paroît une carie aux extrémités, par exemple aux os des jambes, des bras, de la tête, des mâchoires, ces vices locaux paroiſſent toujours après le premier traitement mercuriel ; la nature jette à la ſuperficie le virus qui n'avoit pas été dompté par ce remede ; & pour traiter ce vice local, je ne vois que la méthode que je viens d'indiquer. La méthode qui eſt aujourd'hui en vogue eſt la plus extraordinaire & la plus pernicieuſe que je connoiſſe ; elle eſt la fille de l'ignorance & de la charlatanerie ; c'eſt une regle certaine que ſi tout le mercure introduit par les frictions ſort du corps, il n'eſt pas nuiſible ; au contraire, s'il y reſte, il s'enſuit la pâleur, la maigreur, l'atonie générale des membranes & des muſcles, une toux qui tourmente ſans ceſſe les malades, des maladies de poitrine, &c. ; j'ai vu, quatre ans après ce traitement, des malades étiques, mélancholiques & preſque anéantis : on prépare ces malades par une trentaine de bains ; tout le bénéfice que je trouve, de ce remede ſi en vogue, eſt de relâcher un peu les parties ſolides ; ce n'eſt pas en mettant le corps dans l'eau tiede qu'on

parens ou de ſes ſupérieurs, pendant qu'elle eſt élevée dans les Penſions,

---

l'amollit; par la preſſion de l'eau tiede, les arteres de la ſuperficie du corps ne peuvent pas accélérer la circulation; le ſang, la lymphe & la perſpiration inſenſible, s'y arrêtent; au ſortir de ce bain, les malades ſe mettent dans le lit, & y ſuent pendant une ou deux heures; ces ſueurs, il eſt vrai, relâchent un peu le ton des parties ſolides; mais je ne vois pas que ce remede ſoit ſuffiſant pour empêcher une inflammation. Par ces bains, les humeurs ne deviennent pas *aqueuſes;* ce qu'on doit produire pour préparer ces malades au traitement. Boerrhaave préparoit ſes malades, en les mettant dans une chambre chaude & au lit; il leur faiſoit boire une décoction de racine de chiendent, de ſquine, de ſalſepareille, d'orge mondé très-chaude, à la doſe de quatre onces, toutes les heures, juſqu'à ce qu'il parût dans les urines un ſédiment blanchâtre & peſant; ſigne que les humeurs ſont délayées & ſans cohéſion inflammatoire. Le malade étoit préparé ainſi pendant ſix ou ſept jours, & toujours en tranſpiration; & ſûrement cette préparation a plus d'effet que cent bains pris à la maniere uſitée. Mais ce qu'il y

les Colleges, les Univerſités, lorſqu'elle eſt dans l'apprentiſſage des Arts

---

a de plus abſurde & de plus nuiſible, c'eſt de faire prendre du lait pendant que l'on adminiſtre les frictions mercurielles: on empêche, il eſt vrai, la ſalivation ; mais le mercure reſte dans le corps pendant quatre ou cinq ans, & le malade eſt en danger de périr d'une ſuppuration au poumon ; je n'ai ni le courage ni la patience néceſſaires pour démontrer ce qu'il y a de meurtrier dans cette méthode; elle eſt. . . . . Auſſi ceux qui en font uſage, paſſeront toujours pour des perſonnes indignes du nom de Médecin.

L'obſervation ſuivante prouvera, d'une maniere évidente, que le mercure, quoiqu'adminiſtré en grande doſe, n'eſt pas nuiſible, s'il ſort par la peau, peu de temps après qu'il y eſt entré, & que la ſalivation n'eſt pas produite par le mercure, mais par l'air froid qui obſtrue, reſſerre les pores de la peau & de l'intérieur de la bouche.

Une des demoiſelles de compagnie de Madame la Princeſſe Galitzin, âgée de dix-neuf ans, belle, bien faite, ſaine & vigoureuſe, fut mordue par un chien enragé, en 1760, au bras

& des Métiers, ou au ſervice des Maîtres; & nous avons vu l'impoſ-

---

droit, & bleſſée en deux endroits; elle demeuroit à Paris, à l'Hôtel d'Entragues; c'étoit au mois d'Octobre, & le froid commençoit à ſe faire ſentir. Le même jour, je fis faire des frictions ſur les plaies, avec une demi-once d'onguent mercuriel camphré, où il y avoit un tiers de mercure; je fis couvrir les plaies avec l'onguent *de ranis cum mercurio.* Ce traitement fut continué toutes les vingt-quatre heures pendant quarante jours; comme je craignois les ſuites de ces bleſſures, je lui faiſois auſſi faire des frictions tous les ſoirs aux jambes, depuis le genou juſqu'aux talons, avec une demi-once du même onguent; elle prit auſſi, pendant le même temps, à l'heure du ſommeil, la poudre ſuivante, buvant par-deſſus une taſſe d'infuſion de thue & d'écorce d'orange. Prenez de muſc douze grains, de camphré ſix grains, de ſucre royal vingt-quatre grains, triturés pendant longtemps, pour une doſe. Les chambres qui l'environnoient étoient toutes échauffées par des poëles, & il y avoit du feu nuit & jour dans la chambre où elle dormoit, en ſorte que l'air y étoit auſſi chaud qu'au mois de Juin; je la mis

ſibilité morale qu'il y a qu'elle ſoit guérie parfaitement. La honte, la

---

à une diete végétale ; je lui défendis le lait ; cependant, elle prenoit quelquefois du bouillon léger ; elle buvoit du lait d'amandes à diſcrétion ; elle ſuoit tous les matins, & ne ſe levoit qu'à onze heures ; elle étoit gaie & avoit appétit. Mon ami & mon confrere, M. Mertens, aujourd'hui à Vienne, traitoit la malade avec moi ; cette jeune perſonne n'eut jamais le moindre ſigne de ſalivation ; ſans la moindre préparation, ſans bains, ſans purgations, on continua d'adminiſtrer le mercure pendant quarante jours ; la doſe de mercure pur fut de huit à neuf onces. Elle étoit encore plus belle & plus fraîche après le traitement, & ſes dents reſterent auſſi blanches & auſſi ſaines qu'avant le traitement. Le mercure qui entroit dans le corps en ſortoit immédiatement ; l'air continuellement chaud qu'elle reſpiroit, aidoit à ouvrir les pores de tout le corps, & les humeurs étoient pouſſées à la peau par le muſc & par le camphre.

Cette obſervation me ſemble ſuffiſante pour démontrer que la ſalivation n'eſt pas produite par le mercure ; elle prouve que le mercure eſt ſeulement nuiſible quand il reſte dans le corps ;

crainte, le déshonneur, l'empêchent de découvrir ſon mal & d'en chercher le remede; cette jeuneſſe, tourmentée d'ardeurs d'urine, d'inflammations dans les parties de la génération, a recours aux confidens de ſon âge; le Valet-de-chambre, la Gouvernante, le Perruquier, le compagnon Chirurgien, leur conſeillent des remedes qui ſoulagent quelquefois leurs maux; & comme rarement l'infection vénérienne oblige le malade à être alité, les ſymptômes ſe calment à la fin; mais le malade reſte infecté toute ſa vie. Si les ſymptômes deviennent ſi graves que l'on ſoit obligé de s'aliter, alors un Chirurgien eſt appellé; mais le poiſon attaque déja tout le corps, & je penſe qu'un malade ainſi infecté, ne

---

elle prouve que la ſalivation provient ſeulement de l'air froid qui reſſerre les pores de la peau, ceux de l'intérieur de la bouche, &c. &c.

ſera jamais guéri radicalement. Ceux qui connoiſſent cette maladie, jugeront ſi mon opinion eſt téméraire, & ſi je ne ſuis pas bien fondé à prononcer que la maladie vénérienne de nos jours eſt ſemblable à une peſte lente & chronique qui ravage la plus grande partie des habitans de l'Europe. Il eſt rare que des perſonnes capables de guérir ces maladies ſoient appellées dès le commencement ; il eſt encore plus rare que tant que la maladie ne ſe manifeſte pas d'une maniere viſible, les malades obſervent la diete & le régime néceſſaire ; ils ne s'alitent pas ; ils ſortent quelque temps qu'il faſſe ; ils mangent en Ville, & quelquefois ils n'évitent pas même les cauſes de leur malheur ; voilà une des cauſes principales de la décadence de la médecine, du peu d'eſtime qu'on a pour les Médecins, & des ſarcaſmes que quelques beaux diſeurs lancent contre

eux. Un grand nombre de Médecins, & les Chirurgiens ſur-tout, (car ils ſont devenus auſſi Médecins), connoiſſent rarement la cauſe des maladies qu'ils traitent ; & leurs peines & leurs ſoins devenant inutiles, ils s'attirent le mépris. Montaigne, dans pluſieurs endroits de ſes Eſſais, & ſur-tout dans le ſecond Tome de ſes Voyages, mépriſe la médecine, & ſur-tout les Médecins. Depuis que ce dernier Ouvrage a été publié, on y apprend qu'il étoit très-ſouvent attaqué de la gravelle, & tourmenté de coliques ; cette maladie ne fut pas connue par les Médecins qu'il appella ; auſſi ne reçut-il aucun ſoulagement ; il fréquenta les différens bains d'eaux minérales, de France, d'Italie, d'Allemagne, comme font encore aujourd'hui les perſonnes riches des deux ſexes, qui ſont ordinairement traitées par des Médecins qui ne connoiſſent pas mieux la

cauſe de leur maladie que les Médecins de M. de Montaigne ne connoiſſoient la ſienne ; la cauſe de ſa maladie eſt démontrée par la maniere dont il termina ſes jours ; il mourut d'une eſquinancie qui lui ôta, pendant trois jours, l'uſage de la parole, ſans lui rien diminuer de ſon eſprit ; il étoit âgé de ſoixante ans (1). A cet âge, les eſquinancies ne ſont pas, pour l'ordinaire, inflammatoires & accompagnées de fievre ; cette eſquinancie étoit gangréneuſe, avec hydropiſie de poitrine, terminaiſon ordinaire des. . . . . chroniques. Il faut remarquer, en paſſant, que jamais les eaux minérales n'ont eu autant de vogue que depuis que la maladie vénérienne eſt devenue chronique. On doit cette invention conſolante à l'ignorance des Médecins du ſeizieme,

(1) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Hommes Illuſtres, par M. Niceron, t. 16, p. 215, Paris, 1731.

du

du dix-ſeptieme & ſur-tout du dix-huitieme ſiecles. Quand ces Médecins étoient au bout de leur ſavoir, ils n'avoient d'autres reſſources que de conſeiller le ſoulagement paſſager des eaux minérales.

Avant de décrire les effets produits par le vice vénérien chronique, dans les parties ſolides & fluides du corps vivant, de donner la ſymptomatologie & les indications curatives de cette maladie; je penſe que je dois citer quelques Auteurs qui ont eu une opinion analogue à la mienne; autrement on concluroit que je veux être cru ſur parole, puiſque les plus célebres Médecins, depuis cent ans, n'ont pas parlé de la maladie vénérienne chronique, quoiqu'ils aient traité de l'inflammatoire & des accidens qui s'enſuivent; j'ai prouvé ci-deſſus la difficulté qu'il y a à guérir la maladie vénérienne, & que lorſqu'elle eſt une fois contractée, elle eſt preſque

indomptable. On ſait que ce qui reſte après les maladies, a coutume par la ſuite du temps de produire des rechûtes : on pourra m'accorder ces vérités; mais on doutera encore, parce que Boerrhaave ayant traité, dans ſes Aphoriſmes (1), de la cauſe des maladies chroniques, n'a pas fait la moindre mention de la maladie vénérienne, en quoi il a été ſuivi par ſon illuſtre Commentateur.

Cependant outre Baglivi, cité ci-deſſus, j'ai trouvé quelques Auteurs

---

(1) §. 1050, *ad* §. 1056, edit. *Lugd. Batav.* 1737, *in*-8°. *Apud Haak, Luchtmans, Verbeek*, qui eſt la meilleure. Lorſque Boerrhaave expliquoit ce Chapitre, il diſoit que pour le compoſer, il avoit écrit un volume *in-folio*, dans lequel il avoit réuni tous les ſignes des maladies chroniques, qu'enſuite il avoit rejeté tous les ſignes ſemblables, comme dans les opérations d'Algebre; & qu'alors, ayant mis en ordre les ſignes diſtinctifs, il lui avoit été facile de parvenir à la connoiſſance de leurs cauſes.

qui ont connu que la maladie vénérienne étoit la cauſe de pluſieurs maladies chroniques, & qui ſavoient qu'alors il falloit guérir par des méthodes tout-à-fait différentes de celles qu'on a coutume d'employer. Je pourrois citer Vigo, un des Auteurs qui ont le mieux traité de cette maladie, & qui s'explique de la maniere ſuivante : *Diverſos etiam oculorum morbos ab iſto morbo* (*gallico*) *pronatos multoties curavimus, præſertim ophtalmiam à materiâ frigidâ cum obſcuritate viſûs*, &c. Mercurialis, dont voici les paroles : *Cùm videritis morbum quempiam communibus remediis non curari, putate eſſe morbum gallicum cognominatum.* Je pourrois citer Zacut le Portugais ; mais je m'en tiens aux trois Auteurs ſuivans.

Le premier eſt Levinus-Lemnius, dans ſon Traité *De occultis Naturæ miraculis, Antuerpiæ, Libri IV*, 1574, *in*-8°. Dans le livre ſecond de cet

ouvrage, il traite de la maladie vénérienne, & des différentes manieres d'en être infecté; il dit qu'il connoiſſoit trois maladies alliées & mêlées enſemble; ſavoir, la maladie vénérienne, l'éléphantiaſis & le ſcorbut; que cette maladie une fois contractée n'eſt jamais radicalement guérie; que les reſtes de cette maladie, par la ſuite du temps, ſont la cauſe de pluſieurs maux de poitrine, de la goutte, de la ſciatique; que tous les débauchés tombent à la fin dans des rhumatiſmes chroniques; que leur peau devient rude, dartreuſe; que la tête & la barbe ſont parſemées de gales, d'où la chûte des poils & des cheveux (1).

---

(1) *Tres ſunt morbi inter ſe affines & cognati. . . . . quorum alter in alterum tranſit ac permutatur; LUES VENEREA; ELEPHANTIASIS, ſeu vulgaris LEPRA quæ in ſcrophis GRANDO dicitur, tum is qui STOMACHACE, & SCELOTYRBE dicitur. Hi ſuperioribus annis*

Il continue dans le reſte de ſon ouvrage à décrire d'autres ſymptômes de cette maladie, acquiſe *per libidines vagas.* Ces ſymptômes ſont une démangeaiſon continuelle, un grand penchant au libertinage, des boutons, des puſtules en différentes parties du corps, la tuméfaction, la dureté des glandes inguinales qui ne viennent

---

intolerandis modis homines excarnificabant; nunc prorſus miteſcere cœperunt, minùſque infeſti ſunt. . . . Semper tamen veſtigia inhæreſcunt, veteriſque morbi reliquiæ relinquuntur; quæ ſi in pulmonem decumbunt, raucos illos eſſe atque anheloſos perſpicis.

Si in articulos PODAGRÆ *ac* CHIRAGRÆ, *& quæ ſubindè recurrit, iſchiatico dolore obnoxios. Sic omnes ficoſi articulari morbo laborant; & non omnes Podagrici aut coxendico cruciatu affecti morbi Gallici labe imbuti ſunt: quòd ſi in extimam cutem diffunditur humorum colluvies, ſcabra cute efficiuntur, ac corticoſa, lichenibus, impetigine, mentagrâ, ac porrigine in facie deformati, non ſine capillorum defluvio.* Lib. 2, c. 14, p. 174.

point à ſuppuration, ou qui n'en ont qu'une imparfaite & de la plus mauvaiſe qualité (1).

Le ſecond Auteur eſt M. O-Connel, Médecin en Irlande ; cet Auteur a ajouté à la fin de ſon excellent ouvrage ſur les épidémies, un petit

(1) *Ib.* Lib. 2, c. 23, p. 191 ad p. 195. *Quo fit, ut omnes morbilloſi, quique lue venereâ infecti ſunt, impensè ſint ſalaces ob putridi humoris acrimoniam, quam retundi ac mitigari concubitu ſentiunt.* ... Pag. 193. *Ita quoque morbus eſt formicatio Græcis μυρμηκια* (*Vide* Celſ. Lib. v, c. 28.), *quæ foris corpus fœdis tuberculis ac puſtulis deformat, intùs verò mordentis formicæ ſenſum adfert, ac cruciatum.* .... *Hinc Plautus* (*quoniam multi illo ſæculo fœdiſſimis morbis erant contaminati*) *illis vitiis deformatos, formicinos mucidos, vietos, putridos, ulceroſos vocat.* .... *Quocircà qui ficoſos tumores circà inguina, parteſque abditas ac latentes contraxerunt, vel ex concubitu, vel ſi ulli contaminato ſodali convixerint, lectoque communi ſint uſi.* .... Pag 195. *Sic morbilloſa iſta affectio, ubi in toto conſiſtit, ac ubique diffuſa eſt, fœdiſſimum illum morbum excitat, quem alii Gallicum, alii Neapolitanum vocant.*

traité ſur les maladies chroniques, parmi leſquelles il parle de la maladie vénérienne (1).

Il diviſe la goutte en trois claſſes; la premiere eſt héréditaire, la ſeconde eſt ſymptômatique, & la troiſieme

---

(1) *Morborum Acutorum quorumdam* Obſervationes Medicinales Experimentales, Authore Mauritio O-Connel, M. D. Dublini. *Typis S. Powel*, 1746, *in*-8°. *Hinc enim venereum virus ſæpè inveteratum devenit, nullâ prorſùs deinceps arte ſanabile: nobilium complurium hæredes, aut in juventute extincti, aut ad generationem; & ſpeciei propagationem inepti facti, miſerè conficiuntur; diriſſimorum morborum, podagræ v. g. rheumatiſmi, phtiſeos pulmonalis acutæ, chronicæ, febris hecticæ, ſcorbuti, hydropis, aſthmatis, cachexiæ univerſalis, viſcerum nobilium obſtructionum inſanabilium, phthiſeos nervoſæ, morborum hyſtericorum & hypocondriacorum, tuſſium catharralium, paralyſeos, tremorum, epilepſiæ, apoplexiæ, febrium malignarum, aliorumque lethalium morborum magnum horrendumque agmen, latentia etiam ſæpiùs ac primaria ſeminia luctuoſè ſoboleſcunt.* p. 407.

eſt celle que l'on a acquiſe. Il poſe pour principe que le rhumatiſme, la pierre, le ſable des reins, l'aſthme, la goutte, ſont des maladies de la même famille, & mêlées enſemble, qui ont ordinairement une cauſe commune; ſavoir, la ſeule maladie vénérienne, acquiſe par les actes vénériens, ou par les nourrices, ou par les baiſers impurs, ou par quelques autres moyens que la décence ne permet pas de nommer; que cette maladie une fois contractée eſt très-difficile à détruire; que par la ſuite elle reparoît ſous le maſque de pluſieurs maladies chroniques, non-ſeulement dans les trois cavités du corps humain, mais encore dans tous les membres, & voici le portrait qu'il fait. Si malheureuſement cette maladie eſt ancienne, elle eſt incurable. De-là tant de maiſons ſans héritiers, qui meurent dans la fleur de la jeuneſſe, ou qui périſſent

miſérablement ſans avoir pu procréer leurs ſemblables ; car ils portent dès leur naiſſance les ſemences cachées des maladies les plus graves ; de la goutte, des rhumatiſmes, de la phthiſie pulmonaire aiguë & chronique, de la fievre hectique, du ſcorbut, de l'hydropiſie, de l'aſthme, de la cachexie univerſelle, des obſtructions incurables, des viſceres les plus eſſentiels à la vie, de la phthiſie nerveuſe, des maladies hyſtériques & hypocondriaques, des toux catarrhales, de la paralyſie, des tremblemens, de l'épilepſie, de l'apoplexie, des fievres nerveuſes appellées vulgairement fievres malignes, & de pluſieurs autres maladies mortelles.

Ce Médecin obſervateur & très-inſtruit, traite toutes ces maladies avec différentes préparations mercurielles, auxquelles il aſſocie ſelon les circonſtances différens autres remedes ; il examine & conſidere com-

bien il y a de difficulté à connoître ce virus déguiſé ſous toutes ſortes de faces, & finit en diſant que cette quantité immenſe de gens de toute eſpece qui ſe mêlent de le traiter, eſt la cauſe d'une infinité de maux & de la deſtruction de l'eſpece humaine.

Le troiſieme Auteur eſt Charles Biſſet (1). Il donne dans ſes Eſſais de Médecine, ſect. 17, pag. 195, l'idée qu'il a conçue du ſcorbut de terre (*Land-Scurvy :* après avoir décrit les ſignes de cette maladie qu'il diviſe en trois temps, il paſſe au traitement qui conſiſte dans des remedes mercuriels, alliés à des purgatifs ; quelquefois il excite une ſalivation modérée qu'il entretient pendant quelque temps. Il prouve l'utilité de ſa méthode par des

---

(1) Medical Eſſays and Obſervations, by Charles Biſſet, M. D. Newcaſtle upon Tyne. Printed by Thompſon. *London*, *Dodſley*, 1766, in-8°.

obſervations qu'on peut voir aux pag. 275 & ſuiv.

Les ſignes de ce qu'il appelle ſcorbut de terre, ſont, 1°. de légeres fievres nerveuſes avec les ſignes de l'hypocondriaciſme & de l'hyſtériciſme; 2°. des dartres plus ou moins rouges, éréſypélateuſes, écailleuſes, des rhumatiſmes, la goutte vague, la ſciatique, des paralyſies bâtardes; 3°. très-ſouvent la cachexie, des hydropiſies de poitrine, l'aſcite, l'atrophie; 4°. des glandes dures, ſquirrheuſes, dans le col, les aines & pluſieurs autres parties; 5°. des ophtalmies, pluſieurs maladies des yeux, la dyſurie, pluſieurs affections de la veſſie; 6°. toutes les eſpeces de vers, & ſur-tout le tænia, qu'il guérit avec des remedes mercuriels, alliés à des purgatifs très-forts (*Voyez* pag. 130); 7°. des plaies aux jambes de la plus mauvaiſe qualité; 8°. les maladies de la peau, les dartres, herpes, &c. ſi elles diſparoiſ-

ſent dans les perſonnes du ſexe, elles attaquent les glandes du ſein, & y forment des ſquirrhes qui ſe terminent en cancers; 9°. les maladies des nerfs; 10°. les indigeſtions, la tranſpiration inſenſible arrêtée, les maux d'eſtomac, les douleurs de ventre; 11°. des urines pâles pour l'ordinaire, l'inſomnie vers le matin; & s'il y a ſommeil, il n'eſt pas rafraîchiſſant, & pendant le reſte de la matinée, les malades ſont peſans, inquiets, chagrins, portés à la colere, & ſentent le beſoin de dormir; après le repas, l'eſtomac eſt gonflé, les malades ont des rapports acides, rances, âcres, des nauſées, des vomiſſemens, des vents; 12°. la peau eſt dure, âpre, & quelquefois gerſée dans les paumes des mains & à la plante des pieds; 13°. dans cette maladie, les cauteres ſe tournent en ulceres de la plus mauvaiſe qualité; 14°. il y a très-ſouvent enflure aux chevilles des pieds, ſur-

tout le ſoir ; 15°. le ſcorbut de terre cauſe pluſieurs maladies chroniques dans le ſexe, les regles ſont irrégulieres, tantôt elles ſont entiérement ſupprimées, tantôt elles coulent en abondance, quelquefois goutte à goutte. Ordinairement les femmes attaquées de cette maladie ſont ſtériles ; ſi elles deviennent groſſes, leur groſſeſſe eſt orageuſe, leurs couches ſont difficiles & ſouvent ſuivies de pluſieurs maladies dangereuſes.

M. O-Connel, cité ci-deſſus, dit que ces maladies hypocondriaques & cachectiques ſont ordinairement appellées ſcorbutiques, quoiqu'elles proviennent de la maladie vénérienne dégénérée. Il parle en Médecin honnête & inſtruit ; mais il ſuit de l'extrait que je viens de donner du livre de M. Biſſet, ou qu'il ne connoiſſoit pas les ſuites de la maladie vénérienne, ou qu'il a voulu flater ſes malades.

La maladie que M. Biſſet caracté-

riſe du nom de ſcorbut de terre (Land-Scurvy) dans le langage véridique de Levinus-Lemnius, de Baglivi, de Maurice O-Connel, eſt la maladie vénérienne chronique. M. Biſſet ſe condamne lui-même en donnant le traitement de ſon ſcorbut de terre ; il fait uſage des mercuriaux, tant intérieurement qu'extérieurement, juſqu'à produire une ſalivation modérée ; il traite ſes malades en vrai Médecin : mais en les flatant, il fait tomber dans l'erreur les jeunes Médecins qui commencent à pratiquer ſans avoir vu des malades ſous la conduite d'un Praticien inſtruit.

Je penſe avoir prouvé ſuffiſamment ce que j'avois promis au commencement de ce Chapitre, en citant les obſervations & la méthode curative des trois Auteurs mentionnés.

CHAPITRE II.

De la méthode que j'ai ſuivie pendant quarante ans pour guérir la Maladie Vénérienne, ſoit inflammatoire, ſoit chronique.

JE ne traiterai pas de l'inflammation, ni des ſignes qui l'accompagnent dans la gonorrhée. Il n'y a aucun Médecin ou Chirurgien qui n'ait dû lire les ouvrages de M. Aſtruc, du grand Boerrhaave & de ſon Commentateur. On ne pourra jamais mieux dire, ſoit du côté de l'exactitude, ſoit du côté de la ſcience. Dans les gonorrhées, les chancres, le phymoſis, les bubons, &c. avec fievre ou ſans fievre, avec rougeur, ardeur, douleur, gonflement, &c. je n'ai jamais employé que des remedes antiphlogiſtiques, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, & un régime de la

même nature, pendant tout le temps de l'inflammation. Ces remedes ſont les ſaignées plus ou moins répétées, ſuivant la force de l'inflammation, les émulſions, les potions laxatives avec les tamarins, la crême de tartre, la manne, les cataplaſmes émolliens avec la farine de féves & l'oxycrat appliqués ſur les parties enflammées, &c. Lorſque l'inflammation eſt terminée par la réſolution, & que la matiere devient de bonne couleur, que les urines viennent ſans ardeur, ſans la moindre irritation, je commence à faire uſage du mercure intérieurement; mais je m'en abſtiens tant qu'il y a des ſymptômes inflammatoires, non-ſeulement dans les parties de la génération, mais aux aines, aux bourſes, au périnée. Dans les chancres & les autres ulceres vénériens, je n'ai jamais fait uſage des remedes mercuriels, ni des injections mercurielles, ſoit pendant le temps de

l'inflammation, ſoit pendant le ſuintement ou *ſtillicidium* de matiere déliée qui reſte à la fin des gonorrhées invétérées; le mercure empêche toujours la tranſpiration des plaies, leur ſuperficie devient *imperſpirable*, & le virus vénérien ſe communique à tout le corps avec des ſymptômes affreux, à la gorge, au front, avec des douleurs nocturnes, &c. Dans ces cas, j'emploie les cataplaſmes émolliens, animés avec le galbanum diſſous dans le jaune d'œuf; je fais en ſorte que le malade ait toujours le ventre libre, & lorſqu'il n'y a plus d'inflammation, je le purge fréquemment pendant un mois ou cinq ſemaines, ſelon ſes forces, avec le mercure doux trituré avec parties égales de racine de gingembre, & avec l'extrait ou la poudre de jalap. Je ſuis ſûr que par cette méthode on pourroit guérir les gonorrhées, les chancres, les phymoſis, &c. & que l'on pourroit non-ſeu-

lement préſerver le malade de la maladie vénérienne, mais le guérir parfaitement; il eſt vrai que cela arrive rarement, mais il faut l'attribuer aux circonſtances; au mauvais régime des malades, & au peu de ſoin que prennent de ces maladies ceux qui ſe chargent de les traiter.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir mauvaiſe opinion des Médecins & des Chirurgiens; je parle en général; & lorſqu'on examine la maniere dont ils ſont élevés aujourd'hui dans les Univerſités, dans les Ecoles & dans les Hôpitaux, on conviendra avec moi de ce que j'avance. Il eſt certain que l'Etat civil n'a pas pris en conſidération cette claſſe d'hommes deſtinés à la conſervation de la vie & de la ſanté des ſujets & des citoyens. On a vu peu de premiers Médecins qui aient entrepris, comme François Valles (Valleſius), premier Médecin de Philippe, Roi d'Eſpagne, de ré-

former les Univerſités, les Facultés, les Colleges de Chirurgie, de Pharmacie, &c. ce ſera encore pis par la ſuite, ſelon toutes les apparences, puiſqu'aujourd'hui (en 1773) il y a pluſieurs Souverains dans l'Europe qui n'ont plus de premier Médecin; & l'on ſait que, dans pluſieurs Etats, le premier Médecin a perdu les droits qu'il avoit ſur tous ceux qui exercent la médecine & ſes différentes parties, depuis l'établiſſement des Univerſités, des Académies, &c. &c. Les abus en médecine ne ſe réformeront que par l'érection d'un tribunal. J'ai prouvé la néceſſité de ce tribunal dans un ouvrage particulier.

CHAPITRE III.

Des effets pernicieux des préparations mercurielles adminiſtrées dans le temps de la Maladie Vénérienne inflammatoire.

J'AI décrit ci-deſſus la maniere de traiter les gonorrhées, les chancres, les phymoſis, les bubons dans le temps de l'inflammation, des ardeurs d'urine, &c. avec des remedes capables de terminer l'inflammation par la réſolution ou par la ſuppuration. Je n'ai pas parlé des moyens propres à détruire le virus vénérien qui reſte toujours dans le corps après que l'inflammation s'eſt terminée; car il eſt certain que dans les gonorrhées vénériennes, &c. quoique les ſymptômes de l'inflammation ſoient guéris,

le virus vénérien ne l'eſt pas. Il attaque les parties ſenſibles & irritables, telles que les nerfs & les arteres, & occaſionne un ſpaſme dans toutes ces parties ; il faut détruire ce ſpaſme général ; il faut augmenter la tranſpiration inſenſible ; il ſeroit même plus convenable de faire ſuer le malade régulierement par le moyen des bains de vapeurs, afin d'évacuer, par cette évacuation, les humeurs arrêtées pendant le ſpaſme des nerfs & des arteres.

La plupart de ceux qui ſe mêlent de guérir ces ſortes de maladies, ne penſent pas à l'extinction du virus vénérien qui reſte après la guériſon des gonorrhées. Ils ſe contentent, pour l'ordinaire, de détruire l'inflammation & de faire ceſſer la ſuppuration, & regardent le malade comme guéri lorſque l'écoulement eſt ceſſé, quoiqu'il paroiſſe encore un ſuintement lorſque le malade s'éveille ; mais

mais quelquefois cette goutte devient rebelle, & il en réſulte un écoulement de matiere déliée, & qui continue pendant long-temps, malgré les remedes aſtringens dont on fait uſage pour les guérir. Cet écoulement, qui n'eſt accompagné ni de douleur ni d'ardeur, eſt l'effet des liqueurs arrêtées par le ſpaſme des arteres ; & lorſque le ſpaſme ſera détruit, l'écoulement en queſtion finira également.

Voici les remedes dont j'ai toujours fait uſage après la guériſon de l'inflammation & de la ſuppuration des gonorrhées & des ulceres vénériens.

Je donne des ſels mercuriels unis à des purgatifs draſtiques & à des antiſpaſmodiques, en forme de pilules, dans l'intention de vaincre les ſpaſmes de l'eſtomac & du canal inteſtinal, & de tenir le ventre libre, de deux ou trois jours l'un ; dans les jours intermédiaires, je fais prendre le matin trois ou quatre verres d'une dé-

coction de ſalſepareille ou de bardane ; j'y ajoute quelquefois, pour augmenter la tranſpiration, quelques gouttes de vin antimonial, ou de teinture de verre d'antimoine d'Huxham.

Si le ſujet eſt robuſte, je lui fais prendre tous les jours, en entrant au lit, une pilule de celles mêmes qui lui ſervent de purgatif, & ſouvent je fais précéder ce médicament d'un bain de pieds. Si ces malades n'ont jamais été attaqués d'autres gonorrhées bien ou mal guéries ; s'ils font uſage de ces remedes pendant trois ſemaines, qu'ils ſuivent un régime régulier, je ſuis ſûr qu'ils ſeront parfaitement guéris.

Au contraire, ſi on traite les gonorrhées pendant l'inflammation avec des purgatifs draſtiques, unis aux préparations mercurielles ; ſi on traite les chancres vénériens avec l'onguent mercuriel, non-ſeulement les ma-

lades ne ſont pas guéris de ces ſymptômes inflammatoires, mais ils reſtent infectés du virus vénérien, & les plaies, tant celles des parties génitales, que des autres endroits, qui ont été traitées avec du mercure, deviennent, par la ſuite du temps, des carcinômes & des cancers, qui terminent douloureuſement les jours des malades qui ont été ainſi traités. J'ai vu traiter des gonorrhées & des chancres ſur le gland, avec la teinture de ſublimé corroſif, ſelon la méthode de M. le Baron Van-Swieten (1);

---

(1) M. Van-Swieten a conſeillé la teinture de ſublimé corroſif ſans les précautions que je lui avois communiquées; mais les Médecins & Chirurgiens, auxquels il avoit ordonné d'en faire l'eſſai, lui en rapporterent des effets merveilleux, ſans avoir eu la précaution de mettre deux fois par jour les malades dans le bain de vapeur; il a publié, ſur la foi de ſes adulateurs, les bons effets qu'ils aſſuroient en avoir obtenus. La même choſe eſt arrivée en Angle-

il

il s'en eſt ſuivi des cancers, entr'autres ſur un malade dont le gland a été rongé totalement juſqu'aux pointes des corps caverneux qui paroiſſoient à découvert. J'ai vu des bubons ouverts par une ſuppuration incomplette ; ils furent traités intérieurement par la même méthode, & extérieurement avec l'onguent mercuriel ; ils tomberent en cancers rongeans & douloureux, & l'extrait & la racine de ciguë ne produiſirent aucun effet avantageux.

Il eſt facile de concevoir que les remedes mercuriels & les purgatifs draſtiques, donnés dans le commencement de l'inflammation, contri-

---

terre à M. Pringle, digne diſciple de Boerhaave ; il a préconiſé la même teinture d'après le rapport des Chirurgiens qui étoient ſous ſon commandement, & qui s'occupoient plus à lui plaire, qu'à déclarer ce qu'il y avoit de nuiſible dans l'adminiſtration de ce remede.

buerent à l'augmenter, ainſi que le ſpaſme déja répandu dans les parties ſenſibles de tout le corps. Dans les ulceres vénériens, ces remedes s'oppoſeront à une ſuppuration louable, & produiront des effets pernicieux dans le ſyſtême nerveux & artériel; d'où l'on peut juger que la maladie ne fera que prendre de l'accroiſſement & ſe répandre, & combien il eſt rare qu'un ſujet qui en aura été une fois infecté, en ſoit guéri parfaitement, non-ſeulement à cauſe du mauvais traitement fait le plus ſouvent ſans ordre, ſans méthode, ſans la connoiſſance des effets des remedes, mais auſſi à cauſe du mauvais régime des malades, qui, n'étant pas alités, vivent à la maniere des gens ſains, fréquentent les compagnies, prennent des alimens & des boiſſons capables d'augmenter l'inflammation, & ne prennent jamais les remedes, (ſuppoſé qu'ils ſoient ordonnés à

propos), ni à temps, ni avec la tranquillité & le repos néceſſaires; ajoutez à cela que beaucoup de ces malades ſe livrent encore à leurs paſſions & aux deſirs violens dont ils ſont tourmentés; c'eſt pourquoi la virulence ſe propage, infecte tout le corps, & reſte cachée dans les parties les plus intimes; ce n'eſt qu'à la longue que ce vice ſe montre ſous les ſymptômes de maladies chroniques, lorſqu'on a donné lieu à ſon développement; ce que Baglivi a déja obſervé.

Je ne traiterai pas ici des autres ſymptômes de la maladie vénérienne, des douleurs nocturnes, des exoſtoſes, de la carie des os, des plaies, des tumeurs, des glandes engorgées & ſquirrheuſes, des dartres. Je ne traiterai pas non plus de la guériſon de cette maladie, ſoit par les remedes mercuriaux pris intérieurement & adminiſtrés en frictions, ſoit par les

ſudorifiques que l'on fait prendre aux malades, en les tenant dans des étuves; je remarquerai ſeulement que ceux qui penſent que la maladie vénérienne peut être guérie par la ſalivation en trente-ſix jours, ou en quarante ou cinquante jours ſans ſalivation, ſoit avec la teinture du ſublimé corroſif, ſoit avec d'autres ſecrets, en entre-mêlant l'uſage des purgatifs, ſe trompent & trompent les malades. Je ne puis pas concevoir que la maladie vénérienne puiſſe être guérie radicalement, lorſqu'elle eſt répandue dans le ſyſtême des nerfs & des arteres, ſoit avec des ſignes viſibles ſur la ſuperficie du corps, ſoit avec des ſignes cachés, dont le ſiege eſt dans les trois cavités du corps, que par les moyens ſuivans: 1°. après avoir vaincu le ſpaſme des nerfs & des arteres, en donnant des remedes ignées; 2°. par les ſueurs univerſelles de tout le corps.

Se perſuader que la maladie vénérienne, telle que je la ſuppoſe, puiſſe être guérie en laiſſant vivre les malades à la maniere des gens qui ſe portent bien, en leur permettant de ſortir, d'aller en compagnie, aux promenades, aux ſpectacles, quoique couverts de fourrures, qui les défendent de l'intempérie des ſaiſons (1),

---

(1) « *Sed nullum incommodum ab ægris per-* » *cipiebatur* (*i e à tinct. ſublim. corroſivi re-* » *fractà doſi*) *poterantque ſic tegere fœdi mali* » *curationem..... dùm ſimul plurimi ex illis* » *poterant vacare ſolitis laboribus, & æſtivis* » *præcipuis menſibus liberâ aurâ frui.....* » *Hinc quâvis tempeſtate anni in publicum pro-* » *dibant..... Publica frequentabant ſpecta-* » *cula, in quibus mos eſt ferè pelliceâ veſte* » *tegi..... Hoc modo plures, curæ tempore,* » *aulam, ſpectacula, amicos, frequentaſſe novi,* » *ſine noxâ* ». In Herm. Boerrhaave Aphoriſmos de cogn. & curandis morbis. Tom. V, *Lugd. Batav.* 1772, pag. 553.

Je ſuis entierement convaincu que M. le Baron Van-Swieten a été, dans cette occa-

c'eſt ne connoître ni la nature du virus vénérien, ni les moyens capables de l'exterminer & de l'anéantir. Si les remedes mercuriels, adminiſtrés dans cette maladie, ne ſont pas terminés par des ſueurs chaque jour qu'on les prend, cette maladie ne ſera jamais déracinée, les malades pourront paroître guéris pendant quelques mois; mais le principe de la maladie reſtera toujours dans le centre le plus intime du corps. Comme tous les Auteurs qui ont traité de cette maladie n'ont jamais penſé ni écrit qu'outre les mercuriaux les ſueurs étoient abſolument néceſſaires, on pourra préſumer qu'aucun des malades traités à

ſion, la dupe des courtiſans, ainſi que M. le Chevalier Pringle celle des Chirurgiens des Hôpitaux dont il avoit la direction, tous louant à outrance la teinture de ſublimé corroſif que ces deux ſavans Médecins avoient introduite dans la pratique de la Médecine.

leur maniere ne ſera jamais guéri ; ce qui eſt la principale cauſe pour laquelle le mal vénérien chronique eſt devenu une peſte lente & contagieuſe.

CHAPITRE IV.

Des effets que le virus vénérien produit dans les parties ſolides & dans les humeurs de notre corps.

IL y a autant de moyens d'être infecté de la maladie vénérienne, qu'il y a de différentes eſpeces de libertinage. La religion & la décence m'empêchent d'aller plus loin. Je citerai ſeulement, & en Latin, le paſſage ſuivant, tiré des ouvrages du plus célebre Naturaliſte qu'il y ait eu : *Hominem ſcire nihil ſine doctrinâ ; non fari, non ingredi, non veſci : breviterque non aliud naturæ ſponte, quàm flere. Ita-*

que multi exſtitere, qui non naſci optimum cenſerent, aut quàm ocyſſimè aboleri. Uni animantium luctus eſt datus, uni luxuria, & quidem innumerabilibus modis, ac per ſingula membra. C'eſt ainſi que s'exprime Pline, dans la Préface du Livre ſeptieme de ſon Hiſtoire Naturelle, en gémiſſant ſur les miſeres de l'homme.

Tous les Auteurs que j'ai lus ſur les maladies vénériennes, aſſurent qu'on peut en être infecté, ſi on dort dans le même lit avec une perſonne infectée de cette maladie, ſur-tout ſi tous les deux tombent en ſueur. Le poiſon vénérien entre alors par les veines abſorbantes de la peau, & les humeurs du corps en ſont viciées. On aſſure que le même accident arrive à ceux qui reſpirent l'air infecté & renfermé de la chambre d'un malade qui a des ulceres vénériens, & dont les humeurs ſont en pourriture. Je ſuis perſuadé que les humeurs d'un homme

ſain pourront contracter le virus vénérien de la maniere que je viens de décrire ; mais je ne penſe pas qu'il ſoit infecté au même point & auſſi fortement que ceux qui contractent cette maladie par les actes vénériens dans leſquels tout le corps, toutes les arteres, tous les nerfs ſont en contraction. Le virus vénérien contracté de cette maniere violente, attaque les nerfs & toutes les parties ſenſibles, & les fait tomber en ſpaſme. Le mouvement du ſang eſt ſuſpendu & arrêté, les humeurs s'enflamment ou tombent en pourriture, ſelon la diſpoſition du ſujet & du degré du ſpaſme des arteres, & de la malignité du virus vénérien. Les remedes qui conviennent après cette eſpece d'infection, ſont les ſeuls anti-ſpaſmodiques, & enſuite les ſudorifiques : on continue ces remedes juſqu'à ce qu'il paroiſſe un ſédiment louable dans les urines.

On contracte très-ſouvent le virus vénérien ſans qu'il paroiſſe le moindre ſigne d'inflammation, d'ardeur ni de démangeaiſon dans les parties infectées; on ſe regarde comme ſain & ſans la moindre infection; mais peu de temps après, & le plus tard au bout de vingt-quatre heures, on ſe ſent abattu, triſte, attaqué de quelque vertige, les yeux deviennent légerement rouges, on éprouve un certain bruiſſement dans les oreilles, ſignes certains que le ſpaſme contracté par l'acte vénérien, s'eſt terminé au *ſenſorium commune*, où le poiſon vénérien, inflammatoire ou chronique ſe fixe principalement; très-ſouvent l'irritation eſt ſi grande, que l'élaſticité ſe communique à tous les nerfs, à toutes les membranes du corps, qui tombent dans le même état. Quelquefois le poiſon vénérien, contracté de toutes ſortes de manieres, affoiblit le *ſenſorium commune* de telle ma-

niere, que pluſieurs tombent en démence, & dans une telle inſenſibilité, qu'ils deviennent triſtes, évitent la lumiere, fuient la compagnie, & ſont attaqués de toutes les maladies qui proviennent *ab infirmato tenore medullæ cerebri*, ſujet qui a été traité d'une maniere ſupérieure par M. Kloekhof, dans une ſavante Diſſertation imprimée à Utrecht en 1753.

J'ai vu pluſieurs malades infectés du poiſon vénérien ſans la moindre inflammation, plaie ou ſigne viſible dans les parties par leſquelles il avoit été contracté, qui, après avoir éprouvé tous les dérangemens de l'eſtomac & du bas-ventre, tomboient ſur le champ dans un dérangement total de l'eſprit, ou dans des convulſions terribles, ou avec perte de connoiſſance, comme il arrive dans la manie; quelques-uns, principalement les vieillards, tomboient en démence, ayant la poitrine légerement embar-

raſſée, une petite toux ſuivie de crachats, ſymptômes qui duroient juſqu'à ce que la pourriture totale de leurs humeurs vînt mettre fin à leurs jours. Je ſuis perſuadé que pluſieurs Médecins auront de la peine à croire, & nieront même ce que je viens d'avancer; ils m'objecteront qu'on ne trouve, dans aucun des Auteurs qui ont traité de cette matiere, des obſervations de maladies chroniques, dont l'origine avoit été le poiſon vénérien. Je pourrois en citer un grand nombre, je me contenterai d'en citer deux; l'une, que je ne tranſcrirai pas, ſe trouve dans le recueil d'Obſervations Médicinales de Jean Schenckius, *Lib.* 2, *de Morbis pulmonum*, Obſ. vij, p. 266, col. 2; la ſeconde, eſt la ſuivante, dans laquelle on voit que la maladie vénérienne chronique peut produire la manie. Quoique l'Auteur de cette Obſervation n'ait pas fait la moindre mention de la

maladie vénérienne, il eſt conſtant que cette manie, guérie par l'uſage du mercure pouſſé juſqu'à la ſalivation, étoit vénérienne.

Anno 1752, *Verbi divi Magiſter* 30 *annorum. . . . . maniaco correptus & diù afflictus fuit delirio. . . . . Poſt varia. . . . . ſed incaſſum. . . . . medicamenta, medicus. . . . . ſanguinem per octodecim vices miſit ad* ℥vi *quâlibet vice. . . . : hinc raſo capite univerſæ ejus regioni capillatæ unguentum mercuriale bis de die. . . . affricare juſſit. . . . . 30 die ſalivatio. . . . . poſt aliquot dierum intervallum, reſipuit, & mentis compos iterùm factus ; vir tamdiù demens & inſanus continuato per menſem ptyaliſmo. . . . . ſanitatem & rationis integritatem recuperavit. . . . De me ipſo teſtari poſſum, quòd in chronico delirio maniaco ſæpiùs vel ad ſalivationem, vel ſine ea ad mercurialia unguenta vel interni mercurii dulcis uſum, interpoſitis cathar-*

ticis confugerim, ſemperque ſpei optatus reſponderit eventus (1).

J'ai dit ci-deſſus que le virus vénérien affoiblit tellement le reſſort du *ſenſorium commune*, que toutes les fonctions animales & vitales deviennent languiſſantes. Cette foibleſſe du *ſenſorium commune* a été connue de toute antiquité ; c'eſt elle qui eſt la cauſe des idées les plus fixes, des plaiſirs vénériens les plus impurs & les plus criminels chez les Vieillards (2) ;

---

(1) *Nova acta Phyſico-Medica.* T. I, Obſ. 88, p. 346. *Norimb.* 1757, *in*-4°.

(2) *Avicenna*, l. 3, Fen. 20, cap. 4, p. 900, édit. Valgriſ. *de Aluminatis. Cœlius Aurelian. dechronic. morb. cap.* 9, *de mollibus ſive ſubactis quos Græci μαλθακες vocant : ubi oſtenditur hunc morbum à maligná ac fœdiſſimá mentis paſſione ortum ducere. Voyez auſſi* le Dictionnaire Hiſt. & Crit. de Chauffepied, vol. 4, art. Williams ; vous y lirez avec ſurpriſe dans quelle miſere eſt tombé le Chancelier Bacon.

mais cette foibleſſe eſt plus conſidérable dans le *ſenſorium commune* que dans le ſyſtême des nerfs & dans les parties où ils ſe terminent chez ceux qui ſont infectés du virus vénérien héréditaire ou acquis.

Les effets de ce poiſon vénérien produit dans les humeurs étant conſidérable, nous en développerons la malignité, & nous dirons par quels moyens elle eſt produite dans le corps humain.

Nous avons vu que le poiſon ou virus vénérien peut infecter le corps vivant par les embraſſemens amoureux, ſans qu'il s'en ſuive la moindre inflammation dans les parties viſibles de la génération. Nous avons dit que ſi après les actes charnels l'inflammation ſe montre dans les parties qui les ont exercées, il falloit la guérir ſimplement ſans aucune ſorte de remedes mercuriaux, & que lorſqu'elle ſera guérie totalement, il falloit

vaincre le levain vénérien, c'eſt-à-dire, le ſpaſme des nerfs & des arteres qu'il produit, & qui a ſon ſiege principal dans le *ſenſorium commune.* Si on néglige de traiter ainſi un malade à la ſuite d'une gonorrhée, d'un bubon, d'un chancre, &c. les humeurs s'altéreront à cauſe des ſpaſmes qui ſurviendront dans les différentes cavités du corps vivant.

J'ai dit ci-deſſus qu'auſſi-tôt que les nerfs & les arteres tombent en ſpaſme, qu'elles ſe rétréciſſent, & que le ſang ne circule pas librement, le ſang ainſi retenu par ſa propre nature, les parties dont il eſt compoſé, l'alterent & tendent vers la pourriture, la partie la plus volatile s'évapore par la tranſpiration, qui eſt cependant très-diminuée; de-là les engorgemens des glandes, la jauniſſe, les mauvaiſes couleurs du viſage, les ophtalmies bâtardes, les maux d'eſtomac, des reins, de la poitrine, principalement

dans les conſtitutions foibles ; mais dans les conſtitutions robuſtes, muſculeuſes, le vice du ſang eſt pouſſé vers les membranes muſculaires ſous la peau ; de-là les rhumatiſmes, la gravelle, & ſouvent la pierre. Je vais entrer dans quelques détails ſur les maladies produites par le vice vénérien, que j'ai vues & que j'ai traitées.

CHAPITRE V.

Des maladies chroniques ; ſuites du poiſon vénérien, & de la maniere de le traiter depuis l'enfance juſqu'à l'âge de puberté.

J'ai obſervé que les enfans nés de peres & de meres infectés du vice vénérien, étoient attaqués des maladies ſuivantes. J'en ai vu auſſi pluſieurs qui naiſſoient avec des vices de

conformation, par exemple avec l'ouverture de l'uretre mal placée, avec l'imperforation de l'anus. Cette partie étoit fermée par une pellicule quelquefois ſuperficielle, quelquefois plus profonde, & qui s'étendoit dans l'inteſtin. La ſeule utilité qu'on a retiré de l'opération, a été d'évacuer le meconium, mais je n'ai jamais vu que cette opération ait ſauvé la vie à ces jeunes victimes.

On ſait que, pour l'ordinaire, la dentition commence au ſeptieme mois; j'ai obſervé que chez ces enfans elle ne commençoit qu'à quatorze mois; leurs dents deviennent noires & ſe pourriſſent en peu de temps.

Ces enfans ſont tourmentés de douleurs d'eſtomac & de tranchées, ce qu'on connoît par leurs cris, par l'inſomnie; leurs excrémens ſont verdâtres; ils ſont diſpoſés à engendrer des humeurs acides, dont l'âcreté & l'irritation ne peut être corrigée que par

la diete de la nourrice, par des abſorbans, des frictions ſpiritueuſes.

Depuis l'âge de deux ans juſqu'à celui de puberté, ils ſont tourmentés par les vers; ce qu'on connoît par les vomiſſemens, le cours de ventre, les défaillances, la petiteſſe du pouls, ſon intermittence, par la démangeaiſon du nez, la toux ſeche, les accidens épileptiques.

Le ſigne qui m'a paru démontrer plus clairement le vice vénérien dans ces enfans, eſt une ampoule ou puſtule placée au milieu de la levre ſupérieure, intérieurement ſur le filet même; elle diſparoît quelquefois: mais elle eſt très-apparente, lorſque les autres ſymptômes ſe manifeſtent avec plus d'indenſité.

C'eſt dans ce même âge que paroiſſent le rachitis, les maux des yeux, les engorgemens des glandes, le ſpina ventoſa, ſur-tout dans les doigts des mains & les os des pieds,

la teigne, les écrouelles, les maladies de l'oreille, les croûtes, les puſtules ſur la tête & ſur le viſage, la mauvaiſe couleur, la débilité du corps jointe à la vivacité de l'eſprit, la courbure de l'épine & la difformité des os longs.

On pourra m'objecter que ces maladies ont été obſervées de tout temps, & qu'elles ne ſont pas le produit d'un vice vénérien, ce qui eſt vrai, ſi on ne fait attention qu'au vice des fluides & des ſolides, ſans conſidérer l'infection ou la pourriture d'une nature particuliere qui accompagne ces maladies dans les enfans infectés, & qui étoit inconnue avant l'apparition de la maladie vénérienne. D'ailleurs, dans les enfans engendrés de peres infectés, les ſymptômes ſont plus opiniâtres, plus rebelles, parce que les nerfs, les arteres, toutes les parties ſenſibles, ſont dans un état de ſpaſme continuel; que les liqueurs

ſont plus diſpoſées à la pourriture, plus épaiſſes, moins ſuſceptibles d'être évacuées par la perſpiration, & de tomber en ſuppuration.

Les indications curatives ſont 1°. de tenir libres l'eſtomac & tout le canal inteſtinal, d'atténuer les humeurs & de les préſerver de la pourriture. On ſatisfait à ces indications, en donnant des purgatifs échauffans, auxquels on aſſocie un demi-grain en un grain de mercure doux, en employant les bains de vapeur auſſi ſouvent que les forces peuvent le permettre, & les frictions de teinture de cantharides depuis les pieds juſqu'à la moitié de la jambe, lorſque le malade entrera au lit.

CHAPITRE VI.

Des maladies cauſées par le vice vénérien héréditaire, qui arrivent aux deux ſexes depuis l'âge de puberté.

CES maladies ſont les fievres quartes rebelles, la goutte, les rhumatiſmes, l'hémiplégie, la manie, la ſurdité, les ophtalmies, la jauniſſe, les palpitations, les douleurs d'eſtomac, les diabetes, les difficultés d'uriner, les coliques, la dyſurie, le lumbago, les douleurs vagues, les démangeaiſons au ſcrotum, & chez les perſonnes du ſexe, les fleurs blanches, &c.

L'expérience m'a appris que les effets du poiſon vénérien héréditaire, ou acquis *per ſingulas corporis partes*, étoient de ſe montrer ſur la peau

dans les corps robuſtes, muſculeux & vigoureux, & de paroître ſous la forme de rhumatiſmes, de ſciatiques, de dartres, d'ophtalmies, & dans les corps vifs, ſenſibles, ingénieux, délicats, tels que les perſonnes du ſexe, d'attaquer l'eſtomac, le canal inteſtinal, les reins, le diaphragme & les parties vitales.

Ce virus vénérien, qui s'eſt dépoſé ſur les nerfs, après que l'inflammation s'eſt terminée ou par réſolution ou par ſuppuration, ne ſe montre pas auſſi facilement dans la vigueur de la jeuneſſe; mais auſſi-tôt que les femmes commencent à perdre leurs regles, ou qu'elles ont ceſſées tout-à-fait, alors elles ſont tourmentées des maux de nerfs, des ſpaſmes de l'eſtomac & du canal inteſtinal, des engorgemens des glandes, des ophtalmies, des maux de tête, toutes maladies qui ne ſont accompagnées d'aucune inflammation véritable.

Chez les hommes robuſtes & vigoureux, tous ces maux ſpaſmodiques ſe montrent à la ſuperficie du corps & dans le canal inteſtinal, lorſqu'ils ont atteint l'âge de cinquante à ſoixante ans; & s'ils ne font pas de remedes, ou qu'ils ſoient traités avec des ſaignées, des purgations, faites avec la manne, le ſéné & les ſels neutres, avec des bains, des eaux minérales, la maladie finit par une hydropiſie de poitrine.

Si ces hommes ſont foibles, ſenſibles, irritables, adonnés à l'étude; s'ils ſont enclins à la débauche, alors tous leurs nerfs, principalement ceux de l'eſtomac & du canal inteſtinal, ſont attaqués de ſpaſme; de-là les coliques, l'ictere, les maladies du foie, des reins, de la tête, &c.

Le Médecin ne doit alors ſonger qu'à prolonger les jours de ſon malade & à diminuer ſes ſouffrances; ce qui m'a le mieux réuſſi, & dont j'ai

j'ai fait l'expérience pendant trente ans, même en faiſant vivre mes malades en ſociété & ſans quitter leurs occupations, eſt de tenir le canal inteſtinal libre par le moyen des pilules ſuivantes que je fais prendre depuis une juſqu'à cinq, une, deux ou trois fois par ſemaine, le ſoir en ſe mettant au lit.

℞ *Mercurii dulcis* ʒj.
Rad. zingib pulv.
Sacchari albiſſ. & duriſſ. } aa ʒj.
Camphoræ ʒß.
Terantur ſimul f. ſ. a. pulv. ſubtiliſſ. adde.
Extracti jalappæ Pharmac. Lond.
Cathart. Pharm. Lond. } aa ʒiß.
Aſſæ fætidæ.
Pilul. Ruſi. } aa ʒj.
Balſ. Peruv. liq. ʒß.
Elix. ppr. ſine acido ſ. q. m. f. pil. ſingulæ gr. v. inaurandæ.

Le lendemain au ſoir en entrant au

lit, je fais frotter les pieds & les jambes juſqu'aux mollets, avec trois onces de teinture de cantharides de la Pharmacopée d'Edimbourg (quatrieme édition); on frotte ces parties juſqu'à ce que la peau reſte parfaitement ſeche, ſans cela il ſurviendroit des ampoules qui empêcheroient de continuer les frictions que l'on fait ſeulement le ſoir du jour où les pilules ont lâché le ventre.

Je pourrois citer un grand nombre d'obſervations pour prouver les ſuccès de cette méthode, je me contenterai d'en citer deux.

1°. J'ai été conſulté par un malade âgé de quarante-cinq ans, né de parens qui avoient eu la maladie vénérienne, & qu'il avoit auſſi, à ce que je penſe, acquiſe de ſon côté; ſes vaiſſeaux ſpermatiques étoient gonflés, le ſcrotum couvert de tumeurs, les deux cubitus remplis de durctés qui reſſembloient à des exoſ-

toſes, mais ſans douleur, ni perte de mouvement; je penſai que le virus vénérien étoit dépoſé dans le *panniculum adipoſum*; je lui conſeillai de prendre les pilules ci-deſſus deux & trois fois par ſemaine pendant deux mois & demi, & de ſe frotter les duretés des bras avec la teinture de cantharides en entrant au lit, & le ſoir du jour où les pilules l'auroient purgé. Au bout de ce temps, les tumeurs devinrent rouges en certains endroits; elles s'enflammerent & ſuppurerent; l'enflure & la dureté diminuerent, enfin diſparurent; les bras ſe guérirent en peu de temps, l'homme devint ſain, & la couleur de ſon viſage annonça une ſanté parfaite.

20. Une autre perſonne, âgée de ſoixante-cinq ans, me conſulta, en 1766, ſur une dartre éléphantiaſique qui lui dévoroit les deux bras & les mains; je regardai cette maladie comme provenant *ex venere* A....

(J'ai vu quelques-uns de ces malades avoir les ongles tellement monſtrueux, qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs doigts). Je lui ordonnai les pilules ci-deſſus, & la teinture de cantharides en frictions ſur les parties malades ; il ſuivit ces remedes exactement pendant trois mois ; il ſe forma ſur le dos de la main un abcès qui jeta beaucoup de matiere ; le malade fut guéri de ſa dartre & de ſa maladie vénérienne ; il eſt aujourd'hui en très-bonne ſanté. (J'écris en 1776).

Je finis en obſervant que la plus grande partie des opérations chirurgicales ſont meurtrieres, parce que peu de Chirurgiens connoiſſent la maladie vénérienne chronique.

On accuſe l'air des Hôpitaux dans les Villes, les Armées & dans les Vaiſſeaux de guerre. On a raiſon juſqu'à un certain point ; mais combien de ſoldats, de matelots, de gens du bas peuple ſont infectés de maladies

vénériennes chroniques, ou par génération, ou par leur propre libertinage; la plupart ont été mal guéris, la plupart ont éprouvé rechûtes ſur rechûtes. Le Chirurgien ne connoiſſant pas la cauſe des mauvaiſes ſuppurations, des engorgemens, des glandes, coupe, inſtrumente, & tout finit par la gangrene. La plupart ignorent encore la maniere dont il faut employer le mercure dans de telles circonſtances.

De his forſan ſcribam, ſed quare?

CHAPITRE VII.

Examen de quelques queſtions relatives aux Maladies Vénériennes.

§. PREMIER.

1°. *Des Sudorifiques.*

JE penſe que le poiſon vénérien, dans ſon commencement, a été ſi aigu, ſi venimeux, qu'il tuoit en trois ſemaines; ce qui me porte à le croire,

c'eſt qu'il faiſoit tomber en très-peu de temps les parties molles en gangrene, & les parties ſolides en carie & en ſphacele. (*Voyez* Alexander Benedictus). Depuis l'année 1518, lorſque le gaïac s'eſt introduit, cette maladie parcourut des temps plus longs. On voit qu'elle imita la peſte; celle-ci tue au commencement en ſix, en douze, en dix-huit, en vingt-quatre heures; enſuite la fievre ſurvient; elle tue en trois jours, en cinq, elle s'étend juſqu'au ſeptieme ou au neuvieme jour, & devient à la fin une fievre putride, ou une fievre de la nature des intermittentes *mali moris*. Cette maladie eſt donc aujourd'hui moins aiguë, mais toujours venimeuſe, rebelle & deſtructive de l'eſpece humaine. Nous en connoiſſons encore aujourd'hui deux eſpeces, une qui eſt inflammatoire, & l'autre qui eſt chronique; la premiere s'annonce ſous les ſymptômes d'une violente

gonorrhée, des inflammations des teſticules, du prépuce, des douleurs vives du canal de l'uretre, des bubons, &c. Nous voyons tous les jours ces accidens dans les corps robuſtes & forts à la ſuite d'un commerce impur; mais ſi c'eſt un corps maigre, foible, cachectique, d'une conſtitution grêle & délicate, qui ſoit âgé de plus de cinquante ans, alors le virus acquis ne produira pas une inflammation; il ſera repompé, ſe communiquera à toutes les parties; ce qui s'obſerve par la triſteſſe, la peſanteur & l'abattement qui s'enſuivent. Examinons actuellement ce qu'il faut faire dans ces deux eſpeces de maladies vénériennes, & quel eſt le traitement qui leur convient.

C'eſt une loi de la nature que plus un corps eſt ſain, jeune, vigoureux, élaſtique, plus il eſt ſenſible; le contraire arrive dans un corps malade, âgé, foible, ſans reſſort. Si on met

un grain de ſublimé corroſif ſur la cornée d'un cadavre, il ne ſurviendra ni inflammation ni gangrene; mettez-le ſur la cornée d'un vieillard maigre, ſec, cachectique, il produira une inflammation, mais légere; la gangrene viendra avant la ſuppuration, & la fievre ſera légere. Mais ſi vous mettez ce grain de ſublimé corroſif ſur le même endroit de l'œil d'un jeune homme, alors il y aura une vive inflammation, avec tumeur, rougeur du globe & des paupieres; il ſurviendra une fievre violente, des maux de tête; enfin tout s'armera dans le corps pour produire la ſuppuration, & par ſon moyen chaſſer l'ennemi hors du corps. Voilà la loi de la nature.

Suppoſons préſentement qu'un corps ſain & robuſte ſoit attaqué du virus vénérien, *vel ex coitu impuro, vel alio modo.* La nature irritée à proportion de ſes forces, produit auſſi-tôt l'in-

flammation ; elle réunit toutes ſes forces, excite un mouvement dans les nerfs & les arteres ; il ſurvient d'abord des tumeurs inflammatoires dans les parties léſées, des bubons ; il ſurvient des gonorrhées, des douleurs dans toutes les parties, des tumeurs ſur la peau, des ulceres à la tête, aux oreilles, dans l'intérieur de la bouche, des puſtules ſur le front, & la plupart de ces tumeurs ne tardent pas à ſuppurer. Ici la nature jette tout le virus vers la ſurface du corps où les nerfs & les arteres viennent ſe terminer.

Dans les cinquante années qui ſuivirent l'apparition de la maladie vénérienne en Italie, & dans la partie méridionale de la France, les hommes étoient plus robuſtes, plus vigoureux. Nous liſons, dans les Auteurs de ce temps, les affreux ravages que cette maladie faiſoit ſur la peau, ſur les os de la tête, &c. Nous y voyons, &

dans Fallope ſur-tout, mort trop tôt pour les progrès de la médecine, que l'effet du virus vénérien étoit de détruire par la carie, par le pus, la ſanie & les humeurs fougueuſes.

Alors l'indication curative étoit d'augmenter la circulation, de relâcher la peau, en donnant le gaïac, la teinture de ſublimé corroſif donnée dans une décoction ſudorifique, les malades étant mis dans un bain de vapeur, & reſpirant toujours un air chaud, au quatre-vingtieme degré du thermometre de Fahreneith, auroit encore produit plus d'effet; les ſueurs abondantes & continuelles nétoieroient, purifieroient & renouvelleroient tout le corps. Cet effet étoit produit par le gaïac; & voilà l'origine des louanges que Fernel, Hutten, & pluſieurs autres, ont fait de ce médicament; voilà la cauſe de la guériſon de deux Eſpagnols, guéris ſous le Tropique, à l'Iſle de Saint-Do-

mingue ; c'eſt auſſi de-là que nous pourrons tirer l'indication curative qui ſe préſente encore de nos jours.

Lorſque le virus vénérien ſe jetera ſur les parties extérieures du corps, ou *per vires actuoſas vitæ*, ou après la ſalivation, ou après quelque autre traitement mercuriel, l'indication curative ſera de guérir par tous les remedes qui relâchent la peau, qui augmentent le mouvement des arteres ; ce que l'on fera en faiſant prendre des boiſſons anti-ſeptiques, & en faiſant reſpirer en même-temps un air preſque auſſi chaud que le ſang humain.

Un autre incident arrivé dans les commencemens de l'apparition de la maladie vénérienne, donna de la réputation au gaïac. Suivant Fracaſtor, le mercure fut mis en uſage par un Barbier de Veniſe, avant que Bérenger s'en ſervît. On donnoit à tort & à travers le mercure & la ſalivation.

Qu'arriva-t-il ? Le virus étoit en partie vaincu & expulſé ; le reſte ſe jetoit vers la peau, ſur les os de la tête, du nez, de la mâchoire, ſur les dents, les bras, &c. On apporta du gaïac de l'Amérique ; on en fit uſage dans ces reliquats ; il réuſſit parfaitement. La teinture de ſublimé corroſif auroit le même avantage, & guériroit même plus promptement, ſi on l'employoit comme je viens de le dire.

---

§. II.

Des Frictions.

J'AI décrit les ſuites de la contagion dans un corps robuſte, ſain & vigoureux, ſoit dans le commencement de l'apparition de la maladie vénérienne, ſoit dans celle qui exiſte de nos jours : ſuivons les effets de la contagion dans un corps foible, ſans nerfs, uſé, enfin dans ces ſujets que l'on trouve ſi ſouvent à la Cour & dans les grandes

Villes. Suppoſons qu'un de ces corps ſoit infecté *vel per legitimam venerem, vel per inſolitam vagamque.* Qu'arrivera-t-il ? La nature trop foible pouſſera-t-elle le virus vers la peau ? naîtra-t-il, dans différentes parties, une inflammation forte, des tumeurs qui viendront à ſuppuration comme dans le corps robuſte ? Non certainement. Le virus s'attachera aux parties qui ont été léſées en premier ; peu à-peu il gagnera du terrain, en ſuivant les membranes & les enveloppes des nerfs, & ſe montrera ſeulement ſous les ſymptômes des maladies chroniques. Qu'arrive-t-il alors ? La triſteſſe s'empare de l'ame, on eſt tourmenté de vertiges par intervalles, on éprouve une douleur ſourde aux épaules, au col & ſur les reins, un embarras dans la gorge, une légere rougeur des yeux ; on reſſent, dans les parties léſées, une inflammation très-modérée ; il ſurvient un écoulement, mais de mauvaiſe nature, ſanieux, ſéreux & peu abon-

dant; peu après on eſt attaqué de douleurs ſourdes au ſternum, ou au côté droit, de vents dans l'eſtomac, de borborygmes dans le colon, d'ulceres dans l'intérieur de la bouche; les gencives deviennent d'un rouge pourpre; il paroît ſur le viſage de petits boutons, mais en petit nombre; quelquefois ils ſe jettent ſur le front; ces malades ont des douleurs de tête fréquentes; ils deviennent triſtes, languiſſans, pareſſeux; ils éprouvent rarement des douleurs pendant la nuit dans les articulations; mais il leur ſurvient des tumeurs, des exoſtoſes ſur la tête, ſur les tibias; pluſieurs ont les ongles difformes, des douleurs d'eſtomac après le repas. Les femmes ont des coliques plus vives, plus tranchantes avant l'apparition de leurs regles; il leur ſurvient des maladies dans les reins, dans les ovaires; le teint devient jaune, plombé, verdâtre. Enfin ces malades ſont tourmentés de mille maux différens, qui les dégoûtent de

la vie & leur en font deſirer la fin. Tous ces ſymptômes ont été obſervés par différens Auteurs ; je les ai vus moi-même. Seroit-il raiſonnable de guérir ces malades par le gaïac, par les ſudorifiques, par la teinture de ſublimé corroſif ? Non. Voyons donc avec quels remedes il faut les traiter.

1°. Si j'apperçois des plaies au palais, avec crainte de carie aux os du palais & du nez, je prépare le malade pendant quatre à cinq jours, & je paſſe ſur le champ à l'uſage des frictions, que je fais continuer juſqu'au trente-cinquieme jour ; que la ſalivation ſurvienne ou non, je ne pouſſe pas les frictions plus loin ; ſi elle paroît, je la laiſſe, je la modere, ou je la prolonge à volonté.

Lorſque je traitois quinze à vingt ſoldats à la fois dans les Hôpitaux Ruſſes, je pouvois prolonger la ſalivation ſans continuer l'uſage du mer

cure, & la modérer ou la faire finir ſans employer de purgatifs.

Lorſque je voyois que le malade avoit rendu, pendant ſix à ſept jours, deux ou trois livres de ſalive pendant vingt-quatre heures, & que le neuvieme ou le dixieme jour la ſalivation diminuoit, & n'alloit plus qu'à une livre ou peu de choſe, je ne faiſois pas adminiſtrer de nouvelles frictions; je faiſois mettre, dans douze onces d'eau, trois onces de vin blanc du Rhin, ou de vin d'Eſpagne; &, à leur défaut, autant d'eau-de-vie: je faiſois boire cette mixture tiede à la doſe d'une once toutes les demi-heures; & dans l'eſpace de ſix heures, la ſalivation revenoit au point que je deſirois. Si je voyois au contraire une grande inflammation dans la gorge, une ſalivation trop abondante & mêlée de ſang, épaiſſe, jaunâtre, & à la quantité de quatre livres par jour, alors je ne purgeois pas; ce que je

regarde comme très-pernicieux : mais je faiſois mettre trois ou quatre onces de lait dans une livre d'eau ; je faiſois prendre ce mêlange tiede à la doſe de deux ou trois onces à la fois ; dans l'eſpace de quatre heures, la ſalivation & le mal de gorge diminuoient : ſi le malade en prenoit trop à la fois, la ſalivation s'arrêtoit entierement. De cette maniere, tantôt avec l'eau & le vin, tantôt avec l'eau & le lait, j'obtenois une ſalivation graduée juſqu'au quarantieme jour, qui n'étoit ſuivie d'aucun inconvénient, & je n'employois jamais plus de trois ou quatre onces de mercure appliquées dès le commencement. Cette méthode eſt différente de celle qui eſt uſitée dans quelques Villes de France où l'on donne du lait aux malades en même temps qu'on leur adminiſtre des frictions à outrance ; alors le lait arrête l'action du mercure qui reſte dans le corps.

2°. Si je ſuis aſſuré que les ſymptômes inflammatoires, & les autres accidens vénériens du malade que j'ai à traiter, ne doivent pas ſe terminer par la carie, ou par la deſtruction de quelque partie charnue, alors je ne me preſſe pas de faire ſaliver ; je fais faire des frictions avec l'onguent mercuriel camphré à petites doſes, ou chaque jour, ou de deux jours l'un ; & je continue ainſi juſqu'au trentieme ou au trente-cinquieme jour.

3°. Si je ne vois chez le malade que des ſignes d'une maladie vénérienne déguiſée ſous les ſymptômes d'une maladie chronique, je ne fais pas ſaliver, je n'emploie pas les frictions, mais je donne à l'intérieur des remedes mercuriels unis à d'autres remedes appropriés à la maladie chronique que j'ai en même-temps à traiter.

§. III.

De la meilleure maniere d'adminiſtrer les Frictions.

LE grand Boerrhaave, mon Maître, n'a jamais traité les malades attaqués de maladie vénérienne, par les frictions. Il ſe ſervoit du mercure doux qu'il faiſoit prendre intérieurement à la maniere de Sydenham; il n'a jamais enſeigné d'autre méthode pendant deux ans que je l'ai ſuivi, ſoit dans les leçons particulieres ſur les Aphoriſmes, ſoit dans ſes lecons publiques ſur la maladie vénérienne. Ce grand homme craignoit les frictions, parce que, diſoit-il, la grande quantité de mercure qui entre dans le corps, *rodit & deſtruit oleum illud animale quo membranæ & nervi imbuuntur: tunc flaccidi fiunt, & membranæ craſſæ imperſpirabileſque evadunt; obſervatum eſt illos qui*

liberaliter mercurio tractati fuêre, in morbos melancholicos & cachecticos incidiſſe.

Mais on ne connoiſſoit pas encore les bons effets du camphre, du muſc, & ſur-tout du bain de vapeur, pour chaſſer du corps tout le mercure qui y entre, ſoit par les frictions, ſoit par la bouche; & il craignoit, avec raiſon, que le mercure reſtât dans le corps, parce qu'il ne ſavoit pas l'en faire ſortir, comme je l'ai indiqué ci-deſſus. Voici ce que je penſe ſur cet objet:

Ou la maladie vénérienne ſe montre ſur la peau avec des ſymptômes qui lui ſont propres, ou non. Si elle s'annonce ſur la ſurface du corps & aux extrémités, par des ulceres, des dartres, des verrues, des exoſtoſes, des douleurs oſtéocopes, alors la guériſon conſiſte à pouſſer toute la circulation des humeurs du centre à la circonférence: ou elle eſt plus dans

le centre du corps que ſur la peau; & alors l'indication eſt la même.

Dans le premier cas, je fais faire des frictions aux jambes avec une demi-once ou ſix gros d'onguent mercuriel camphré, fait avec une partie de mercure, & deux de beurre de cacao, triturés enſemble pendant quarante-huit heures; les frictions ſe font du talon au genou ſeulement, à moins qu'il n'y ait un vice local dans quelque partie. Je fais continuer ces frictions tant que durent les ſymptômes, tantôt de ſuite, tantôt en y mettant quelque intervalle. Pendant tout ce temps, je fais boire toujours chaud, & toutes les deux heures, la décoction de ſalſepareille très-ſaturée; j'y fais ajouter quelquefois ſix gouttes par verre de teinture de ſublimé corroſif. Si le malade eſt toujours en tranſpiration, s'il s'aſſujettit à prendre pour toute nourriture des bouillons de riz, de gruau, des compotes

bien ſucrées, de la poudre de pain bien fermentée, quelques laits de poule, ſur ſix onces deſquels on met une once de vin de liqueur, alors on pourra faire uſage de la teinture de ſublimé corroſif en même-temps qu'on emploiera les frictions; tout le mercure ſortira par la peau, & expulſera tout le virus qui cauſoit la maladie. On appliquera nuit & jour, ſur les exoſtoſes & les ulceres vénériens, lorſqu'ils ſeront ouverts, des flanelles imbibées de décoction de gaïac très-ſaturée. Ce malade ſera guéri du trente-cinquieme au quarantieme jour; mais ſi le malade, outre les ſymptômes externes, eſt attaqué d'ulceres à la gorge, de carie aux os du palais, du nez, alors on doit employer, pour chaque friction, juſqu'à une once d'onguent mercuriel préparé de la maniere ci-deſſus; faiſant en même-temps uſage de la décoction chaude de ſalſepareille,

on ne donne pas la teinture de ſublimé. Ayant mis une ſi grande quantité de mercure dans le corps, peut-être qu'il ne ſortira pas auſſi-tôt avec la ſueur & la tranſpiration, peut-être que la ſalivation s'enſuivra; mais elle ſera auſſi forte ou auſſi légere que l'air reſpiré par le malade ſera froid ou chaud; le malade doit toujours reſter au lit: il faut dépurer & nettoyer la carie de ces parties ſi parfaitement, qu'il n'y reſte pas le moindre reliquat; ce qu'on pourra voir en examinant le mucus des narines.

Si les os de la tête, les zigomatiques, ceux des épaules, ſont cariés & qu'ils ne ſoient pas à découvert, il faudra les mettre à découvert, & les traiter comme j'ai dit ci-deſſus.

Dans le ſecond cas, je penſe qu'on pourroit donner le mercure doux à la maniere de Sydenham & de Boerrhaave; cependant je préfere l'on-

guent mercuriel préparé comme je l'ai indiqué.

Je ne fatigue pas inutilement le malade avec des bains ; la vraie préparation ſeroit de mettre le malade pendant cinq à ſix jours dans un bain de vapeur modéré, & de lui faire faire uſage pendant ce temps de la boiſſon de ſalſepareille. Lorſque le corps eſt ainſi ramolli & relâché, je paſſe à l'uſage des frictions que je fais adminiſtrer de ſuite, en y mettant un intervalle. Je peux empêcher la ſalivation 1°. par la chaleur de l'atmoſphere ; 2°. avec un mêlange de muſc, de camphre, triturés avec le ſucre que je fais avaler au malade tous les jours. Quant à la maladie vénérienne déguiſée, qui ſe montre ſous les ſignes des maladies chroniques, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit.

§. IV.

§. IV.

De l'emploi des purgatifs pendant le traitement des Maladies Vénériennes, de leur eſpece, du temps où il faut les employer, & de la maniere dont on doit les adminiſtrer.

J'AI obſervé que pluſieurs Médecins purgeoient les malades pendant le traitement avec les frictions, ou lorſqu'ils donnoient le mercure à l'intérieur; j'ai remarqué qu'ils n'avoient d'autre intention que de détourner la ſalivation, en augmentant les évacuations du bas-ventre; ils ont réuſſi quelquefois au-delà de leurs deſirs; la ſalivation s'arrêtoit; ils faiſoient recommencer l'uſage des frictions, & quelquefois par quatre ou cinq repriſes, pendant un ſeul traitement. Je laiſſe à juger à ceux qui ont de l'expé-

rience, ſi ces malades ſeront guéris; ce n'eſt pas ici le lieu de m'occuper à relever toutes les fautes qui ſe font ordinairement dans le traitement de la maladie vénérienne. Je me bornerai à établir quand on doit purger, & de quelle maniere on doit le faire. Si la maladie vénérienne eſt à la ſuperficie du corps d'une maniere ſi viſible qu'il y ait des ulceres, des exoſtoſes, alors il eſt inutile, il eſt même dangereux de purger pendant le temps des frictions. L'indication eſt de déterminer le mercure vers la peau, & de le faire ſortir avec la tranſpiration pendant trente-cinq jours.

Mais ſi le virus reſte plus dans l'intérieur du corps, qu'il ait été reçu par les vaiſſeaux ſanguins immédiatement, & par des parties ſeulement couvertes de l'*épithelium*, alors il faut employer des laxatifs doux, ſoit ſeuls, ſoit avec la teinture de ſublimé. On donne ces laxatifs tous les jours, met-

tant ſeulement un jour de repos tous les cinq ou ſix jours ; il faut que par ce laxatif le mercure ſoit pouſſé vers l'inteſtin rectum & vers l'utérus chez les femmes. La perſpiration & les ſueurs ne ſeront pas détournées par ces remedes ; ce que font les purgatifs, ſur-tout les draſtiques, & c'eſt pour cela qu'ils ſont nuiſibles. Que la ſalivation ſurvienne ou ne ſurvienne pas, il faudra continuer ce laxatif.

Quelquefois le malade impatient ſe découvre pendant la nuit ; l'air de la chambre étant plus froid que celui du lit, le malade ſe refroidit, & il commence à ſaliver ; alors l'indication eſt de rétablir la tranſpiration & les ſueurs, & non pas de purger comme on fait ordinairement. Voici le remede dont je fais uſage.

℞. *Radic. ſarſæparillæ minutim ſciſſæ* ℥ ß.

Coque in ℥ *xviij aquæ ad* ℥ *x vel ad* ℥ *ix.*

Sub finem adde

Foliorum ſennæ mundatæ ʒ*j vel* ʒ *i* ß *vel* ʒ *ij.*

Flavedinis corticum citri recentis vel foliorum pimpinellæ ʒ *j.*

Semin. cardamomi minor. excort. vel ſeminis coriandri ʒ ß.

Poſt aliquot ebullitiones digerantur fervidè : colaturæ frigidæ adde

Tinct. ſublim. corroſivi à guttis x ad xxx. (1)

Miſce. Capiat manè tepefact. balneo mar. pro unâ doſi.

Les malades vont à la ſelle deux ou trois fois, & ils ne doivent pas aller davantage pendant vingt-quatre heures ; la doſe du ſéné doit être aſſujétie à cette regle.

---

(1) Il entre, dans la teinture de ſublimé corroſif, trois grains de ſublimé ſur douze onces d'eau-de-vie.

Voilà les indications que j'ai pour purger pendant les frictions, & lorſque je traite avec des mercuriels internes la maladie vénérienne déguiſée ou dégénérée.

On retire un autre avantage de cette ſorte de laxatifs. Le mercure ſe répand plus ſûrement dans toutes les parties même les plus éloignées ; tous les vaiſſeaux chyliferes reprennent leur reſſort ; la ſecrétion de la bile ſe fait régulierement ; toutes les fonctions ſont rétablies, la mélancholie ſe diſſipe, la tranquillité d'eſprit, la gaieté reviennent, & le malade retrouve la ſanté.

Telle eſt la méthode que j'ai employée, & qui m'a réuſſi depuis quarante ans que j'ai traité cette maladie ; j'ai cru devoir la décrire ; j'aſſure avoir guéri de cette maniere plus de quatre cents malades entierement vérolés. Quant à ceux qui étoient infectés de la maladie vénérienne chro-

nique, & maſquée ſous d'autres ſymptômes, je ne pourrois en dire le nombre, mais il eſt ſûr qu'il ſurpaſſe le premier. Je laiſſe à mon confrere, à mon ami M. le Docteur Andry, Médecin de la Faculté de Paris, qui eſt ma ſeule conſolation dans mes infirmités & dans ma vieilleſſe, le ſoin de publier ces réflexions, s'il les juge de quelque utilité. *A Paris, ce* ($17\frac{20}{12}76$). A. R. Sanchès.

F I N.

FORMULES de quelques Médicamens compoſés dont il eſt parlé dans cet Ouvrage.

Extrait de Jalap de la Pharmacopée de Londres.

VERSEZ de l'eſprit-de-vin rectifié ſur la racine de jalap miſe en poudre ; tirez-en la teinture en expoſant le matras qui les contient à une chaleur convenable ; faites bouillir le réſidu dans l'eau à pluſieurs repriſes ; filtrez la teinture ſpiritueuſe, faites-en évaporer l'eſprit-de-vin juſqu'à ce que le tout commence à s'épaiſſir ; filtrez auſſi les décoctions, & les faites évaporer juſqu'à ce qu'elles commencent à s'épaiſſir ; mêlez alors les extraits enſemble, & donnez-leur la conſiſtance de pilules en employant un feu modéré.

Extrait cathartique de la Pharmacopée de Londres.

Prenez d'aloé ſuccotrin une once & demie ;

de pulpe de coloquinte, ſix gros ;

de ſcammonée ; } de chaque

de ſemences de petit cardamôme ſans écorce, } une demi-once.

d'eau-de-vie forte, une livre, (ou ſeize onces).

Verſez l'eau-de-vie ſur la pulpe de coloquinte que vous aurez coupée auparavant en morceaux, (& dont on aura auſſi ſéparé les graines), & ſur les ſemences de cardamôme concaſſées ; laiſſez le tout en digeſtion pendant quatre jours à une chaleur douce ; paſſez au bout de ce temps la teinture avec expreſſion, & ajoutez-y l'aloé & la ſcammonée que vous aurez auparavant réduites en poudre ; après que ces ſubſtances ſeront diſſoutes dans la teinture, faites évaporer l'humidité

& réduiſez la maſſe à la conſiſtance de pilules.

Teinture de Cantharides.

Prenez de cantharides deux gros ; d'eſprit-de-vin affoibli une livre & demie.

Laiſſez le tout en digeſtion pendant quatre jours au bain de ſable, & filtrez enſuite la teinture à travers le papier gris (1).

(1) *Voyez* la Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres, traduite de l'Anglois, ſur la ſeconde édition donnée avec des Remarques, &c. T. II, p. 58 & 61. *Paris*, 1771, 2 vol. *in*-4°. Chez *Théophile Barrois.*

ERRATA.

Page 1, *lignes* 2 & 8, Montagne, *liſez* Montaigne.

Page 79, *lignes* 5 & 6, de lui faire mettre, *liſez* de faire mettre ſur elle.

Page 91, *ligne* 7 de la note, *earum*, liſez *eorum.*

Page 110, *ligne* 6, chaud, *liſez* chaude.

Page 138, *ligne derniere*, Philippe, *liſez* Philippe II.

Page 166, *ligne* 10, les diabetes, *liſez* le diabétès.

TABLE
DES CHAPITRES.

INTRODUCTION, Page 1

§. I. *Des effets que le ſpaſme des arteres produit dans le corps en ſanté*, 31

§. II. *Du ſpaſme des arteres & des nerfs à la ſuite de la morſure des animaux venimeux*, 48

§. III. *Du ſpaſme des arteres & des nerfs produit par les maladies contagieuſes*, 53

§. IV. *Des moyens propres à guérir les maladies ſpaſmodiques dans leur invaſion*, 63

§. V. *Des Remedes anti-ſpaſmodiques*, 83

§. VI. *Du feu comme remede, & des remedes appellés ignées*, 89

CHAP. Ier. *De la Maladie Vénérienne chronique, & de quelques Auteurs qui en ont parlé,* 107

CHAP. II. *De la méthode que j'ai ſuivie pendant quarante ans pour guérir la Maladie Vénérienne, ſoit inflammatoire, ſoit chronique,* 135

CHAP. III. *Des effets pernicieux des préparations mercurielles adminiſtrées dans le temps de la Maladie Vénérienne inflammatoire,* 140

CHAP. IV. *Des effets que le virus vénérien produit dans les parties ſolides & dans les humeurs de notre corps,* 151

CHAP. V. *Des maladies chroniques ; ſuites du poiſon vénérien, & de la maniere de les traiter depuis l'enfance juſqu'à l'âge de puberté,* 161

CHAP. VI. *Des maladies cauſées par le vice vénérien héréditaire, qui arri-*

vent aux deux ſexes depuis l'âge de puberté, 166

CHAP. VII. *Examen de quelques queſtions relatives aux Maladies Vénériennes*, 173

§. Ier. 1°. *Des Sudorifiques*, ibid.

§. II. *Des Frictions*, 180

§. III. *De la meilleure maniere d'adminiſtrer les Frictions*, 187

§. IV. *De l'emploi des purgatifs pendant le traitement des Maladies Vénériennes, de leur eſpece, du temps où il faut les employer, & de la maniere dont on doit les adminiſtrer*, 193

Fin de la Table.

DISSERTATION
SUR L'ORIGINE
DE LA
MALADIE
VENERIENNE,

DISSERTATION
SUR L'ORIGINE
DE LA
MALADIE
VENERIENNE.

DISSERTATION

SUR L'ORIGINE

DE LA

MALADIE

VENERIENNE,

POUR PROUVER

Que le mal n'eſt pas venu d'Amerique, mais qu'il a commencé en Europe, par une Epidemie.

A PARIS,

Chez { DURAND, rue Saint Jacques, au Griffon.
PISSOT, fils, Quai des Auguſtins, à la Sageſſe.

M. D. CC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT DURAND, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre *Diſſertation ſur l'origine de la maladie Vénérienne*. S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces Cauſes, voulant favorablement traiter led. Expoſant. Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de 3 années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſen-

tes feront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans 3 mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dud. Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr d'Agueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sr d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre per-

miſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le 23 jour du mois de Septembre l'an de grace 1750. & de notre Regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 12 *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N. 492. *fol.* 363. *conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 23 *Février* 1723. *à Paris le* 23 *Octobre* 1750.

LE GRAS, Syndic.

DISSERTATION
SUR L'ORIGINE
DE LA
MALADIE VENERIENNE.
POUR PROUVER

Que ce mal n'eſt pas venu d'Amerique, mais qu'il a commencé en Europe par une Epidémie.

SECTION PREMIERE.

Autorités, qui prouvent que la maladie Vénérienne a été connue & répandue dans la plus grande partie de l'Europe, dès l'an 1493. & au plus tard dans le mois de Juin 1495.

AVANT de rechercher ſi la maladie Vénérienne eſt venue de l'Amérique, ou ſi elle a commencé en Europe, par une

épidemie maligne & qui s'y répandit ſubitement, on rapportera d'abord les témoignages des premiers auteurs qui ont fait mention de cette maladie, & qui en ont marqué l'époque.

Baptiſte Fulgoſe (*a*) aſſure que le mal Vénérien fut connu en Italie deux ans avant que le Roy de France Charles VIII. y entra. Il arriva à Rome à la fin de Décembre 1494 (*b*); ainſi cette maladie

(a) *Lib. I. Sub finem cap. iv. pag. 29. edit. Paris.* 1578. 8°. » *Biennio antequam* » *in Italiam Carolus veniret, ægritudo inter* » *mortales detecta, cui nomen, nec remedia* » *Medici ex veterum auctorum diſciplina* » *inveniebant, variè, ut regiones erant, ap-* » *pellata : In Gallia Neapolitanum dixerunt* » *morbum, at in Italia Gallicum appella-* » *bant, alii autem aliter, &c.*

(b) *Mariana de Rebus Hiſpaniæ ad annum* 1494. *cap. vj.*

étoit connue dès le commencement de l'année 1493 ; c'eſt auſſi dans cette même année qu'elle parut en Auvergne. (*c*)

Il eſt dit dans un Arrêt du Parlement de Paris (*d*), daté du 6 Mars 1496, que le mal Vénérien étoit répandu dans la Ville de Paris & au-

(c) *Gaſpar. Torella in Aphroſidiaco, ſive de lue Venerea, edit. Bœrhaave Lugdun. Batavor.* 1728. *II. tom. fol. pag.* 493. » *Incepit* » *hæc maligna ægritudo anno M. CCCC.* » *XCIII. in Alvernia, & ſic per contagio-* » *nem pervenit in Hiſpaniam, ad inſulas, &c.*

(d) *Aſtruc, lib. I. de Morbis Venereis. cap. xv. pag.* 109. *2e. edit.* » Arrêt du Parle- » ment de Paris, portant Réglement ſur le » fait des maladies de la groſſe Vérole. ſix » Mars 1496. Aujourd'hui ſixieme de Mars » pour ce qu'en cette Ville de Paris, y » avoit pluſieurs malades de certaine mala- » die contagieuſe, nommée la groſſe Vérole, » qui puis deux ans a eu grand cours en ce » Royaume, tant de cette Ville de Paris » que d'autres lieux, à l'occaſion de quoi &c.

tres lieux du Royaume depuis deux ans : le commencement de l'année étant alors fixé au 25 du mois de Mars, la datte de cet Arrêt tombe selon notre Calendrier actuel, sur le 6 Mars de l'année suivante 1497. Par conséquent la maladie Vénérienne avoit commencé à Paris, le plus tard dès le mois de Juin de l'année 1495. puisqu'elle avoit précédé de deux ans l'Arrêt qui vient d'être cité.

Jacques Cataneus, dit que cette maladie commença à paroître en Italie, l'an 1494, dans le tems où le Roi Charles VIII. attaquoit le Royaume des deux Siciles (*e*). Pour

(è) *Aphrodisiac. tom. I. cap. j. pag.* 139. » *Qui anno virginei partus* 1494 *invadente* » *Carolo VIII. Francorum Rege regnum Par-*

connoître à quel tems de l'année 1494, on doit fixer cette Epoque, il faut faire attention que Charles VIII. entra à Rome le dernier jour du mois de Décembre de cette année ; qu'il arriva à Naples le 22 Février de l'année 1495, & qu'il en sortit le 20 Mai de la même année pour retourner en Lombardie : (*f*) c'étoit donc l'hyver de 1494, ou au Printems de 1495, que le mal Vénérien commença en Italie. Nicolas Leonicenus lui a donné la même date. (*g*)

» *thenopæum, exortus est in Italia Monstro-*
» *sus morbus, nullis ante sæculis visus, &c. Astruc. tom. 2°. de Morb. Vener. ad annum* 1494.

(f) *Mariana, Ibid. loc. citat.*

(g) *De Epidemia, quam Itali, morbum Gallicum. pag.* 113. *operum editionis Basileæ.* 1532. *fol.* » *Sed vulgato nomine malum Gal-*
» *licum vocant, quasi ejus contagio à Gallis*

Marcel Cumanus, Medecin Chirurgien de l'Armée Italienne, qui étoit devant la Ville de Novara assiégée par les Venitiens, & les Milanois, assûre (*h*) qu'il a traité dans ce Camp plusieurs Vénitiens & plusieurs Milanois attaqués

» *in Italiam impertato ; aut eodem tempore &* » *morbo ipso & Gallorum armis Italiâ in-* » *festatâ.*

(h) *Apud Georg. Hieron. Welschii Sylloge Curation. & Observation. Medicinal. Observ. 4a.* » *In Italia ex uno influxu cœ-* » *lesti dum me recepi in Castris Navarræ.* (*M.* » Astruc lit très-doctement *Novaræ.*) *Cum* » *armigeris Dominorum Venetorum, Domi-* » *norum Mediolanensium plures armigeri &* » *pedestres ex ebullitione humorum me vidisse* » *attestor pati plures pustulas in facie, & per* » *totum corpus, & incipientes communiter* » *sub præpetio, vel uxtra præputium, sicut* » *granum milii, aut super Castaneam, cum* » *aliquali pruritu patientis, & post aliquot* » *dies incurrebant in angustiis propter dolores* » *in brachiis, cruribus, pedibus, cum pustu-* » *lis magnis : omnes Medici periti cum diffi-* » *cultate curabant, &c.*

du mal Vénérien en 1495. Il eſt certain que le Siége de Novara dura depuis le 14 Juillet juſqu'au 10 d'Octobre 1495;(*i*) par conſéquent la maladie dont il s'agit, étoit connue avant le mois d'Octobre 1495.

Bourdigné obſerva cette maladie en France, dans l'année 1495, comme on peut le voir dans un paſſage de cet Auteur, cité par M. Aſtruc. (*l*)

Antoine Cocci Sabellicus a dit expreſſément en 1496, qu'il avoit paru en Italie une nouvelle maladie au commen-

(i) *Comines Lib. VIII. Cap. vij. pag.* 130 *tom.* 2*e. edit. Bruſſell. Guicciardini, ad annum* 1495.

(l) *Lib. I. de Morb. Vener. cap. v. pag.* 37. » Je ne vueil oublier qu'en ces » an 1495, commença à régner en France, » une maladie que les François appellerent » *Groſſe Vérole* & Galle de Naples, parce » que &c.

cement de l'année précédente, lorsque l'Armée Françoise y arriva. Cet Auteur croit que c'est à cause de cette circonstance, que l'on donne le nom de maladie Françoise à ce nouveau mal, (*m*) Nous avons déja dit que l'Armée Françoise entra en Italie pendant l'hyver de 1494, & que Charles VIII. arriva à Rome le dernier du mois de Décembre de la même année. Ces deux faits étant prouvés, il est certain, en conséquence du rapport de l'Auteur que nous

(m) *Tom. 2. Basileæ Enead. X. lib. IX. pag. 1637.* » *Per idem tempus novum* » *morbi genus cœpit tota Italia vulgari, sub* » *primum Gallorum, in ipsam terram des-* » *censum, priore anno inchoatum, & ob* » *eam rem (ut credere est) gallicus nuncu-* » *patus. Nam unde primum fluxerit parum (ut video) constat; dira lues quam nulla* » *sit ætas antea experta, &c.*

venons de citer, & qui a été témoin oculaire, que le mal Vénérien a commencé en Italie au mois de Décembre 1494, ou au plus tard au mois de Février 1495.

Il ſeroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'autorités, que l'on pourroit tirer des Hiſtoriens & des Médecins qui ont fait mention de l'époque de la maladie Vénérienne : il nous a paru ſuffiſant de citer ceux qui l'ont vu naître, tant en Italie qu'en France. Si l'on examine les aſſertions que nous en avons tirées, & qui ſont inconteſtables, on ne pourra pas douter que le mal Vénérien n'ait été connu en Italie dès le commencement de l'hyver de l'année 1494, & qu'il n'ait paru en

France au plus tard dans le mois de Juin de l'année ſuivante 1495. Si on vouloit ſuivre à la lettre le rapport de Fulgoſe & de Torelle, on ſeroit bien fondé a en conclurre que la maladie Vénérienne s'eſt répandue en Italie & en France l'année 1493. Nous n'embraſſerons pas à la rigueur cette opinion : nous nous en tiendrons aux époques tracées dans l'Arrêt du Parlement de Paris, & dans les ouvrages de Cataneus, de Cumanus & de Sabellicus; ces autorités ſont ſuffiſantes pour prouver clairement que le mal Vénérien a été connu en Italie & en France au commencement de l'année 1495, ou au plus tard dans le mois de Juin de la méme année.

SECTION II.

En quel tems Chriſtophe Colomb a découvert l'Iſle Eſpagnole, & en quels autres tems il eſt retourné en Eſpagne, de ſon premier & de ſon ſecond voyage.

IL n'y a aucun Auteur qui puiſſe rendre un meilleur compte des faits dont il eſt queſtion, que Ferdinand Colomb qui a écrit la vie de Chriſtophe Colomb ſon pere. On peut avoir confiance en cet Auteur, car il eſt cité avec éloge par Oviedo, tant pour ſa capacité que pour ſon grand ſavoir en pluſieurs Sciences. (*n*) Il rapporte dans la Préfa-

(n) *Hiſtoria General delas Indias. Sevilla. 1535. fol. pag. 26. b.*

face qui précéde la vie de ſon pere, qu'il a fait pluſieurs voyages avec lui, & qu'il s'eſt conformé dans cet Ouvrage, aux Lettres & aux Mémoires qu'il avoit eus de ſon pere, & qu'il y a ajoûté ce qu'il avoit vu lui-même. N'ayant pas pû trouver en original l'ouvrage de Fernand Colomb écrit en Eſpagnol (*o*), j'ai conſulté la Traduction Italienne, faite par Alfonſo Ulloa (*p*).

(o) Nicolas Antoine, dans ſa Bibliotheque Eſpagnole, aſſûre ne l'avoir jamais vû. *Bibliothec. Nova. tom. I. pag.* 285. *ſub Ferdinando Colon.*

(p) *Hiſtorie del. S D. Fernando Colombo, ne qualle s'ha particolare & vera relatione della vita & de fatti dell' Ammiraglio D. Chriſtoforo Colombo ſuo Padre. . . . Nuovamente di lingua Spagnuola tradotte nell' Italiana del S. Alfonſo Ulloa. Venetia M. D. LXXI. appreſſo Franceſco de Franceſchi Saneſe.* 8°.

Il dit dans le corps de l'ouvrage (*q*), que ſon pere ſortit du *Port de Palos*, l'an 1492, & qu'il fit un Journal exact non-ſeulement de la Navigation, mais auſſi de tout ce qui méritoit d'être obſervé pour l'Hiſtoire Naturelle, ou de ce qui pouvoit faciliter la découverte des Peuples qu'il cherchoit.

D. Fernand fait mention de quatre voyages que ſon pere a faits en Amerique. Dans le premier il ſortit du *Port de Palos*, le 3 ou le 4 Août 1492, & il fut de retour en 1493 le 13 Mars. Il partit pour le ſecond voyage, le 25 Septembre 1493, & il revint le 8 Juin 1496. Son départ pour le troiſiéme voyage, fut le 30 Mai

(q) *Ibidem. cap. xv. pag.* 38. *&* 38. *b.*

1498, & son retour le 20 Novembre 1500. Enfin, il entreprit le quatrieme voyage, le 9 Mai 1502, & il le finit par son retour au commencement de l'année 1505. Voyons présentement le détail de ces voyages, & comparons leurs dattes avec celles du commencement du mal Vénérien en Europe, pour savoir dans lequel de ces quatre différens voyages, cette maladie auroit pû être transportée de l'Amerique, comme le prétendent tant de célébres Auteurs.

Colomb sortit de l'Isle Espagnole, au retour de son premier voyage, le 16 Février 1493. Les mauvais tems l'obligerent de mouiller à

l'Iſle d'Azores (*r*), & enſuite à Liſbonne, où il arriva le 4 Mars de la même année (*s*) : le Roi Jeao ſecond, l'y reçut favorablement, fit donner des habits d'écarlate aux Indiens de ſa ſuite (*t*). Colomb reſta à Liſbonne pendant neuf jours, & enſuite il mit à la voile le 13 Mars, & il mouilla à Seville le 15 du même mois de Mars 1493, ſept mois & quatre jours après ſon départ du Port de Palos (*u*). Il quitta Seville pour ſe rendre à Barcelone, où étoient alors les Rois Catholiques, & il y arriva vers

(r) *Hiſtorie del S. Fernando Colomb. cap.* 38 *pag.* 77.

(s) *Ibidem. cap.* 39. *pag.* 82.

(t) *Garcia de Reſende vida del Rey D. Joao o II. Evora* 1554. *fol.*

(u) *Colomb. ibidem. cap.* 41. *pag.* 84.

le milieu du mois d'Avril 1493 (*x*).

Colomb fit ce premier voyage avec trois Vaiſſeaux, dont l'un étoit commandé par Martin Alonſo Pinzon. Celui-ci ayant été fatigué par des vents contraires ſur la route de l'Iſle Eſpagnole à Seville, fut obligé de relâcher à Galice, où il mouilla.

Examinons à préſent, s'il y a quelque apparence que la maladie Vénérienne ait été tranſportée de l'Amerique dans ce premier voyage. Il n'eſt fait aucune mention de cette maladie dans la vie de Chriſtophe Colomb : ſon fils n'auroit pas manqué d'y parler du mal Vénérien, ſi ſon équipage en avoit été attaqué

(x) *Ibidem. pag.* 84. *b.*

qué dans le retour. D'ailleurs cet événement n'auroit pas échappé à Reſende ; il étoit Gentilhomme de la Chambre du Roi de Portugal ; il écrivoit tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, & de plus, il faiſoit l'Hiſtoire du Roi. Si les Indiens ou les Matelots qui étoient revenus avec Colomb, avoient rapporté la maladie Vénérienne, ils n'auroient pas pû cacher les ſymptomes de ce nouveau mal, qui dans ce tems paroiſſoient en peu de jours au viſage, avec une difformité hideuſe & de très-vives douleurs ; on s'en ſeroit apperçu à Liſbonne & à Valparaiſo, où ils vinrent pour être préſentés à la Cour. Reſende dit lui-même qu'il avoit vû Colomb, & ſa ſuite ; il auroit donc été

instruit de cette nouvelle maladie, si elle avoit paru alors; & le fait étoit assés important pour être rapporté dans son ouvrage.

D'ailleurs on devroit trouver quelques indices de l'origine du mal Vénérien dans les ouvrages d'Hernando del Pulgar, & de Gonçalo Hermandes de Oviedo, qui étoient avec la Cour à Barcelone, lorsque Colomb y arriva. Hernando fait mention de l'arrivée de Colomb & de la découverte des Indes, dans un abregé à la fin de son Histoire: mais il ne parle en aucune façon de la maladie Vénérienne. Oviedo dans son Histoire Générale des Indes, n'en dit pas d'avantage par rapport à ce premier voyage; il y re-

met l'époque de cette maladie au ſecond voyage de Colomb, comme nous le rapporterons dans la ſuite.

Si le mal Vénérien étoit venu d'Amerique dans le premier voyage, les gens qui avoient débarqué en Galice avec Pinzon, auroient pû l'y répandre : mais on en veroit des notices dans les Hiſtoriens de ce tems-là ; cependant aucun n'en parle, pas même les Medecins qui ont écrit alors, & qui auroient encore été plus attentifs que les Hiſtoriens à donner la relation d'une nouvelle maladie.

Enfin ſi on vouloit inſiſter malgré toutes ces preuves, & ſoûtenir que la maladie Vénérienne a paſſé en Europe avec Colomb dans ſon premier

voyage; pour détruire cette opinion, il n'y a qu'à oppoſer les autorités de Fulgoſe & de Torelle, par leſquelles il eſt conſtant que le mal Vénérien étoit connu en Italie & en France dès le commencement de l'année 1493: or Colomb n'étant arrivé en Eſpagne, après ſon premier voyage, qu'au mois de Mars 1493, il eſt donc certain, que le mal Vénérien étoit déja répandu en Europe, avant qu'il y eût ſeulement abordé.

SECTION III.

Si la maladie Vénérienne eſt arrivée de l'Amérique, dans le retour du ſecond voyage de Colomb.

L'Amiral Colomb s'embarqua pour la ſeconde fois à Cadix, avec dix-ſept Vaiſſeaux, le 25 Septembre 1493 (*y*). Il arriva à l'Iſle Eſpagnole le 12 Novembre de la même année. Les Eſpagnols que Colomb avoit laiſſés dans cette Iſle à ſon premier voyage, s'étant diſperſés au loin pour chercher de l'or, chacun d'eux vouloit avoir quatre ou cinq femmes. Cette mauvaiſe

(*y*) *Ibidem. cap.* 44. *pag.* 92.

conduite avoit ſcandaliſé les Indiens ; ils s'indignerent au point de prendre le parti d'attaquer le Fort que Colomb avoit fait conſtruire. L'entrepriſe leur réuſſit ; ils le brûlerent, & tuerent pluſieurs Eſpagnols (z) Colomb ayant trouvé l'Iſle Eſpagnole en cette état, fit tout ce qui dépendoit de lui, pour y rétablir l'ordre & la tranquillité ; enſuite il ſe remit en Mer dans le deſſein de paſſer toute l'année 1494 à chercher de nouvelles terres. Il en trouva en effet ; car il découvrit les Iſles de Cuba & de Jamaïque : mais il éprouva bien des malheurs, les vivres lui manquerent & il tomba malade ſur mer avec preſque tout ſon monde : c'eſt

(z) *Ibidem, cap.* 49.

dans ces circonſtances, qu'il retourna à l'Iſle Eſpagnole, où il arriva le 23 Septembre 1494 (*a*).

Il trouva cette Iſle dans la plus grande déſolation, la famine avoit réduit les Eſpagnols à manger toute ſortes d'animaux, juſqu'aux ſerpens & aux leſards, & d'autres reptiles & inſectes. Oviedo aſſûre que cette famine avoit été cauſée par la diſete du Pays : les Indiens ne vouloient plus le ſemer ni le cultiver ; la tyrannie des Eſpagnols les avoit jettés dans le déſeſpoir, & ils préféroient la mort à l'eſclavage dans lequel ils vivoient. En effet, pluſieurs ſe tuerent eux-mêmes, & la plû-

(*a*) *Ibidem*, depuis le chapitre 29, juſqu'au 60

part périſſoient par la famine (*b*), de ſorte que le nombre des habitans de l'Iſle Eſpagnole, qui montoient à un million dans le tems qu'elle fut découverte, n'étoit plus alors que de cinq cens (*c*).

L'Amiral laiſſa l'Iſle Eſpagnole dans ce déplorable état, & ſe mit en mer le 10 Mars 1496 pour retourner en Eſpagne, avec deux Vaiſſeaux & 225 Eſpagnols malades pour la plûpart. La famine les ſui-

(b) *Loc. citat.* Livre ſecond, chap. 13, Je ferai uſage de la traduction Françoiſe, imprimée à Paris 1556. fol. à la page 28.b. » Où la moitié de ſes gens mourut par même » neceſſité : ſi que par toute la terre, & » pays, l'on ne trouvoit qu'Indiens morts, » la puanteur deſquels étoit ſi grande & » peſtilentieuſe ; dont s'enſuivirent gran- » des maladies ès Chrétiens. »

(c) *Oviedo ibid. lib.* 30 *cap. VI.* (Oviedo écrivoit ceci l'année 1535).

vit dans ce voyage, & les réduiſit à une telle extrémité que les Eſpagnols vouloient manger les Indiens, ou au moins les jetter dans la mer, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, s'ils n'avoient été retenus par l'Amiral qui avoit horreur d'un projet auſſi barbare. Enfin il arriva en Eſpagne le 8 Juin 1496 (*d*), & ſe rendit à Burgos où étoient alors les Rois Catholiques avec leur Cour ; on y célébroit les nôces du Prince Don Juan, avec Marguerite d'Autriche. Mariana fixe cet événement, depuis le milieu d'A-

(d) Ferdinand Colomb. *loc. citat. cap.* 63. *pag.* 149. » *Il Mercordi agli VIII. di* » *Giugno, andando tutti i piloti, come* » *Ciechi, & perduti, giunſero aviſta de* » *odmira, che giace tra Liſbona, il capo di* » *ſan Vicenzo.*

vril juſqu'au mois de Juin 1496 (*e*).

On voit dans l'hiſtoire de la vie de Colomb, un détail curieux & circonſtancié des maladies dont les Eſpagnols, & l'Amiral même furent attaqués pendant tous leurs voyages juſqu'à l'année 1496 (*f*). On y voit tout ce qui a rapport à la Religion, aux Cérémonies, aux Mœurs, aux Coutumes du Pays, & il y eſt même fait mention de leurs Medecins appellés Buhuitihus : mais il n'eſt pas dit un ſeul mot d'aucune maladie épidémique.

Quoique Don Ferdinand,

(*e*) De l'édition de Madrid en Eſpagnol tom. 2. page 496.

(*f*) Ferd. n. Colomb. *loc. citat.* depuis le chapitre 53 juſqu'au chapit. 62 pag. 146.

n'en parle en aucune façon dans les deux premiers voyages de Chriſtophe Colomb, cependant Oviedo aſſûre poſitivement, que cette maladie fut tranſportée en Eſpagne, dans le retour du ſecond voyage mais d'après l'énoncé d'Oviedo, il ſeroit aiſé de prouver que cet Auteur a fait une méprise, qu'il s'eſt trompé, il a pris pour le mal Vénérien, les maladies qui avoient été cauſées par la famine & la mauvaiſe nouriture, au tems de l'extrême diſette où les Eſpagnols avoient été réduits dans l'Iſle Eſpagnole, & dans les cours de leur Navigation, tant à la découverte des Iſles Cuba & Jamaica, qu'au retour du ſecond voyage, comme nous l'avons déja dit.

Mais supposons qu'en effet la maladie Vénérienne ait été apportée en Espagne, par les gens qui arriverent avec Colomb au retour de son second voyage, comme le prétend Oviedo (*g*) : il y a sur cette Epoque une contradiction avec les faits que nous avons rapportés, & qu'il n'est pas possible de concilier avec l'opinion d'Oviedo. Colomb n'arriva en Espagne après son second voyage que dans le mois de May 1496 : cependant il est constant que le

(*g*) *Loco citat. lib. 2. cap.* 13. » Et parce » qu'il me semble, que l'on me pourroit » accuser de négligence, si je laissoit à dire » deux playes nouvelles, que souffrirent » les Chrétiens en ce *second voyage*, que » fait l'Amiral.... L'une desquelles fut » transporté en Espagne au retour du second » voyage de Colomb, & de là en toutes » les autres Provinces & Pays du monde, &c.

mal Vénérien a été connu en Italie, dès le commencement de l'année 1495, & en France le plus tard au mois de Juin de la même année. L'Epoque d'Oviedo eſt donc fauſſe, puiſqu'il y a une erreur de plus d'un an dans ſa date.

Il nous reſte encore à diſcuter un fait que l'on pourroit employer pour tâcher de prouver que le mal Vénérien, a pû être tranſporté d'Amerique en Europe dans le tems, où on a commencé à le connoître en Italie & en France. Voici le fait : lorſque Colomb ſortit de l'Iſle Eſpagnole dans ſon premier voyage pour retourner en Eſpagne, il laiſſa le commandement de l'Iſle à Pierre Margarit, avec 374

hommes. Margarit abuſa de l'autorité qu'on lui avoit confiée, & craignant d'en être puni, il prevint le retour de Colomb en fuyant vers l'Eſpagne. Les Soldats qui reſterent alors dans l'Iſle ſe débanderent, & firent toute ſorte d'inſulte aux Indiens. Auſſi-tôt que Colomb fut arrivé à l'Iſle Eſpagnole, il envoya les Criminels dans quatre Vaiſſeaux en Eſpagne, & il en a donné le commandement à Antonio Torres. Ces Vaiſſeaux firent voile de l'Iſle Eſpagnole vers l'Eſpagne, le 24 Février 1495 (*h*) bien-tôt après le départ de Margarit.

On pourroit ſuppoſer que Margarit ou Torres avec les

(*h*) *Ferdinand. Colomb. cap.* 60 *pag.* 121. & 122.

gens de leur équipage porterent le mal Vénérien en Eſpagne l'année 1495. Pour établir cette ſuppoſion & la tourner en preuve, il faudroit d'abord ſavoir préciſément en quel tems Margarit & Torres arriverent en Eſpagne : mais on ne trouve point ces dates dans la vie de l'Amiral, on ſçait ſeulement qu'au tems de leur départ la famine regnoit dans l'Iſle Epagnole, & qu'ils étoient affligés des maladies que cauſoient la diſette & la faim. Dans le tems du départ de Torres pour l'Eſpagne, il y eſt dit, qu'il n'y avoit pas dans l'Iſle plus de 900 Eſpagnols avec leurs femmes & enfans, la plus grande partie malades (*i*). On voit par cette

(*i*) *Ibidem pag.* 123 & 124.

rélation, que l'on ne ſe plaignoit dans l'Iſle Eſpagnole d'aucune autre maladie que de celles qui venoient de la famine ; & l'on doit conclurre que ſi Margarit & Torres, avoient quelque maladie en arrivant en Eſpagne, ce n'étoit pas le mal Vénérien. D'ailleurs il n'eſt pas bien certain que Margarit ait déſerté l'Iſle Eſpagnole : Oviedo ne fait aucune mention de ſa fuite, il dit au contraire que Margarit paſſa en Eſpagne dans la même Flotte que commandoit Colomb au retour de ſon ſecond voyage (*l*). Quoiqu'il

(1) *Ibidem lib.* 2. *cap.* 13. » *Eſta buelta* » *del Almirante a Eſpana fue anno de XCVI.* » *en manera de preſo.... y mandaron lla-* » *mar el Rey y la Reyna à Fray Buyl, y a* » *Moſſen Petro Margarite y fueron a Eſpana* » *en la meſma Flota, y aſſimiſmo il Com-* » *mendador Gallego, &c.*

en

en ſoit on n'a aucune preuve que le mal Vénérien ait paſſé en Europe avec Margarit ou Torres ; tout ce qu'on peut dire la-deſſus, n'eſt qu'une ſuppoſition ſans aucun fondement.

L'autorité ſur laquelle on s'appuie avec le plus de confiance pour perſuader que le mal Vénérien a pris ſon origine de l'Amerique eſt tiré d'Oviedo, à la vérité. Cet Auteur aſſûre poſitivement que les Eſpagnols l'apporterent au retour de leur ſecond voyage ; & pour prouver ce fait, il dit qu'il vit alors Pierre Margarit pâle, & malade, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût attaqué du mal Vénérien. Il ajoûte de bonne foi, que quoiqu'il n'eût remarqué au-

eun bouton vérolique ſur le viſage du malade, il ſuppoſoit qu'il reſſentoit alors les douleurs de la maladie Vénérienne (*m*). Oviedo eſt-il en

(*m*) *Lib. 2. cap. 14. pag. 32.* de la traduction Françoiſe, « Ce ſera aſſés pour » le préſent ſavoir, comme ces maladies » furent emportées de cette Iſle Eſpagnole » avec les Monſtres d'or de ces Indes. J'ai » donc dit au chapitre précédent, que Co» lomb retourna en Eſpagne l'an 1496, ce » qui eſt vrai. Car depuis j'ai vû & parlé » à quelque-uns de ceux qui retournerent » en Caſtille avec lui, comme au Com» mandeur Moſſen Pierre Margarit & aux » Commandeur Arroyo, & Gallego. . . . » Ce Chevalier Moſſen Pierre Margarit, » étoit fort malade & ſe plaignoit toujours, » & croi certes, qu'il avoit des douleurs, » (dans l'Original Eſpagnol, *Andava tan» doliente, y ſe quexava tanto que tanbien » creo yo que tenia los dolores que ſuelen tener » los que ſon tocados deſta paſſion*) qu'ont de » coutume avoir ceux qui ſont touchés de ce » mal, encore que je ne lui aye vû aucu» nes playes, ni ſigne de vérole [dans l'o» riginal, *pero no le vi buas algunas*] ſi » que bien-tôt après l'an 1496, l'on s'ap-

droit avec des pareilles preuves de prononcer que le mal Vénérien eſt venu de l'Amerique ? Et doit-on l'encroire ſur ſa parole ? Cependant on n'a pas d'autre autorité pour établir cette opinion, on ne peut apporter aucun autre témoignage pour la con-

» perçut de cette maladie entre aucuns Courtiſans, qui toutefois en ces commencemens, étoient entre perſonnes de baſſe condition, & gens de peu d'autorité, & l'on tenoit pour certain qu'elle ſe prenoit par les approches des femmes publiques, par le plaiſir libidineux & attouchement déſordonné ; mais depuis paſſa jusqu'aux plus grands & principaux. Choſe qui étoit fort émerveillable à tous ceux qui le véoyent : partie, parce que le mal eſt contagieux & terrible : partie, parce que pluſieurs en mouroient.... Or advint que le grand Capitaine Gonçales Fernandès de Cordova, fut envoyé en Italie, avec belle & groſſe Armée. (Il ſe trompe ; Cordova avoit arrivé en Italie l'année précédente) par le Commandement des Rois Catholiques, &c.

firmer : de plus on fera voir dans la ſuite, que l'Auteur ſe contredit ſur ce fait, & qu'il donne lui-même les moyens de prouver, que ni Margarit ni les 225 matelots de Colomb n'ont apporté la maladie Vénérienne au retour du ſecond voyage d'Amerique.

Oviedo rapporte que la grande humidité de l'Iſle Eſpagnole, & la mauvaiſe nourriture que les Eſpagnols y trouverent, leur cauſerent des maladies incurables, & que les premiers qui arriverent en Eſpagne avoient le viſage jaune comme du ſafran, & moururent peu de tems après leur retour (*n*). C'étoit-là ſans dou-

(n) *Lib. II. cap. xiij.* pag. 29. traduct. Françoiſe, après avoir raconté les grandes famines & miſéres que les Eſpagnols

te la maladie de Pierre Margarit & la pâleur qu'il avoit vû ſur ſon viſage ; il ne devoit pas conclurre que ce fut le mal Vénérien, parce qu'on ſait que dans ce tems-là, cette maladie ſe montroit d'abord au viſage par des boutons hideux. L'Auteur avoue que Margarit n'en avoit aucun : de plus il ajoûte, comme on l'a déja dit, & on ne peut trop le ré-

ſouffrirent dans l'Iſle Eſpagnole, il dit. » De quoi, comme auſſi de la très-grande » humidité de ce Pays, ſourdoient & s'en- » gendroient pluſieurs maladies grieſves & » incurables à ceux qui échappoient la vie » ſauve. Et pour cette cauſe les premiers » Eſpagnols qui vindrent par deça en la quê- » te de l'or, non point ayant le luſtre de » l'or, mais de couleur de citres, de ſa- » fran ou comme jaunâtres ; & étoient ſi » malades, qu'incontinent ou bien-tôt » après qu'ils étoient arrivés en Caſtille, » mouroient tant pour leurs travaux & di- » ſettes ſuſdites, que, &c.

peter ; qu'il ſe perſuadoit que le malade devoit reſſentir des douleurs : il ne dit pas qu'il eût là-deſſus l'aveu du malade, cependant il n'y avoit que cet aveu, qui pût conſtater le fait. Ainſi nous ſommes non-ſeulement en droit d'en douter, mais nous pouvons conclurre de tout ceci, que les Eſpagnols n'avoient apporté d'Amerique d'autre maladie que celles que la famine & les longues Navigations leur avoient cauſées.

Ce que nous devons croire ſur le rapport d'Oviedo, parce qu'il le prouve clairement, c'eſt que le mal Vénérien ſe manifeſta en Eſpagne dans l'année 1496, & qu'il y fit autant de ravage que la peſte y auroit pû faire. Nous avons déja

fait voir que le même mal avoit commencé en Italie plus d'un an auparavant; par conſéquent Oviedo s'eſt trompé groſſiérement, lorſqu'il a dit que ce mal avoit été tranſporté en Italie par l'Armée de Gonçalo Fernandes de Cordova; on va entrer en quelque détail de cet évenement, pour mettre en évidence l'erreur d'Oviedo.

SECTION IV.

Si l'Armée commandée par Fernandes Cordova a communiqué le mal Vénérien aux François.

ON ſait que Ferdinand Roi d'Eſpagne, envoya au ſecours de Ferdinand, Roi de Naples, une Armée commandée par le fameux Gonçalo de Cordova, & que cette Armée ne put arriver à Meſſine que le 24 Mai 1495, à cauſe des vents contraires (*o*). Oviedo ſe trompe groſ-

(o) *Mariana.* (Je ſuis la Traduction du P. Charenton, Paris 1725, 4°. cinq volumes) à l'année 1495, tom. IV. pag. 173. » Fernandes Cordova, que le Roi » Catholique envoya au ſécours de Na-

ſierement, lorſqu'il dit qu'il y avoit dans l'Armée de Cordova pluſieurs Eſpagnols attaqués du mal Vénérien, & que les mêmes Eſpagnols avoient fait le ſecond voyage d'Amerique avec Colomb (*p*). Voilà comment il fit paſſer la maladie Vénérienne d'Eſpagne en Italie: mais ce fait eſt démenti par les contradictions des ouvrages d'Oviedo, & par les Hiſtoriens Contemporains. Selon cet Auteur, & au rapport de Ferdinand Colomb, il eſt conſtant que Colomb ne fut de retour de ſon ſecond voyage qu'en l'année 1496, &

» ples, avoit été obligé par les vents con-
» traires, de relâcher d'abord à Maïor-
» que.... quelque empreſſement qu'il eût,
» il ne put arriver que le 24 de Mai à
» Meſſine, &c.

(p) Lib. II. chap. xiv. pag. 32. b.

Oviedo ajoute que le mal Vénérien fut apporté d'Amerique dans le retour de ce ſecond voyage. Cela étant, il eſt impoſſible que la maladie Vénérienne fût en 1495 dans l'Armée commandée par Cordova, ni même en Eſpagne ou en Italie.

Oviedo n'eſt pas le ſeul qui ſoit dans l'erreur ſur ce fait : preſque tous les Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet après l'année 1518, aſſurent que l'Armée Eſpagnole, commandée par Cordova, étoit attaquée de la maladie Vénérienne, & qu'elle l'avoit communiquée à l'Armée Françoiſe, qui étoit avec Charles VIII. dans le Royaume de Naples. Il eſt aiſé de faire reconnoître la fauſſeté de cette rela-

tion ; pour cela il ſuffit de ſe rappeller les dattes des événemens dont il eſt queſtion.

Le Roi Charles VIII. partit de Rome le 28 Janvier 1495, il arriva à Naples avec ſon Armée le 22 Février, & il en ſortit avec 9000 hommes, le 20 Mai de la même année ; par conſéquent l'Armée Françoiſe commandée par le Roi, s'étant miſe en marche pour la Lombardie, quitta Naples quatre jours avant que Cordova arrivât à Meſſine, puiſqu'il n'aborda ſur cette côte que le 24 Mai 1495. L'Armée Eſpagnole après avoir quitté Meſſine entra en Calabre, & ſe joignit aux troupes de Ferdinand Roi de Naples, avec leſquels Cordova donna la bataille de *Semenara* à l'armée

Françoise, commandée par le Duc de Montpensier, que Charles VIII. avoit chargé de la défense du royaume de Naples. Les auteurs contemporains assûrent que la Bataille de Semenara, fut donnée au mois de Juin 1495 (*q*).

Voilà le premier événement qui a fait mêler l'armée Espagnole avec l'armée Françoise: mais il faut faire attention qu'il ne revint en France, qu'un très petit nombre de Soldats de l'armée du Duc de Montpensier, & qu'ils passerent par mer. Ceux qui resterent, n'auroient pas pû communiquer le mal Vénérien aux Vénitiens, ni aux Milanois, parce que toute l'Italie

(q) *Mariana loc. citat. Guicciardini ad ann.* 1495. édition de Londres.

étant alors ennemie de la France, il n'étoit pas poſſible aux Soldats François de ſortir du Royaume de Naples, par terre vers la Lombardie. De plus les Eſpagnols, comme on l'a déja dit, n'étoient pas encore arrivés à Meſſine, lorſque Charles VIII. ſortit de Naples avec ſon armée le 20 Mai 1495; par conſéquent les Eſpagnols ne pouvoient pas communiquer la maladie Vénérienne aux François, lorſque Charles VIII. donna la bataille de Fuornovo le 15 Juillet de la même année.

Suppoſons malgré toutes les preuves que nous venons de rapporter, que les Eſpagnols ayent communiqué le mal Vénérien aux François immédiatement après la bataille de

Semenara : cette Bataille s'étant donnée au mois de Juin de l'année 1495. Cette époque eſt poſtérieure à celle que l'on a conſtatée pour l'apparition de la maladie Vénérienne en Italie & en France, puiſqu'elle a été connue en Italie dès le commencement de l'année 1495 ; & en France au mois de Juin de la même année. Par conſéquent les Eſpagnols ne pouvoient plus alors être la premiere cauſe d'une maladie qui étoit déja connue en Italie avant qu'ils y fuſſent arrivés. Ainſi il n'eſt pas raiſonnable de ſoutenir que l'armée de Charles VIII. ni celles des Vénitiens ou des Milanois ayent reçu les premieres atteintes du mal Vénérien par la contagion de l'armée des Eſpagnols.

Au reſte, il ſuffiroit d'avoir prouvé que l'Armée Eſpagnole n'étoit point infectée du mal Vénérien, & on croit en avoir donné des preuves convaincantes, qu'il eſt inutile de répeter ici.

SECTION V.

Réponſes à quelques Objections, que l'on pourroit faire, pour prouver que la maladie Vénérienne, tire ſon origine de l'Amerique.

ON pourroit nous objecter d'après Oviedo, que la maladie Vénérienne ayant été apportée de l'Amerique, par les Eſpagnols dans le premier & dans le ſecond voya-

ge qu'ils y firent avec Colomb ; pluſieurs de ces mêmes Eſpagnols paſſerent en Italie avec Cordova en 1495, & y porterent le même mal.

A cela on repond, que l'on a déja prouvé que la maladie Vénérienne n'a pas été tranſportée en Europe, par les gens de la Flote de Colomb, au retour de ſon premier voyage. Reſte à prouver que les autres Eſpagnols qui ſortirent ou qui déſerterent l'Iſle Eſpagnole peu après le départ de l'Amiral, ne purent pas ſe trouver dans l'armée commandée par Cordova, ni dans la flotte qui conduiſoit le Comte de Trivulce. Pour cela on commence par faire obſerver, que cette flote ſortit d'Alicante, au commencement de l'année

née 1495, & qu'elle arriva à Meſſine le 24 Mai de la même année (*r*).

Nous avons dit que Pierre Margarit ayant déſerté de l'Iſle Eſpagnole avec pluſieurs Eſpagnols, Colomb peu-après, c'eſt-à-dire ; le 24 Fevrier 1495, envoya Antoine Torres en Eſpagne avec quatre Vaiſſeaux, & les Criminels qui ſe trouvoient alors dans l'Iſle : mais accordons que le mal Vénérien, fût parmi ces Eſpagnols, ou parmi quelques autres qui ſortirent de l'Iſle Eſpagnole, depuis le premier retour de Colomb en Amérique ; accordons que dans l'Armée de Cordova, ſortie du Port d'Alicante, au com-

(r) *Mariana ad annum* 1495. *cap. viij lib. XXVI.*

mencement de l'année 1495, il y eut des Espagnols infectés, comme le prétend Oviedo : nous avons démontré par les témoignages d'historiens accrédités, que jamais l'Armée de Cordova n'a eu aucune communication avec celle de Charles VIII. nous avons démontré que l'Armée de Cordova n'arriva à Messine qu'au mois de Mai 1495, & que la maladie Vénérienne étoit connue en Italie au commencement de cette même année. Il est donc inutile d'avoir recours aux navigations de Pierre Margarit, & de Torres, pour montrer par là qu'eux & ceux de leur suite communiquerent le mal Vénérien à l'Armée de Charles VIII. devant Naples : les

contradictions des dattes, & des lieux où ces Armées ſe trouverent, ſont trop marquées; pour ne pas s'appercevoir que la maladie Vénérienne n'a pas paſſé en Italie avec l'Armée de Cordova.

Outre ces preuves inconteſtables, appellons à trois Auteurs contemporains, leſquels ſeuls nous peuvent mieux éclaircir dans ce point d'Hiſtoire que tous les autres, qui en ont écrit après.

Pierre Martyr qui publia ſon Hiſtoire du Nouveau Monde en l'année 1500, (s) ne dit pas un ſeul mot de la maladie Vénérienne : Ferdinand Colomb plus au fait que perſonne, n'en dit rien non plus

(s) *Compluti fol. vide Decad. I. pag.* 10. *b.*

jusqu'à l'année 1498. Tous les deux cependant ont donné un détail circonstancié des navigations, des guerres, des maladies, des famines, des naufrages que les Espagnols ont soufferts pendant la découverte du nouveau monde.

Oviedo non-seulement met l'époque de l'apparition de la maladie Vénérienne à l'année 1496, mais comme témoin oculaire, il dit (*t*): » Si » bien-tôt après l'an 1496, on » s'apperçut de cette maladie, » entre les Courtisans, & que » toutefois en ces commence- » mens, étoit entre personnes » de basse condition & gens de » peu d'autorité » Mais dans l'original l'Auteur dit plus en en ma faveur » *y desde apocos*

(t) *Lib II. cap. xiv.*

» *meſes el anno ſuſo dicho de M. CCCC XCVI.* » Il y parle du ſecond retour de Colomb l'année 1496 ; il dit alors que peu de mois après, la maladie Vénérienne, qu'il y appelle *Buas*, commença à s'appercevoir. Nous avons fait voir que Colomb arriva en Eſpagne à ſon ſecond retour au mois de Juin 1496 : ſi la maladie Vénérienne commença à paroître peu de mois après, donc cette maladie commença à régner pendant l'automne de 1496. Les medecins avec Sydenham ont remarqué que les Epidemies de la nature des maladies chroniques, commencent vers l'automne : le mal Vénérien eſt de ce genre de maladies. Oviedo dit, » on s'apperçut de » cette maladie entre les Cour-

» tiſans, & que toutefois en » ces commencemens étoit en- » tre perſonnes de baſſe con- » dition. » Dans l'original le ſens eſt plus clair, *ſe commençó à ſentir eſta dolencia entre algunos Corteſanos ; pero en aquellos principios era eſte mal entre perſonas baxas, y de poca authoridad.*

Les Medecins ont obſervé que les maladies épidemiques commencent toujours par le bas peuple : le mal Vénérien commença tout de même. Tout ce rapport d'Oviedo eſt ſi bien circonſtancié, qu'on peut voir clairement qu'il étoit préſent à l'apparition du mal Vénérien en Eſpagne.

Par l'Hiſtoire des Peſtes & des épidemies, on peut voir clairement qu'elles courent

toujours d'Orient en Occident : la maladie Vénérienne a ſuivi cette loi ; elle commença en Italie ; & un an & demi après elle parut en Eſpagne. L'on ſortiroit des bornes qu'on s'eſt propoſées dans cette Diſſertation, ſi l'on vouloit prouver inconteſtablement ce qu'on avance préſentement.

Par ces trois Auteurs, on voit clairement que la maladie Vénérienne n'a été connue parmi les Eſpagnols en toute leur domination, que dans l'automne de 1496.

Voyons préſentement dans l'hiſtoire de la navigation, les plus fortes preuves pour établir que la maladie Vénérienne n'a pas été tranſportée de l'Amerique en Europe.

On ſait que dans l'Iſle de

Java, la côte du Malabar & autres Ports des Indes regne la maladie *Mordechin*, endemique à ces lieux (*u*). On sait qu'il y a la maladie endemique appellée *pedes strumosi* parmi les Indiens qui se disent Chrétiens de S. Thomas (*x*).

La maladie appellée Yauis par les Anglois, & en Langue de Guinée *Pian*, est non-seulement endemique à cette côte d'Afrique, mais à tous ses Ports Occidentaux.

La Lepre à Carthagene; dans l'Amerique, le Nigua ou le *Dranunculus Avicennæ*, les *Empeynes*, especes de Herpes,

(u) Hist. de l'Ac. Scienc. anno 1708. pag. 57. Lettres Edifiantes, tom. IX. pag. 250. & 254. Thevenot, tom. III.

(x) *Miscell. Medico-Physic. de cur. II. tom. III. Observat.* 13.

O Bicho, eſpece de ſievre chaude avec relaxation extrême *de l'inteſtinum rectum*, ſont des maux endemiques à toute l'Amerique Meridionale & à ſes Iſles (*y*). Dans le Breſil, la maladie appellée par les Portugais *Boubas*, y eſt endemique (*z*).

Depuis 250 ans ces Ports ſont fréquentés par les vaiſſeaux Européens : outre cela pluſieurs Européens y ont vécu pluſieurs années, & ils en ſont retournés en Europe. Cependant il eſt certain, que jamais ces maladies endémiques que l'on vient de nommer, ne

(y) *Le P. Guimilla Orinoque Illuſtrado. 4°. Madrid 1742.*

D. Antonnio de Ucioa, Relation Hiſtorica de la America Meridional. tom. I. p. 62.

(z) *Guillelm. Piſo. lib. XI. cap. xvj.*

se sont observées ni vûes en Europe. Il seroit étonnant que la maladie Vénérienne eût eu seule le privilege d'être transportée de l'Amerique par une flotte, & que par ses matelots, elle se fût repandue par tout le monde. On voit donc clairement que l'opinion de ceux qui prétendent que cette maladie a été transportée d'Amerique, est également contraire à l'expérience & à la saine Physique.

Sydenham ce grand Observateur du corps humain malade, assûre que si les différens changemens de l'air du chaud au froid, du froid au chaud; n'avoient pas le pouvoir de détruire la peste, tous les mortels, une fois infectés de cette contagion, seroient

morts ſans reſſource (*a*) ? Comment eſt-il poſſible que la maladie Vénérienne étant endémique à l'Iſle Eſpagnole, comme le prétend Oviedo, ſituée preſque ſous le Tropique, ne fût pas annéantie à l'approche des côtes de l'Europe, après une navigation de deux mois pour le moins ? Le froid & l'intempèrie des climats de l'Europe, n'auroit-il pas le pouvoir de détruire ce poiſon Vénérien né & fomenté dans un climat chaud & ſi conſtamment temperé ?

Pourquoi les maladies endemiques à l'Aſie, à l'Afrique, à l'Amerique, n'ont-elles pas été juſqu'à preſent tranſportées en Europe ? L'on eſt per-

(a) *Opera univerſa, edition Lugd. Batav.* 1726. 8. *pag.* 108. *&* 109.

suadé que ce que Sydenham établit sur la peste, suffit pour en fournir des raisons convaincantes & pour prouver que si ces maladies endemiques ne se sont pas communiquées jusqu'à nous, à cause des altérations différentes de l'air, sûrement la maladie Vénérienne par la même raison, n'a surement jamais été transportée de l'Isle Espagnole, ni d'aucun Pays d'Outremer.

Quand les vers à tuyau, qui rongeoient les vaisseaux & les digues parurent en Hollande l'année 1732, tout le monde accusoit l'Amerique, & principalement les Ports des Isles Antilles, desquels on prétendoit que ces Vers avoient été transportés. Cependant M.

Maſſuet (*b*), & bien d'autres habiles Naturaliſtes, étoient alors du ſentiment, que cette innombrable quantité de vers n'étoit autre choſe qu'*une Epidemie vermineuſe*, qui ſelon les apparences ne devoit pas être de longue durée. L'expérience a bien fait voir que M. Maſſuet avoit penſé ſolidement, & que ceux qui aprofondiſſent les moyens par leſquels la nature agit d'ordinaire, n'aſſignent pas des cauſes occultes aux phénomenes qu'elle nous préſente.

Voilà ce qui eſt arrivé à la maladie Vénérienne, depuis l'année 1518: preſque tout le monde fut perſuadé qu'elle avoit été tranſportée de l'Amerique,

(b) Recherches ſur les Vers à tuyau, Amſterdam. 1733. 8°. pag. 130.

mais cette opinion étoit auſſi peu fondée, comme nous avons vû que celle qu'on avoit eue d'abord ſur l'origine des vers à tuyau.

Lorſqu'on a voulu faire l'hiſtoire de la maladie Vénérienne, & en rechercher l'origine, on ne ſe ſeroit pas décidé ſi légerement à la faire venir d'Amerique, ſi on avoit fait attention aux contradictions qui ſe trouvent entre les époques des voyages de Colomb, & celles des commencemens de cette maladie en Italie & en France; ſur-tout, à la datte du retour du ſecond voyage qu'Oviedo fixe dans l'année 1496. Cette datte eſt répetée en trois différents endroits de ſon hiſtoire Générale des Indes; elle eſt écrite en

caracteres Romains, qui ſont moins ſujets à erreur que les chiffres Arabes, tant dans le livre original en Eſpagnol, que dans les traductions Françoiſe & Italienne de Rhamuze. On a fait voir clairement que ce fut au mois d'Avril de cette année 1496, que Colomb arriva en Eſpagne ; tandis que la Cour des Rois Catholiques étoit à Burgos : on ne conçoit pas comment on a pu faire une erreur de deux ans ſur cette datte dans l'ouvrage de M. Aſtruc ſur les maladies Vénériennes : (*c*) on rapporte dans ce livre, que Chriſtophe Colomb partit pour ſon ſecond voyage en 1493, & qu'il revint l'année ſuivante

(c) *Lib. I. cap. xj pag.* 81. *lin.* 45. *edit.* 1740. *Pariſis.* 4°. 2 *vol.*

1494. Il eſt eſſentiel en pareil cas de ne pas ſe tromper ſur les dattes, puiſque ce n'eſt qu'en déterminant ſcrupuleuſement toutes les différentes époques, dont on a fait mention, que l'on peut décider la queſtion dont il s'agit. Cependant on n'inſiſte pas ſur bien d'autres paſſages, de l'excellent livre de M. Aſtruc: nous croyons qu'il vaut mieux nous appliquer à prévenir les objections que l'on pourroit nous faire ſur notre propre ouvrage.

On voit dans la vie de Colomb, qu'il ſortit d'Eſpagne, pour ſon troiſiéme voyage en Amerique le 30 de Mai 1498, avec ſix vaiſſeaux; il aborda aux Iſles du Cap verd, où il tomba malade de la goute, après

après avoir été attaqué d'une fievre chaude, il obſerva que les habitans de ces Iſles, étoient attaqués de la lepre, & qu'ils la guériſſoient avec du ſang de tortue. Il obſerve de plus que dans l'Iſle de S. Jacques, les trois quarts des habitans étoient toûjours malades, à cauſe du mauvais air de cette Iſle. Colomb eut encore quelques incommodités aux yeux en continuant ſa route par les Iſles de *Conchas*, de *Cubagua*, & autres du côté de la Jamaïque, enfin il arriva à l'iſle Eſpagnole le 30 Août 1498 : Il trouva cette Iſle dans un très-grand déſordre, parce que la plus grande partie des Eſpagnols, qu'il y avoit laiſſés étoit morts, & que de ceux qui reſtoient, plus de 160 étoient malades

de *la Vérole*, à ce que dit expreſſément l'hiſtoire de ſa vie, traduite en Italien (*d*).

Voilà le premier article de l'hiſtoire des Indes, dans lequel on trouve le nom de *Vérole* : mais nous ferons voir bien-tôt que Ferdinand Colomb, ou de Ulloa ſon Traducteur, ſe ſont trompés à cet égard. Pierre Martyr dit que Colomb arriva à l'Iſle Eſpagnole le 29 Mai 1498. & quoi qu'il parle de la miſere des ſéditions & guerres qui déſoloient cette Iſle, il ne fait cependant aucune mention de

(d) *Hiſtorie de Ferdinand Colombo*, depuis le chapitre lxv. juſqu'au chapitre lxxiij. depuis la page 151 b. juſqu'à 164. & ſeq. Dans le chapitre lxxiij. page 164. » *Per-* » *cioche grand parte della gente da lui laſcia-* » *tavi era gia morta, & de gli altri ve n'erano* » *piu di CLX. amalati di mal Franceſe.*

la maladie Vénérienne (e), non-ſeulement dans ce chapitre, mais encore dans le reſte de ſon hiſtoire.

Quand même le mal Vénérien auroit été répandu alors dans l'Iſle Eſpagnole, ce ne ſeroit pas une raiſon de croire que cette maladie tire ſon origine de ce Pays: on doit en conclurre au contraire, qu'il avoit été porté de l'Europe. Car la maladie Vénérienne, ayant commencé à paroître en Eſpagne dans l'année 1496, comme le rapporte Oviedo, qui étoit témoin oculaire du commencement de cette maladie (*g*), pouvoit très-vraiſ-

(e) *Decad. I. cap. vj. pag.* 22. » *Tertio* » *Kal. Jun. anni octavi & nonageſimi Co-* » *lonus, &c. & cap.* 7°. *ibidem.*

(f) *Lib. I. cap. xiv. pag.* 32. *b.* » Si que bien-tôt après l'an mil CCCC XCVI. l'on

ſemblablement avoir été tranſportée d'Eſpagne en Amerique par les Vaiſſeaux qui partirent d'Eſpagne depuis l'année 1496. puiſqu'il eſt certain qu'on y envoya pluſieurs Vaiſſeaux pendant le tems qui ſe paſſa entre le ſecond & le troiſiéme voyage de Colomb. On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait trouvé cette maladie en Amerique a ſon arrivée, dans ſon troiſiéme voyage ; & on n'en doit pas conclurre que la maladie Vénérienne ſoit endémique dans l'Iſle Eſpagnole.

Si on veut faire attention aux récits détaillés, que font

» s'apperçut de cette maladie entre aucuns » Courtiſans, qui toute fois en ces com- » mencemens étoit entre perſonnes de baſſe » condition, & gens de peu d'autorité, & » l'on tenoit pour certain, &c.

Ferdinand Colomb (*f*), Oviedo (*h*), Pierre Martyr, des famines, guerres, navigations & naufrages auxquels les Eſpagnols ont été expoſés depuis la premiere année qu'ils aborderent à l'Iſle Eſpagnole, on ne ſera pas étonné de les voir attaqués de pluſieurs maladies. Comme la *cachexie*, la *jauniſſe*, le *ſcorbut*; & il n'eſt pas ſurprenant que la couleur de leur viſage ait été jaune & tannée, & qu'ils ayent eu des ulceres aux jambes, aux gencives & à la bouche. Oviedo fait mention de ces maux, comme

(g) *Cap. lxiij. pag.* 164. *b.* » *Ma paſſato il* » *primo anno, mancando loro di quelle Coſe di* » *Caſtiglia; & creſcendo le infirmita, &* » *travagli tutavia, rimaſero diſcontenti delle* » *coſe, &c.*

(h) *Loco cit. cap. xiv. ſub initium lib.* I.

on peut le voir ci-deſſus, dans les citations.

Les Medecins ſavent que lorſqu'un Pays inculte & rempli d'arbres, commence à être cultivé, il s'y éleve des vapeurs capables de cauſer des maladies de toutes les eſpéces, aiguës & chroniques. Les Portugais ne l'ont que trop éprouvé, lorſqu'ils commencerent à faire les plantations à Pernambuco : les Hollandois ont été expoſés au même danger, comme Guillelme Piſon le repete ſouvent. On peut ajouter encore que les Eſpagnols n'avoient alors aucunes commodités dans l'Iſle Eſpagnole : ils paſſoient les nuits à l'air, lorſqu'ils étoient en guerre, parce qu'ils n'avoient point de tentes, au rapport de Pierre

Martyr. De plus on ſait, que la roſée produit des effets peſtilentiels dans les pays qui ſont ſous les Tropiques. La mauvaiſe nourriture, la famine même, & toutes les miſeres que l'on ſouffre dans les naufrages, ne ſont pas moins funeſtes pour les hommes.

Tant de cauſes étoient plus que ſuffiſantes pour rendre malades 160 Eſpagnols, que Colomb trouva en ſi mauvais état, ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer la Vérole. On ne doute pas que la maladie dont parle Ferdinand Colomb, ne ſoit exprimée dans le texte original par le mot *Bobas*, ou *Buas*, comme a fait Oviedo. Les Eſpagnols appellent, il eſt vrai, le mal Vénérien, *Buas* ou *Bobas* : mais ils donnent auſſi ce nom

à tous les boutons rouges & ulceres en quelque partie du corps qu'ils soient. Au reste quoique Oviedo assûre que cette maladie est très-commune chez les Indiens, cependant Pierre Martyr n'en dit pas un seul mot dans toutes ses décades, par conséquent le silence de cet Auteur & de Ferdinand Colomb pourroit faire douter de la vérité du rapport d'Oviedo (*i*) : mais pour éclaircir ce fait, il est bon d'examiner qu'elle est la maladie, qui sous le nom du *Buas* ou *Bobas* en Espagnol, & en Portugais

(i) Don Antonio d'Ulloa, *tom. 2. lib. VI. cap. vj. pag. 563. Relacion Historica de la America Meridional*, dit » que la maladie » Vénérienne étant si commune en Ameri» que, les Indiens en sont rarement atta» qués.

Boubas, ſemble être endémique à l'Amerique ?

Je ne connois que trois Auteurs qui faſſent mention de cette maladie : le premier eſt Aleyxo de Abreu, qui a été Medecin au Breſil, dans le commencement du dernier ſiécle, & qui a publié un traité *das Boubas do mal de Loanda.* Guillaume Piſon traite de cette maladie, qu'il dit être endémique au Breſil : on verra que ſuivant le rapport de cet auteur, elle eſt toute différente de la maladie Vénérienne. (*l*) M. Cardozo Coutinho, habile Medecin à la Haye, natif de Rio de Janeyro, qui a exercé la Medecine au Breſil m'a donné les meilleures

(1) *De Indiac. utriuſque Natur. Medic. lib. II. cap. 16. pag. 43.*

connoiſſances que j'aye jamais eues ſur l'exiſtence & la nature de cette maladie : je lui avois écrit pour lui demander des éclairciſſemens ſur ce ſujet. Par la réponſe qu'il me fit, datée du 13 Décembre 1745, à la Haye, il me dit qu'il y avoit beaucoup de différence entre la maladie appellée *Boubas*, & la maladie Vénérienne. Les *Boubas* de l'Amerique arrivent à tout âge, les enfans d'un an, mâles ou femelles n'en ſont point exempts, quoique le pere, la mere & la nourrice n'ayent jamais eu la moindre atteinte du mal Vénérien ; il ajoutoit que les Medecins gueriſſoient ces deux maladies par des remedes différens, & que les *Boubas* ne cédoient, ni au Mercure, ni au gayac, &c.

On trouvera dans les Eſſays de Medecine de la Société d'Edimbourg (*m*) une deſcription fort exacte de la maladie appellé *Yaurs* dans les Iſles meridionales de l'Amerique. L'auteur anonyme aſſure que cette maladie eſt endémique en Afrique, qu'elle a été tranſportée en Amerique par les eſclaves Négres, & que cette maladie eſt fort différente du mal Vénérien, par ſes ſymptomes & par ſa cure. Cet auteur eſt fort d'accord ſur cette matiere avec Guillelme Piſon, & Aleyxo de Abreu. C'eſt cette même maladie que Sydenham (*n*), & pluſieurs au-

(m) *Tom. V. part. II. pag. 787. Edim.* 1744. 8°.

(n) *Opera univerſa. Lugd. Batav.* 1726. 8°. *Epiſtol. Reſpons. II. pag.* 327.

tres Auteurs qui ont écrit devant & après lui, ont confondu avec la maladie Vénérienne.

Il eſt très-difficile de reconnoître ſi cette maladie eſt endémique en Amerique & en Affrique. Ceux qui en ont traité ne diſent pas s'il y a un grand nombre de gens, qui en ſoient attaqués en Amerique, & ſi elle arrive indifféremment aux blancs & aux noirs : ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'elle eſt eſſentiellement différente de la maladie Vénérienne. Quand même on voudroit ſuppoſer que cette maladie appellée *Yaws* auroit été priſe dans l'Iſle Eſpagnole, & communiquée en Europe dans le premier voyage de Colomb, on ne pourroit pas conclurre que la maladie Vénérienne

fut venue de la même ſource, puiſque ces deux maladies ſont ſi différentes l'une de l'autre ; & il me paroît évident que ni l'une ni l'autre ne viennent de l'Amerique, puiſque Ferdinand Colomb & Pierre Martyr n'en font aucune mention. Ces deux auteurs, & ſur-tout le premier, donnent un détail très-circonſtancié des maladies connues dans les Pays dont ils parlent, & des remedes qu'on y emploie ; ainſi, il n'eſt pas naturel de croire qu'ils euſſent paſſé ſous ſilence la maladie Vénérienne, s'ils en avoient oüi parler dans ce Pays ; & on n'auroit pas manqué d'obſerver, ſi quelqu'un en avoit été attaqué, puiſque ſes premiers ſymtômes paroiſſoient au viſage.

D'ailleurs il n'eſt pas poſſible qu'une maladie auſſi funeſte que l'étoit la maladie Vénérienne, qui faiſoit perir tant d'hommes, & qui en défiguroit encore un plus grand nombre (*o*), eût échappé aux hiſtoriens, qui ont écrit l'hiſtoire des Rois Catholiques, & principalement, celle de la découverte du nouveau monde: cependant Hernando del Pulgar, Luccio Marineo Siculo (*p*) & Alonſo Eſtanques (*q*),

(o) *Alexander Benedictus lib.* XXVII. *de Menſtruis & vulva, &c. cap. j. pag.* 410 *edit. Venet.* 1533. *fol.* » *Superaddito fœditatis dolore, nam oculos manus, nares & pedes, & alias corporis partes ablatas videmus.*

(p) *Coroniſta de los Reyes Catholicos, Alcala de Henares* 1539. *fol.*

(q) Manuſcrit dans la Bibliotheque de M. Couvay, cet Auteur a écrit la vie du Roi Catholique Ferdinand, juſqu'à ſa mort. 1516.

n'en font pas mention, quoiqu'ils parlent au long des voyages de Colomb.

SECTION VI.

Des raiſons qui ont fait croire aux Auteurs, qui ont traité de la maladie Vénérienne depuis l'année 1516. *que cette maladie tire ſon origine de l'Amerique.*

TOus les Medecins qui ont écrit ſur la maladie Vénérienne avant l'année 1516, ont penſé que cette maladie n'étoit qu'une épidémie, qui avoit été cauſée par l'influence des aſtres, ou par quelque mauvaiſe qualité, ou quelque altération dans les élé-

mens. M. Aſtruc cite tous ces différens Auteurs, & rapporte leurs ſentimens d'une maniere qui prouve ſa grande érudition. Marcellus Cumanus, Joannes Widman, Gaſpar Torella, Bartholomeus Montagnana, Antonius Benivenius, Wendelinus Hock, Jacobus Cataneus, Petrus Trapolinus, Joannes Almenar, Joannes de Vigo, & Martinus Brocardus; qui tous ont écrit dans le tems où la maladie Vénérienne a commencé; aſſûrent que c'étoit une épidémie (*r*)

Cette opinion fut ſuivie juſqu'au tems de Nicolas Poll (*s*). Dès que cet auteur eut

(r) *Tom II. de Morbis Venereis à pag.* 541. *ad pag.* 927.

(s) Il vivoit en 1517. *vide Aſtruc, ibid. pag.* 625. » *Per dicti Gallici morbi tabi-* » *ficam deturpationem omnes fere pro deplora-*

écrit

écrit que le gayac que l'on avoit tiré de l'Iſle Eſpagnole, guériſſoit la maladie Vénérienne, tous les Medecins qui le ſuivirent aſſurerent hardiment que cette maladie venoit auſſi de l'Iſle Eſpagnole ; ils ne croyoient pas apparemment que l'on pût douter que la maladie ne vînt du même lieu que le remede.

Leonardus Schmaus (*t*), eſt le premier qui ait dit poſitivement que le mal Vénérien avoit tiré ſon origine de l'Amerique, il dit auſſi que le gayac en eſt le remede ſpéci-

» *tis habitos fuiſſe, ubi in quibuſdam nulla* » *alia medicinarum (etſi innumeris utebantur)* » *aliquid potuerat. . . quorum poſtea omnium* » *per guayacum lignum curatio, quaſi pro* » *miraculo* » *&c.*

(t) Il vivoit en 1518. *Aſtruc. Ibidem. pag. 627.*

fique. Il eſt vrai qu'il ſe contredit lui-même ; car il ajoute que cette maladie étoit une épidémie cauſée par la mauvaiſe température & l'irrégularité des ſaiſons. Depuis cet auteur, preſque tous les Medecins & tous les Hiſtoriens ſe ſont accordés pour aſſûrer que le mal Vénérien venoit d'Amerique, malgré le témoignage des auteurs, qui vivoient au tems où cette maladie a commencé ; cependant il y a eu quelques auteurs célebres qui ne ſe ſont pas laiſſé entrainer par l'opinion commune, comme M. Aſtruc l'a fort bien remarqué : il les a cités, il me ſuffira de rapporter le ſentiment de Fracaſtor qui étoit le plus célebre & le plus éclairé Medecin de ſon ſiecle.

Cet auteur étoit bien inſtruit de ce qu'Oviedo avoit écrit ſur l'origine de la maladie Vénérienne, puiſque Ramuſe lui avoit dédié ſa collection de voyages, où ſe trouve l'hiſtoire générale des Indes d'Oviedo. Cependant Fracaſtor aſſûre que le mal Vénérien eſt une épidémie; & il prouve ſon ſentiment en diſant (*u*), que

(u) *De morbis contagioſis lib. II. cap. xij. pag. 92. Venetiis 1584. 4°.* » *Quod igitur* » *ad primam morbi originem attinet arbitrati* » *ſunt aliqui contagionem hanc è novo illo* » *mundo ad nos delatam fuiſſe, quem navi-* » *gationes Hiſpanicæ adinvenere, ubi ea la-* » *bes, quàm plurimùm viget: cujus ſignum id* » *afferunt quod tum & morbus hic apud nos* » *primùm apparuit, quum & navigatio illa* » *facta fuit & commercia habita illius gentis;* » *propter quod & primùm apud Hiſpanos vi-* » *ſus fuit; quare totam labem hanc conſiſtere* » *putant in contagione unius ad alium. Sed* » *profecto, tametſi maxima mortalium pars* » *è contagione morbum hunc contraxit, ob-* » *ſervatum eſt tamen innumeros alios ſine ulla*

cette maladie pouvoit ſe communiquer indépendamment du coït, & qu'il ne pouvoit pas concevoir qu'une maladie chronique eut pû ſe répandre en ſi peu de tems dans toute l'Europe, ſi elle n'avoit eu pour principe qu'une contagion qui auroit été communiquée à l'Eſpagne à l'arrivée d'une flotte. Il ajoûte que la maladie Vénérienne déſoloit en même tems l'Eſpagne, la France, l'Italie & le Nord.

On pourroit m'objecter que les Eſpagnols auront ſans dou-

» *contagione per ſe infectionem eam perpeſſos* » *fuiſſe : impoſſibile præterea fuiſſet tam parvo* » *tempore contagionem quæ per ſe ſegnis eſt,* » *nec concipitur facile tantum terrarum pera-* » *graſſe ab una claſſe ad Hiſpanos primùm* » *delatam, quando conſtat aut eodem tem-* » *pore, aut fere eodem, & in Hiſpania &* » *Gallia, & Italia & Germania, & totâ* » *fere Scythia viſam fuiſſe.*

re appris des habitans de l'Iſle Eſpagnole, que le gayac avoit la vertu de guérir la maladie Vénérienne ; & que c'eſt une preuve que les mémes habitans de l'Iſle Eſpagnole gueriſſoient auſſi cette maladie avec ce remede. Je repons premierement, que le gayac n'étoit pas le ſeul remede avec lequel on guerît la maladie Vénérienne du tems d'Oviedo & de Rodrigo de la Iſla ; car le premier (*x*), dit expreſſément que les Indiens traitoient cette maladie dans les Iſles avec le gayac, & dans le continent avec des

(x) *Sommario apud Rhamuzium pag. 65. cap. lxxvi.* » *Ainzi molto facilmente gli In-* » *diani ſanano nelle iſole con queſto legno,* » *& in terra ferma con altre herbe, o coſe che* » *loro ſano, perche ſono molto grande herbo-* » *lari.* »

herbes qu'il ne nomme pas. Le ſecond (*y*), dit au rapport de Welſchius, que non-ſeulement le gayac étoit le remede du mal Vénérien, mais encore l'eau de la décoction du figuier d'Inde. Comme le gayac a une vertu balſamique, qui eſt très-propre à guérir les cachexies, les ſcorbuts humides & les ulceres qui en ſont cauſés, il n'eſt pas étonnant que les Indiens ayent fait uſage de ce remede en pareil cas. Les Eſpagnols qui arriverent dans l'Iſle Eſpagnole, & qui étoient attaqués des mêmes maux, ou de la maladie Vénérienne depuis l'année

(y) *Apud Welſchium ad obſervationes Cumani pag.* 32. *in Sylloge curationum & obſervationum Medicinalium in* 4°. » *aqaam* » *nempe ſeu decoctum ficus Indicæ amariſſi-* » *mum.* »

1496, ne manquerent pas de faire uſage du gayac dès qu'ils eurent appris que ce remede guériſſoit des maladies dont les ſymptômes avoient beaucoup d'analogie avec ceux du mal Vénérien; ainſi on ne doit pas conclurre que le mal Vénérien a été endémique dans l'Iſle Eſpagnole, parce que le gayac qui y croît naturellement a de l'efficacité contre ce même mal, comme il en a dans bien d'autres cas.

SECTION VII.

Le mal Vénérien est une maladie épidémique, qui a commencé en Italie, & qui s'est repandu presque en même tems en France & dans le reste de l'Europe.

NOus avons déja fait observer que la maladie Vénérienne a commencé en Italie dans le tems que Charles VIII. y entroit à la tête d'une armée. Nous avons rapporté que ce Prince étoit arrivé à Rome le dernier Décembre 1494 : ce qui nous a fait conclurre que cette maladie avoit commencé dans l'automne de l'année 1494, ou au plus tard dans le printems

de l'année 1495, tant en Italie qu'en France. De plus nous avons fait voir que Gonçalo Fernandès de Cordova s'étoit embarqué à Alicante avec ſon armée, au commencement de l'année 1495 ; que Colomb étoit arrivé de l'Amérique dans ſon premier voyage au mois de Mai 1493, & que perſonne ne s'étoit trouvé atteint de la maladie Vénérienne dans ſa flotte. Nous avons démontré que Colomb ne retourna en Europe de ſon ſecond voyage en Amerique, qu'un an & plus après que la maladie Vénérienne fut connue en Italie & en France, puiſqu'il n'arriva qu'au mois d'Avril 1496. Enfin on ne peut pas douter après ce que nous avons dit ci-deſſus, que les maladies,

qui déſoloient alors l'Iſle Eſpagnole, & dont étoient attaqués les Eſpagnols qui arriverent en Eſpagne avec Pierre Margarit, n'étoient pas le mal Vénérien, mais ſeulement des maladies cauſées par la famine & par les autres miſeres, auxquelles les Eſpagnols avoient été expoſés pendant leur ſejour dans l'Iſle Eſpagnole & dans le cours de leur voyage.

Ces faits étant établis d'après des auteurs contemporains, & preſque tous témoins oculaires, il eſt certain que le mal Vénérien eſt une maladie épidémique, qui a commencé en Europe. Pour donner à cette opinion toutes les preuves d'évidence dont elle eſt ſuſceptible, & pour la rendre inconteſtable, on va rap-

porter les circonſtances qui précédent & qui accompagnent d'ordinaire les maladies épidémiques, & les comparer avec celles qui ont précédé & accompagné la maladie Vénerienne.

De tous les auteurs qui ont traité des maladies épidémiques ou de la peſte, depuis le tems d'Hippocrate juſqu'à préſent, il n'y en a aucun qui ne faſſe mention d'altérations ſenſibles dans les élémens, & de grands changemens dans les ſaiſons. Les commencemens de ces maladies ſont marqués par des ſymptômes ſi violens & ſi terribles, qu'ils cauſent ſubitement la mort. Les auteurs & ſurtout Sydenham (z), qui peut

(z) *Cap. II. Febr. Peſtilent's & Peſtis 1665. & 1666. pag. 111. & ſeq. editionis*

être eſt le plus judicieux de tous, diſent unanimement que dans les commencemens des maladies épidémiques, le poiſon eſt ſi ſubtil, qu'il ſe mêle avec ce qu'il y a de plus volatil dans notre corps, & qu'en paſſant à travers il y produit un effet mortel. La ſubtilité de ce poiſon diminue de jour en jour, il devient plus groſſier alors, la mort n'eſt plus aſſez prompte pour que les medecins n'ayent pas le tems d'obſerver les ſymptômes du mal; les malades qui ne vivoient que ſix, douze ou vingt-quatre heures dans les premiers tems de la contagion, prolongent leur

Lugd. Batavor. Vide etiam Vander Mye de Morbis & Symptomatibus popularibus Bredanis Antuerpiæ 1627. 4. Iſbrandi de Diemerbroeck tract. de Peſte Amſtelodami 1665. 4°.

vie juſqu'au troiſieme jour, & même juſqu'au ſeptieme. Enfin lorſque les maladies épidémiques ont déja duré pendant ſix ſemaines ou trois mois, le poiſon devient encore plus groſſier ; la nature lui réſiſte toujours plus long-tems, ſoit qu'elle y ſuccombe, ſoit qu'elle le ſurmonte.

Les hiſtoriens & les medecins qui ont fait l'hiſtoire des tems où a commencé la maladie Vénérienne, diſent expreſſément qu'il arriva de grandes altérations dans les élémens, & des changemens marqués dans les ſaiſons. J'en rapporterai pluſieurs paſſages : on voit dans Nicolas Leonicenus (*a*) qu'il arriva de grandes

(a) *Opuſcula Baſilea* 1532. *fol. de Morbo Gallico, pag.* 124.

inondations dans toute l'Italie.

» *Itaque dicimus malum hoc, quod mor-*
» *bum Gallicum vulgo vocant inter epide-*
» *mias hoc est morbos populatim vagantes de-*
» *bere connumerari. . . Nos Medicos hac parte*
» *sequentes causas naturæ proximiores assignabi-*
» *mus. Illud satis constat eo anno quo morbus*
» *Gallicus cœpit pullulare magnam aquarum*
» *per universam Italiam fuisse exuberantiam;*
» *Testis est Roma, quæ prima id malum sen-*
» *tit. (Ceci arriva avant l'arrivée de Char-*
» *les VIII. à cette Capitale) in qua Tybris ita*
» *inumuit, ut tota fit facta navigabilis. . .*
» *Scilicet non modo eam, quæ Romanam ur-*
» *bem, sed quæ præterea magnam Europæ par-*
» *tem circa eadem tempora oppressit aquarum*
» *multitudinem comprehenderemus; non aliter*
» *enim quam in Roma Tybris, in agro Bono*
» *niense Rhenus, in Ferrariense & Bononien-*
» *se Padus, in Venetia Athesis extra solitos*
» *limites exundarunt. . . Æstivum aerem ad*
» *illam venisse intemperiem, caliginem scilicet*
» *& humidam. . . similem. . . ea scilicet qua*
» *Gothi Italiam bellis infestabant. . . Blondus*
» *Forliviensis historiarum Scriptor. . . I. Decad.*
» *vol. viij. . . fame, peste, inundatione quo-*
» *que est laboratum. . . Quædam præterea Sca-*
» *bies. . . quæ ita tendebat ad Elephantiam*
» *ut deformitate cognosci homines non possent.*
» *Nunc magnam horum malorum partem,*
» *imo vero omnia in variis Italiæ locis nostra*

Alexandre Benedictus confirme le même fait (*b*), & ajoûte de plus, que les saisons étoient fort déréglées, non-seulement dans cette année; mais encore en 1494. Outre les prodigieuses inondations, qui se répan-

» *hac tempestate pe sensimus, Aquarum diluvia, ut diximus, annona caritatem, in* » *quibusdam locis pestilentiam, ac præterea* » *terræ motus. . . Scabies vero, si scabies est ap-* » *pellanda, per universam apparuit Italiam,* » *& adhuc perstat, ad o fœda, &c.*

Vide etiam Sabellicum Ennead. X. lib. viij. pag. 109. edit. Basil.

(b) *Dia ia de Bello Carolino Venetiis 1496. 4 lib. I.* » *Elementa quoque non sine* » *præsagio fuere, auctis supra modum in tota* » *Italia fluminibus anno M. VII. D. Octobris* » *mense: Athesis inter cætera flumina aquarum* » *impetu ingentem pontis molem, &c,*

Ibidem » *Temporarium enim ver erat, vel* » *Autumnus videbatur, clemens ejus temporis* » *clementia sine nive, sine pluvia, adeo op-* » *portune, si dari jactabat, per hyberna* » *enim castra metari Gallis per quam facile* » *erat: Italis in suetis præsertim difficillimum:* » *his commodis invitatus Rex (Carolus VIII.)* » *Regnum Neapolitanum, &c.*

dirent en Italie, quelques endroits furent affligés de la peſte; il y eut des tremblemens de terre, des famines; l'hyver fut auſſi chaud que peuvent l'être l'automne, ou le printems. Tant de phénomenes ſont plus que ſuffiſants pour cauſer des maladies épidémiques. Fracaſtor nous a donné des exemples, par où il nous apprend que l'altération des ſaiſons a toûjours produit des épidémies peſtilentielles (*c*).

Examinons à préſent quels étoient les ſymptômes par leſquels la maladie Vénérienne a commencé dans les premiers tems où elle a été connue. L'état pitoyable où les malades étoient réduits, étoit d'autant plus digne de compaſſion, que

(c) *Lib. 1. de contagioſis morbis, cap. iij.*

la plus grande partie ne l'avoient pas mérité en ſe livrant à la débauche, car ce mal n'étoit pas toûjours l'effet d'un contact immédiat. Fracaſtor & pluſieurs autres Medecins de ce tems là aſſûrent qu'on en étoit attaqué, ſans s'être livré à aucun commerce impur. Le même Fracaſtor (*d*), rap-

(d) *Ibidem lib. II. cap. xij.* » *Interea* » *tum ſigna nonnulla aderant concepta labis,* » *animum triſtitia quædam detinebat, corpus* » *laſſitudo, pallor faciem, tandem quod in* » *majori parte inerat ulcuſcula quædam cir-* » *ca pudenda oriebantur, iis non diſſimilia,* » *quæ ſolent ex defatigatione contingere,* » *quam cariem vocant, ſed natura longe impar* » *nam hæc & emori contumax erat, & victâ* » *unâ parte alia regerminabat immortali pro-* » *pagine; poſt hæc cruſtoſæ quædam puſtulæ* » *per cutem erumpebant, in quibuſdam qui-* » *dem calvaria incipientes (quod ut plurimum* » *erat) in quibuſdam in aliis locis. Parvæ* » *primum eæ apparebant, mox augebantur* » *paulatim ad magnitudinem cooperculi* » *glandis, & ſimilitudinem etiam, iis non*

porte que pendant l'espace de trente-cinq ans après la nais-

» *abſimiles, quæ in pueris achores vocantur*
» *Differentiæ earum multæ viſebantur, quibuſ-*
» *dam parvæ & ſicciores, quibuſdam majores,*
» *& pinguiores, non nullis lividæ, aliis exal-*
» *bidæ leviter pallentes, aliis duriores, &*
» *ſubrubentes, omnes autem paucis poſt diebus*
» *aperiebantur, ac mucore quodam mucila-*
» *gineo, fœtido manabant; nec dici poteſt*
» *quantus ille mucor perpetuo efflueret, quan-*
» *ta ſorditi es, exulceratæ deinde exedebant,*
» *more eorum ulcerum, quæ phagedenica ap-*
» *pellantur, atque interdum non ſoles carnes.*
» *ſed & oſſa ipſa etiam inficiebant; Quibus*
» *autem circa ſuperiora vigebat malum iis*
» *deſtillationes parvæ contin ebant, quæ modo*
» *palatum, modo gargareonem, modo fauces,*
» *& tonſillas erodeb nt. Labia quibuſdam*
» *conſumpta ſunt; quibuſdam naſus, quibuſ-*
» *dam oculi, aliis udenda tota. . . . Inter-*
» *ea languebant membra omnia. . . Nullus*
» *ſomnus, ſed mœror, iracundia aſſidua, &*
» *amor decubitus, facie, crura turgebant. . .*
» *Loquimur autem de his quaſi de præteritis...*
» *Ab inde enim annis fere viginti cœperunt*
» *pauciores videri puſtulæ, gummoſitates vero*
» *plures... Porro & annis labentibus annis*
» *jam fere ſex, in quibus nunc ſumus, magna*
» *rurſus mutatio facta eſt morbi, quippe cum in*

ſance du mal Vénérien, ceux qui en étoient attaqués avoient d'abord l'eſprit dérangé ; ils reſſentoient une laſſitude dans tout le corps, leur viſage étoit de mauvaiſe couleur, bientôt les parties de la génération ſe corrompoient ; il paroiſſoit des puſtules au front, enſuite la corruption ſe manifeſtoit dans le palais, la luette, les levres ; elle gagnoit les os, car le nez tomboit. La maladie Vénérienne après avoir duré vingt ans avec cette violence, devint plus bénigne, ſon venin commença à être

» *valde paucis puſtulæ jam viſantur & dolores* » *fere nulli, aut multo leviores, gummoſitates* » *vero multæ, &, quod mirum omnibus vi-* » *ſum eſt, capillorum & reliquorum pilorum* » *caſus fere ridiculos facit... Quinimo quod* » *pejus eſt, jam nunc multis videntur labe* » *factari dentes, quibuſdam etiam radere.*

plus groſſier, & moins actif; les puſtules & les corroſions des chairs & des os furent moindres; elles ceſſerent preſque en entier : mais il parut en leur place différentes tumeurs. Il y eut encore dans la ſuite beaucoup de diminution dans cette maladie, du tems de Fracaſtor, elle n'avoit preſque pas d'autres ſymptomes que les tumeurs & la chûte des cheveux, des poils & des dents.

Cette maladie a donc changé trois fois d'état pendant 35 ans; & ce changemeut a été ſenſible dans l'eſpace de dix ans à chaque fois. Si on compare tous ces ſymptomes que nous venons de rapporter aux ſymptomes dont Fallope fait mention, & à ceux que l'on

a obſervés dans la même maladie, depuis le commencement du ſiécle préſent, on trouvera une ſi grande différence que l'on ſeroit tenté de croire que la maladie Vénérienne eſt preſque entierement différente de ce qu'elle étoit autrefois. Peut-être que dans une autre occaſion nous traiterons ce ſujet avec plus d'étendue, comme auſſi les effets que ce poiſon Vénérien modifié, & pour ainſi dire caché, produit dans le corps humain.

Cela étant on demande aux Medecins, s'il eſt poſſible qu'une maladie contagieuſe change de nature & de violence. On peut trouver dans l'hiſtoire de la petite vérole de quoi décider cette queſtion; la deſcription que Sydenham

a faite de cette maladie ne differe en rien de celle de Rhasis, qui a été écrite dans le neuvieme siécle. Il est certain que la petite vérole, nous a été communiquée par les Sarrasins : voilà dont une maladie contagieuse, qui n'a jamais varié dans ses symptomes tandis que la maladie Vénérienne a été sujette à de grands changemens. Cette différence est une preuve que le mal Vénérien n'a pas été communiqué par contagion, mais qu'il a commencé tout-à-coup en Italie & en France par les altérations des élémens.

Si on vouloit résister à toutes les raisons que l'on vient d'employer pour établir notre sentiment sur l'origine de la maladie Vénérienne, nous pour-

rions encore ajoûter aux preuves Phyſiques precedemment expoſée, des nouvelles tirées de la probabilité des évenemens. J'ai déja dit que Fracaſtor n'avoit pas pû concevoir que la maladie Vénérienne fût venue d'Amerique, parce que cette maladie avoit paru en même-tems en Italie, en France, en Allemagne & dans tous les pays du Nord : il auroit pû ajouter l'Ecoſſe & probablement l'Angleterre ; car il y a une loi de Jacques IV. Roi d'Ecoſſe, datté du 22 Septembre 1497 (*e*), qui fut promulguée à l'occaſion de la maladie Vénérienne, à laquelle on donnoit le nom de *Grandgor*. Il eſt certain qu'on ne fait ja-

(e) Tranſactions Philoſophiques n° 469. art. V. p. 420.

mais des Loix en pareil cas, que lorſque le mal eſt ſi commun, que la plûpart des ſujets de l'état en ſouffrent. Ainſi il eſt à croire que la maladie Vénérienne étoit en Ecoſſe depuis un ou deux ans, lorſqu'on fit la loi, comme il étoit arrivé en France, lorſque le Parlement de Paris, rendit un arrêt à l'occaſion de cette même maladie en 1496: Par conſéquent le mal Vénérien déſoloit l'Ecoſſe en 1495 ou au plûtard en 1496, & en même tems l'Eſpagne, puiſqu'Oviedo l'a vû naître dans ce Royaume en 1496.

Si on conſulte les auteurs qui ont parlé de cette maladie en 1496, on ſera fort ſurpris de voir qu'elle étoit en Aſie & en Afrique en même

tems qu'en Europe. Sebaſtien Brant, Joſephus Grunpeckius, (*f*) & Sabellicus (*g*), ſont tous d'accord ſur ce fait, & on ne peut pas le revoquer en doute d'après des Auteurs qui en ont été les témoins oculaires.

On pourroit croire que le mal Vénérien a été communiqué en Afrique par les Juifs qui s'y retirerent après être ſortis d'Eſpagne par l'ordre des Rois Catholiques. Ce qui favoriſe cette opinion, c'eſt que l'on a fait une erreur par rapport au tems où les Juifs ont quitté l'Eſpagne : la vraie datte de cet évenement eſt

(f) *Apud Aſtruc. tom. II. de Lue Venerea pag.* 545. *&* 550.

(g) *Ennead X. lib. IX. pag.* 1037. *edit. Baſil. ad annum.* 1495.

anterieure à celle que Leon Africain (*h*) nous a donnée. Les Juifs ſont ſortis d'Eſpagne en 1492, pour ſe retirer en Portugal & ſur les côtes de la mer Mediterrannée. L'arrêt de leur proſcription fut rendu au mois de Mars de cette année, & il ne leur donnoit que quatre mois pour ſe retirer; ainſi tous les Juifs qui ſortirent d'Eſpagne, partirent au mois de Juin 1492. Mariana (*i*), le dit expreſſément; & Garibay confirme le même fait; par conſéquent il eſt inconteſtable. Il eſt ſurprenant que M. Friend qui ſavoit parfaitement l'Eſpagnol n'ait pas conſulté ces auteurs qui l'auroient

(h) *Africæ deſcriptio. lib.* I. *apud Aſtruc. lib. I. cap. XI. pag.* 81.

(*i*) *Lib XXIV. cap. j. ad annum* 1492.

inſtruit de la vérité du fait (*l*). Dès que l'on s'eſt une fois aſſûré que les Juifs ne ſont ſortis d'Eſpagne qu'en 1492, on ne peut plus ſoupçonner qu'aucun d'eux ait eu la moindre atteinte du mal Vénérien avant ſon départ, puiſque Colomb n'arriva en Europe de ſon ſecond vovage qu'en 1496, & de ſon premier que dans le mois d'Avril 1493. Mais ſi on vouloit ſuppoſer avec Leon l'Africain que cette maladie eût été communiquée en Afrique par les Juifs d'Eſpagne, ce ſeroit une preuve qu'elle auroit été dans ce royaume avant que les Eſpagnols euſſent aucune communication avec les Americains; cette maladie ne ſeroit donc

(1) Hiſtoire de la Medecine. pag. 269. trad. Françoiſe, Paris 1728. 4°.

pas originaire de l'Amerique; comme j'ai prétendu le prouver.

CONCLUSION.

1°. La maladie Vénérienne a été connue en France, & plus encore en Italie, avant l'arrivée de Colomb en Eſpagne au retour de ſon ſecond voyage d'Amerique.

2°. L'armée Eſpagnole commandée par Cordova n'a pas communiqué cette maladie à l'Armée Françoiſe, puiſque ces deux armées, ne ſe ſont jamais trouvées en préſence: & de plus le mal Vénérien étoit connu en Italie, avant que l'armée Eſpagnole arrivât à Meſſine Ainſi ſi les Soldats Eſpagnols l'avoient communiqué en Italie, ils n'auroient

pas été les premiers auteurs de la contagion.

3°. On voit par l'hiſtoire de cette maladie qu'elle a commencé par une épidémie : elle a été précédée & accompagnée par tous les phénomenes qui annoncent & qui produiſent ce genre de maladie.

4°. Nous avons fait voir que la découverte du gayac dans l'Iſle Eſpagnole, a induit en erreur ſur l'origine de la maladie Vénérienne ; parce qu'on a cru qu'elle devoit être naturelle au même pays, où croiſſoit naturellement un remede qui lui eſt propre.

5° Enfin, nous croyons avoir répondu aux principales objections, que l'on auroit pû faire contre les faits, que

nous avons établis. Nous nous flatons que si l'on veut faire attention aux preuves que nous avons apportées, on renoncera à l'erreur, que nous avons dévoilée; & on reconnoîtra la vérité des faits, que nous avons énoncés.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé : *Dissertation sur l'origine de la maladie Vénérienne*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 24 Août 1750,

MORAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU Roi de France & de Navare : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT DURAND, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre *Diſſertation ſur l'origine de la maladie Vénérienne*. S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces Cauſes, voulant favorablement traiter led. Expoſant. Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de 3 années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans 3 mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que

l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dud. Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr d'Agueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sr d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le 23 jour du mois de ſeptembre l'an de grace 1750. & de notre Regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 12 *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N. 492. *fol.* 363. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 23 *Février* 1723. *à Paris le* 23 *Octobre* 1750.

LE GRAS, Syndic.